This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

~~Rudler O. 1 (1)~~

V. PTR

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

OU

SUITE DES Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps,

Par M. FRÉRON des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere personis, dicere de vitiis. MARTIAL.

TOME I.

A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

L'Auteur des LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS *ayant jugé à propos d'interrompre cet Ouvrage Périodique, on a cru devoir le continuer dans la même forme, dans le même goût, & sous les mêmes conditions. On se flatte que le Public ne s'appercevra que du changement de Titre & de Libraire.* L'ANNE'E LITTE'RAIRE *étant la suite des* LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, *on a commencé précisément où en est resté l'Auteur de ce dernier Ouvrage. C'est pour cela que, dans les premières Analyses surtout, on ne rendra quelquefois compte que du second Volume d'un Livre, cet Auteur ayant parlé du premier Tome. Cette attention a paru indispensable, pour ne pas rompre la chaîne de ces Mémoires de Littérature.*

Les LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS *forment douze Volumes in-12 complets, avec les deux premiers Cahiers du Tome Treizième qu'il est décidé que l'Auteur n'achevera pas. Ainsi ceux qui prenoient cet Ouvrage Périodique peuvent faire relier ces deux Cahiers à la fin du Douzième Tome des* LETTRES. *Elles se trouvent, à Paris chez* Ducheſne, *Libraire rue Saint-Jacques, &* L'ANNE'E LITTE'RAIRE *se trouvera chez* LAMBERT, *Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse. Il donnera*

A tous ceux qui voudront se procurer ces nouvelles Feuilles, les mêmes facilités que l'on a données pour les précédentes. Il en paroîtra tous les dix jours un Cahier, composé de trois Feuilles d'impression, contenant 72 pages. Le prix de chaque Cahier sera de 12 sols, & le Volume, formé de cinq Cahiers, de 3 livres. Le Libraire les enverra en Province par la Poste, moyennant 4 sols par Cahier. Il les fera tenir aussi par toutes les autres voies qu'on lui indiquera. Les personnes de Province qui souhaiteront ces Feuilles, sont priées seulement de donner à Paris quelque connoissance, pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois du jour de leur demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance.

Les personnes de Paris qui désireront qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, pourront envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou faire parvenir à l'Auteur des Livres ou des Réflexions de Littérature, dont ils souhaiteront qu'on parle dans ces Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & de leurs Paquets. L'Adresse de l'Auteur est chez le Libraire même.

On trouvera ces mêmes Feuilles chez les Libraires des principales Villes du Royaume.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Pensées sur l'interprétation de la Nature.

C'Est une vérité, Monsieur, que l'amour de la Philosophie, poussé à l'excès, nuit aux beaux Arts & au bon goût. Les Lettres tombèrent chez les Romains, lorsqu'ils se virent assaillis d'un essain de Philosophes. Le nombre en devint si considérable qu'ils mirent la famine dans Rome, & qu'on fut obligé de les chasser pour faire vivre les bons Citoyens. Nous n'en sommes pas encore là; mais l'étude de la Philosophie commence parmi nous à prévaloir sur la belle Littérature; le plus mince Ecrivain veut passer pour Philosophe: c'est la maladie, ou, pour mieux dire, la folie du jour. Elle se répand de proche

en proche, & laiſſe partout des traces d'une orgueilleuſe préſomption. On ſe croit né pour donner des leçons à la Terre; on prend un ton de Maître; on s'érige en Prophète, en Oracle; on emprunte les paroles de la Divinité même, & l'on oſe s'approprier le *Tolle*, *Lege*. Tel eſt, Monſieur, le début d'un Ouvrage nouveau, intitulé : *Penſées ſur l'interprétation de la Nature*. Il eſt dédié *aux jeunes gens qui ſe diſpoſent à l'étude de la Philoſophie Naturelle*, & l'Epître Dédicatoire commence ainſi : *Jeune Homme, prens & lis.*

L'Auteur s'exprime avec plus de modeſtie, lorſqu'il ajoûte : *Je me ſuis moins propoſé de t'inſtruire que de t'exercer.* En effet, jamais Ouvrage ne fut moins inſtructif, ni plus propre à exercer toutes les facultés de l'eſprit, non-ſeulement des jeunes gens, mais des hommes les plus mûrs & les plus conſommés dans les ſubtilités de l'Ecole. L'Auteur eſt peut-être un très-grand génie; mais cet Aſtre eſt toujours couvert des nuages d'une Métaphyſique impénétrable. Les penſées différentes qui compoſent ſon Recueil ſont autant d'Enygmes & de Logogryphes qu'il donne à deviner à

ſon Lecteur, & ſa prétendue *interprétation de la Nature* eſt plus obſcure que le Texte. Il reſſemble merveilleuſement à la plûpart des Commentateurs, dont il a bien ſaiſi la méthode, la ſagacité, & le ton avantageux.

Vous ne l'excuſerez pas, Monſieur, en diſant que ce défaut de clarté vient du fond des matières. Vous ſçavez trop qu'il n'en eſt point de ſi abſtraites qui ne puiſſent être rendues ſenſibles par la façon de les traiter. C'eſt en les approfondiſſant qu'on en apperçoit tous les rapports, & qu'on en ſaiſit le côté lumineux. Leurs ténèbres ne doivent donc être imputées qu'aux vapeurs mêmes qui s'exhalent d'une tête échauffée & confuſe. Par exemple, lorſque l'Auteur nous dit " que la véritable manière de „ philoſopher, ſeroit d'appliquer l'en„ tendement à l'entendement, l'enten„ dement & l'expérience aux ſens, les „ ſens à la nature, la nature à l'inveſ„ tigation des inſtrumens, les inſtru„ mens à la recherche & à la perfection „ des Arts qu'on jetteroit au Peuple „ pour lui apprendre à reſpecter la Phi„ loſophie ; „ quoique je n'entende point du tout ce qu'il a voulu dire, je

ſens qu'il y avoit une façon de s'exprimer plus claire, & que l'embarras de ces paroles ne vient que de celui de ſon eſprit. Mais, ſans vouloir approfondir ces idées myſtérieuſes, il eſt certain que le moyen de faire reſpecter au Peuple la Philoſophie, c'eſt de la rendre inintelligible, comme fait notre Auteur en habile Politique.

J'aurois tort cependant, ſi je diſois que je n'ai rien compris à cette Brochure. Il y a quelques endroits, où, ſans *appliquer mon entendement à l'entendement* de l'Auteur, j'ai vû tout d'un coup ce qu'il vouloit dire. Ses propos vagues & mille fois rebattus ſur la médiocrité de nos connoiſſances, ſur les égaremens de notre eſprit (qu'il confirme) ſur les myſtères de la Nature, ſur l'utilité des découvertes, ſur le danger des ſyſtèmes & des hypothèſes, n'ont point échappé à ma perception. Je l'entends à merveille, lorſqu'il dit: „ Quand on vient à comparer la multi„ tude infinie des phénomènes de la „ Nature avec les bornes de notre en„ tendement & la foibleſſe de nos or„ ganes, peut-on jamais attendre autre „ choſe de la lenteur de nos travaux,

„ de leurs longues & fréquentes inter-
„ ruptions & de la rareté des génies
„ créateurs, que quelques pièces rom-
„ pues, & séparées de la grande chaîne
„ qui lie toutes choses ? .... Quel est
„ donc notre but ? L'exécution d'un Ou-
„ vrage qui ne peut jamais être fait,
„ & qui seroit fort au-dessus de l'intel-
„ ligence humaine, s'il étoit achevé. Ne
„ sommes-nous pas plus insensés que les
„ habitans de la plaine de Sennaar ?
„ Nous connoissons la distance infinie
„ qu'il y a de la Terre aux Cieux, &
„ nous ne laissons pas que d'élever la
„ Tour. „ Cela est clair ; mais la conséquence, c'est qu'il est impossible d'expliquer les merveilles qui frappent nos regards. En ce cas, c'étoit bien la peine de faire un livre intitulé *de l'Interprétation de la Nature*, pour nous apprendre qu'on ne peut pas *l'interpréter*. Au reste, l'Auteur se compare avec assez de justesse aux Architectes de la Tour de Babel : la confusion des idées vaut bien celle des Langues.

L'Auteur s'écarte à chaque instant de son objet, & sème çà & là ses pensées vagabondes & disparates. Une de ses digressions chéries est de tâcher de jet-

ter du ridicule, du mépris même, ſur les Citoyens utiles qui cultivent ou qui profeſſent la Phyſique expérimentale. Je ne ſçai pourquoi il leur en veut tant; il ne leur laiſſe aucun repos; les Satyres, auſſi déplacées qu'infructueuſes, coulent librement de ſa plume, dès qu'il les apperçoit; & ſon imagination bleſſée les lui préſente toujours. Ils ont, ſelon lui, beaucoup d'inſtrumens & peu d'idées: moins induſtrieux que l'Abeille, ils font des amas de cire, dont ils ne ſçavent pas faire des rayons. Si on l'en croit, " il y auroit peut-être plus de „ Phyſique Expérimentale à apprendre „ en étudiant les animaux qu'en ſuivant „ le Cours d'un Profeſſeur. Il n'y a point „ de charlatanerie dans leurs procédés. „ Ils tendent à leur but, ſans ſe ſoucier „ de ce qui les environne: s'ils nous ſur- „ prennent, ce n'eſt point leur inten- „ tion.... Ce dont il s'agit, dans un „ Cours de Philoſophie Expérimentale, „ c'eſt de renvoyer ſon Auditeur plus „ inſtruit, & non plus ſtupéfait. „ Mais nos Profeſſeurs cherchent-ils à étonner ou à ſurprendre leurs Elèves par les illuſions de la charlatanerie? Ils leur apprennent au contraire à n'être

ſtupéfaits de rien, & à ne pas regarder comme des preſtiges les ſimples opérations de la Nature. C'eſt à eux ſeuls que la Phyſique eſt redevable de ſes principales richeſſes. Ils fourniſſent les matériaux, dit M. *de Fontenelle*, ſans leſquels la Phyſique Syſtématique ne pourroit pas élever ſes édifices. Notre Cenſeur eſt ſi prévenu qu'il ne s'apperçoit pas qu'il ſe contredit lui-même aſſez groſſièrement; car il veut qu'on apprenne la Phyſique Expérimentale *en étudiant les Animaux*, & quelques pages après il trouve mauvais qu'un habile Obſervateur de nos jours *employe toute ſa vie à obſerver des inſectes.*

La Philoſophie Expérimentale, dit-il ailleurs, eſt une étude innocente *qui ne demande preſqu'aucune préparation de l'ame.* Je penſe au contraire qu'il faut s'y être bien préparé par l'étude de la Phyſique Syſtématique, par la connoiſſance des principes généraux touchant le Mouvement & la Matière, enfin par l'examen des principaux Syſtèmes de la Philoſophie rationnelle. Sans l'étude de la Phyſique Spéculative & de ſes loix, celui qui s'appliqueroit ſeulement à faire des expériences ſeroit un hom-

me qui auroit des yeux & des mains ; ce seroit un Manœuvre, non un Philosophe. Notre Auteur n'est pas encore satisfait ; il ajoûte : « Les hommes extraordinaires par leurs talens se doivent respecter eux-mêmes, & la Postérité dans l'emploi de leur temps. » Que penseroit-elle de nous, si nous n'avions à lui transmettre qu'une *Insectologie* complette, qu'une Histoire immense d'Animaux Microscopiques ? Aux grands Génies, les grands objets ; les petits objets aux petits Génies. Il vaut autant que ceux-ci s'en occupent que de ne rien faire. » Graces au sublime génie de notre Philosophe & à l'usage respectable qu'il fait de son temps, notre Siècle offrira à la Postérité dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, un très-grand objet qu'elle pourra considérer sans le secours du Microscope. Mais encore une fois, est-il bien vrai qu'il n'y avoit qu'un petit génie qui pût entreprendre l'histoire des Insectes ? *In tenui labor, at tenuis non gloria* ; ces objets si vils pour le vulgaire sont admirables aux yeux d'un Sage. « Quelle idée aurions-nous d'un homme qui ne feroit » cas des Machines de tout genre, qu'au-

» tant qu'elles seroient grandes, & qui » seroit plus touché d'une Horloge de » Village que d'une petite Montre, où » tout ce que l'art de l'Horlogerie a in- » venté de plus parfait se trouveroit » réuni ? « C'est la réflexion que fait l'illustre M. de *Réaumur*, contre lequel l'Auteur s'acharne avec une indécence bien peu Philosophique.

Nous avons certains Axiomes Proverbiaux, dont la vérité n'a jamais été révoquée en doute, & que notre Interprète entreprend de réfuter très-sérieusement. Voici ses paroles : « On dit en » Littérature, *il ne faut pas disputer des* » *goûts*. Si l'on entend qu'il ne faut pas » disputer à un homme que tel est son » goût, c'est une puérilité. Si l'on en- » tend qu'il n'y a ni bon ni mauvais » dans le goût, c'est une fausseté ». Tout ce raisonnement porte lui-même sur une fausse supposition ; jamais ce Proverbe n'a été fait pour être appliqué aux Ouvrages de Littérature.

Ce que l'Auteur appelle ses *Conjectures* forme au moins la cinquième partie de ce Volume. Ce sont des idées jettées au hazard, dont il ne résulte aucun éclaircissement utile pour l'inter-

prétation de la Nature ; c'eſt un amas de propoſitions avanturées, dont le moindre défaut eſt d'être étrangères à cet Ouvrage. Que diriez-vous d'un Interprète, qui, au lieu de rendre ce qu'on lui auroit dit, s'amuſeroit à faire de longs raiſonnemens ſur ce qu'on auroit dû ou pû lui dire. Il quitte ſans ceſſe la fonction dont il s'eſt chargé, ſoit pour déchirer ceux qu'il n'aime pas, ſoit pour careſſer ceux qu'il aime. Il fait voir dans le lointain à ces derniers le rang honorable qu'ils doivent occuper, ſelon lui, dans la Poſtérité ; & voici le préſervatif qu'il leur donne contre le mépris de leurs Contemporains. Il veut que chacun ſe diſe à ſoi-même, " lorſqu'il lui arrivera d'être traverſé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré : N'eſt-ce que dans „ mon Siécle, n'eſt-ce que pour moi „ qu'il y a eu des hommes remplis d'ignorance & de fiel, des ames rongées par l'envie, des têtes troublées „ par la ſuperſtition ? . . . Et vous, qui „ prenez le titre de Beaux-Eſprits, & „ qui ne rougiſſez point de reſſembler „ à ces inſectes importuns, qui paſſent „ les inſtans de leur exiſtence éphémère

„ à troubler l'homme dans ſes travaux,
„ quel eſt votre but ? ... Malgré vous
„ les noms des *Duclos*, des d'*Alembert*,
„ & des *Rouſſeau*, &c, ſeront en honneur
„ parmi nous & chez nos Neveux ; &
„ ſi quelqu'un ſe ſouvient un jour des
„ vôtres, ils ont été, dira-t-il, les per-
„ ſécuteurs des premiers hommes de
„ leur temps. „ Avec ce beau raiſonnement, il n'y a point d'extravagance qu'on ne juſtifie, point de méchant Ecrit qui ne ſoit un chef-d'œuvre, point de petit Auteur qui ne puiſſe ſe croire un grand Ecrivain. Quel eſt l'homme qui n'attribuera pas à l'envie ou à l'ignorance le juſte mépris qu'on aura pour lui & pour ſes Ouvrages ? Mais ne trouvez-vous pas, Monſieur, bien ſingulières les expreſſions de notre Auteur ? A l'entendre, tous ceux qui le critiquent, lui ou ſes amis, ſont *des ames rongées par l'envie, des têtes troublées par la ſuperſtition, des hommes remplis d'ignorance & de fiel*, des gens qui *entendent mal*, qui *calomnient*, qui *traverſent*, qui *compromettent*, qui *déchirent*, qui *perſécutent*. Je vous avoue que ce langage me paroît bien étrange. Ou l'Auteur, quand il a écrit ces lignes, avoit le cœur ulcéré de

quelques critiques justes & polies qu'on avoit faites de lui, ou il venoit de lire quelque relation de Peuples Sauvages chez lesquels on se traite avec cette barbarie. Car, s'il y a un reproche à faire à nos Censeurs Littéraires d'aujourd'hui, c'est d'accueillir avec une lâche indulgence tous ces petits Ecrivains qui les sollicitent par eux-mêmes ou par des Protecteurs; c'est d'égarer le goût des Etrangers qui se règlent sur leurs décisions; c'est de tromper leurs Compatriotes qui leur ont donné leur confiance; c'est de se rendre, par complaisance, par amitié, par esprit de parti, par gratitude, souvent par commisération, mépriſables aux yeux de l'equitable Avenir, qui ne sera point la dupe de ces Extraits infidelles dont nos Journaux sont deshonorés.

Je ne rabats rien au reste des éloges que l'Auteur donne à quelques gens de Lettres, à charge de revanche. Je crains seulement que ces louanges ne perdent de leur prix aux yeux de ceux qui savent que l'Auteur est lié avec la plûpart de ces gens de Lettres:

Nul *ne sera grand homme*, hors nous & nos amis.

Il y a encore une réflexion à faire, qui

détruit les plaintes vaines & chagrines de notre Philosophe ; c'est que les réputations des Auteurs sont fixées, même avant leur mort. Elles ne dépendent ni de leurs flatteurs, ni de leurs détracteurs. Ils sont jugés définitivement par un troisiéme parti, qui n'écoute ni les passions, ni les intérêts, ni la haine, ni l'affection, ni la reconnoissance des deux autres. Rien ne me feroit plus aisé, j'ose le dire, que d'assigner à chacun des Auteurs vivans la place qu'il aura dans la Postérité. Je n'aurois tout simplement qu'à marquer celle qu'il occupe aujourd'hui dans l'esprit des gens sensés & des vrais connoisseurs ; mais je me garderai bien de rendre publique cette distribution de rangs. Tout ce que je me permettrai de dire, c'est que je ne crois pas que l'Auteur des *Pensées sur l'interprétation de la Nature* fasse fortune chez nos Neveux. Ce n'est pas qu'il n'ait beaucoup d'esprit, un génie même éminent, si l'on veut, & des connoissances infinies & profondes. Comment se peut-il qu'avec tout cela on fasse des livres médiocres ? Tout ce que j'ai lu de cet Ecrivain est marqué, en général, au coin d'une imagination rafinée, qu'une atmosphère

très-ſubtile environne ſouvent. C'eſt un être purement intellectuel, & je lui conſeille de l'être toujours; car quand il a voulu ſe rendre ſenſible & palpable, ſi j'oſe parler ainſi, c'eſt-à-dire, quand il a fait des ouvrages agréables, tels que des Romans, on a trouvé que ce Sylphe devenoit Gnome.

A propos, j'oublioís de vous prévenir ſur le nom de *Rouſſeau*, qui ſe trouve dans la liſte des grands hommes mentionnés par l'Interprète, non de la Nature ni du Public, mais de lui-même. Vous ſeriez aſſez ſimple pour croire qu'il s'agit de notre grand Poëte Lyrique. Non, Monſieur, il eſt queſtion de M. *Rouſſeau* de Genève, qui trouve ici un juſte retour de la part d'un Ecrivain qu'il a lui-même, exalté plus d'une fois. Ils ſe rendent mutuellement ce petit ſervice. Ils ſont aſſociés avec quelques autres pour ce commerce d'encens. Ces Puiſſances Philoſophiques ont conclu entre elles une ligue offenſive & défenſive.

Les Eglêides.

Ce titre ne ſignifie, Monſieur, que

des *Poëſies amoureuſes dédiées à Eglé.* C'eſt, ſi vous voulez, le Journal Hiſtorique des amours infortunés de M. *Poinſinet.* Je dis infortunés ; car le jeune Auteur nous apprend preſque à chaque Page que ſon ingrate Maîtreſſe n'a payé ſes feux que d'indifférence. Que ce ſoit vérité ou diſcrétion, ſa franchiſe ou ſa modeſtie, dans un ſiécle pareil au nôtre, eſt toujours digne d'éloges. Ses vers ſont diviſés en deux Parties, qui réunies ne forment qu'un très-médiocre volume. La premiere contient des Pièces directement adreſſées à *Eglé*, à ſa ſœur, ou à *Damon*, ami de notre Poëte, mais qui ont toujours rapport à l'adorable inhumaine. Il y en a quelques-unes auſſi compoſées en l'honneur de ſes Chiens, dont on fait même l'Apothéoſe; nous ſommes fort heureux que la belle *Eglé* n'ait eu ni Chat, ni Singe, ni Perroquet. La ſeconde Partie renferme quelques traductions ou imitations de Poëtes Grecs & Latins qui m'ont paru aſſez heureuſes ; elles ſont d'autant plus eſtimables qu'elles donnent une grande idée des Originaux, puiſque dans les endroits mêmes que notre jeune interprète rend avec le plus de foibleſſe, ils

ſont infiniment ſupérieurs à tout ce qu'il a créé de lui-même. Ces verſions en général lui font honneur, & prouvent qu'il eſt né avec un talent ſuſceptible de perfection, s'il s'applique à la lecture réfléchie des bons modèles.

L'Ode d'*Horace*, *Audivere Lyce*, &c. l'Eglogue de *Virgile*, *formoſum Paſtor Corydon*, &c; les funérailles d'*Adonis* de *Bion*, & le *Pervigilium Veneris*, conſervent une partie de leurs graces dans les Vers de M. *Poinſinet*. Je crois que vous goûterez, par exemple, ce petit morceau librement imité du Cygne de Mantoue.

Quem fugis, ah demens! habitarunt Di quoque ſylvas,
Dardaniuſque Paris. Pallas, quas condidit arces
Ipſa colat; nobis placeant ante omnia ſylvæ.
Torva leæna lupum ſequitur, lupus ipſe capellam;
Florentem Cytiſum ſequitur laſciva capella;
Te Corydon, ô Alexi! Trahit ſua quemque voluptas.
Aſpice aratra jugo referunt ſuſpenſa juvenci,
Et ſol creſcentes decedens duplicat umbras:
Me tamen urit amor: quis enim modus adſit amori?
Ah Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!

Pourquoi, cruelle Eglé, fuyez-vous les forêts ?
Les Dieux ont habité sous leurs ombrages frais.
Long-tems le beau Pâris a chéri ces asyles.
Laissez Pallas se plaire au tumulte des Villes.
Aimez ainsi que nous, & brûlez une fois ;
Vous ne vous plairez plus qu'au silence des bois.
Le lion est suivi du Chasseur intrépide :
Lui-même il suit le loup ; le loup l'agneau timide ;
L'agneau suit en tous lieux celui qui le conduit :
Et moi les pas d'Eglé, qui sans cesse me fuit.
Mars brûla pour Venus, Narcisse pour lui-même ;
Chacun suit son attrait ; c'est vous, Eglé, que j'aime.
Voyez ces bœufs tardifs, au hameau de retour,
Et l'ombre s'agrandir de la chute du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croît sans cesse.
Ah ! Malheureux, étouffe une folle tendresse.
Ah ! Sylvandre, Sylvandre, appelle ta raison...
Mais que peut-elle, hélas ! contre un si doux poison ?

Je ne crains point de vous offrir encore, Monsieur, ce petit échantillon du *Pervigilium Veneris* ou *Vigile de Vénus*, dont le refrain, comme vous sçavez, est : *Cras amet qui nunquam amavit ; quique amavit cras amet.*

Aimez demain, ſi vous n'êtes amans ;
Si vous aimez, aimez demain encore :
Le Printems renaît dans nos champs ;
Le Printems y fait tout éclorre.
La naiſſance du monde eſt l'œuvre du Printems,
Les plaiſirs avec lui ſont entrés dans le monde.
Par les nœuds de l'amour il unit les oiſeaux ;
Il peuple les forêts, il réchauffe les eaux
Qui rendent Dodone féconde.
Demain la Mère des Plaiſirs
Viendra dans ces vergers reſpirer les zéphirs,
Et diſpenſer ſes loix au peuple qui l'adore.
Aimez demain, cœurs ſans deſirs ;
Cœurs amoureux, aimez demain encore,
Venus reproduit au matin
Tous les rubis qui parent Flore.
C'eſt Venus qui répand au lever de l'Aurore,
Cette douce roſée, aliment de nos fleurs ;
Légere pluye, aimables pleurs.
Chaque ſaiſon nouvelle à ſon gré ſe colore.

Parmi les Pièces qui ſont de l'invention de l'Auteur, il y en a quelques-unes où l'on trouve de la délicateſſe, du ſentiment, de l'eſprit & de l'invention. Telle eſt, entr'autres, *l'Elégie* intitulée *Songe*. L'Auteur ſe croit tranſporté ſur la double Colline : ce rêve eſt pardonnable à un jeune Poëte. Com-

me il ne connoît que l'Amour, il voit avec plaiſir toutes les Muſes, excepté la grave *Uranie*, occupées à célébrer ce Dieu. Il les écoute, les admire, & pourſuit ſon chemin :

Je m'éloigne, occupé d'une autre rêverie :
Et ſuivant le ſentier d'une riche prairie,
J'y foule mille Fleurs, jadis autant d'Amans,
Et qui le ſont encor ſous ces déguiſemens.
Le JASMIN y languit pour l'ingrate AMARANTHE.
CLYTHIE aime à tourner vers l'Aſtre qui l'enchante :
La pâle VIOLETTE y croît près d'ADONIS.
NARCISSE s'aime encore, entouré de SOUCIS.
Sous le ſafran CROCUS, ſous la pourpre HYACINTHE,
De leurs feux mal éteints ont conſervé l'empreinte.

Cette idée eſt très-agréable & bien rendue. On diroit preſque que l'hiſtoire de chaque fleur n'occupe pas plus d'eſpace que la fleur même. Le Recueil de l'Auteur ſeroit précieux, s'il préſentoit ſouvent d'auſſi jolies Tirades. Mais, en général, il eſt foible ; la crainte qu'il a de trop élever ſon vol lui fait

raser la terre. Il est vrai que les genres de Poësie dans lesquels il s'est exercé nous paroissent insipides ; mais c'est précisément pour cette raison qu'il falloit tâcher d'en ramener la mode, en y jettant des images, des descriptions, des réflexions délicates & naturelles. Si nous sommes dégoutés des Elegies, des Eglogues, des Idylles, des Stances, des Odes, des Cantatilles, &c, il ne faut pas croire que ce soit la faute de ces genres : qu'on en fasse de bonnes, & le public y reviendra.

M. *Poinsinet*, Auteur de ces *Eglëides*, est Officier de M. le Duc d'Orléans. Il a un Cousin-Germain qui porte le même nom que lui, qui est à peu près du même âge, & qui cultive aussi la Poësie. Il a fait une petite Comédie en un Acte en vers, intitulée l'*Impatient*, que les Comédiens François ont reçue ; ce n'est n'est pas à dire qu'ils la jouent.

Je suis, &c.

A Paris, ce 3. Février 1754.

LETTRE II.

La Danſe Ancienne & Moderne.

LA Danſe, portée, chez les Grecs & chez les Romains, à ſon plus haut point de perfection, eut le ſort de tous les Arts. Vous ſçavez, Monſieur, qu'ils diſparurent à l'approche des Barbares. Mais après une longue ſuite de ſiécles la voix d'un *Médicis* les rappella ; & l'Italie attira de nouveau les regards des Nations. Alors le talent & le génie ſe réunirent, & l'on vit renaître avec la Peinture & la Poëſie, le charme de la Muſique & les graces de la Danſe. L'hiſtoire de cette dernière, depuis cette époque juſqu'à nos jours, ſes différentes progreſſions, les formes qu'elle a ſucceſſivement reçues, ce qu'elle eſt aujourd'hui, ce qu'elle pourroit & devroit être : voilà, Monſieur, ce qui fait le ſujet de la ſeconde Partie de *la Danſe ancienne & moderne, ou Traité hiſtorique de la Danſe, par M. de Cahuſac.*

Bergonce de Botta, Gentilhomme de

Lombardie, donna à Tortonne une fête éclatante à *Galeas* Duc de Milan & à *Iſabelle d'Arragon*, ſa nouvelle épouſe. Il en parut une deſcription qui courut toute l'Europe, & qui donna dans la ſuite l'idée des Carouſels, des Opera, & des grands Ballets à machines. Le premier de ces ſpectacles eſt étranger à cet ouvrage; l'Auteur ne parle du ſecond qu'autant qu'il eſt lié avec la Danſe qui fait le fond du troiſième. Ce dernier parut ſuſceptible de la plus heureuſe variété; & comme il pouvoit repréſenter les choſes naturelles, merveilleuſes ou de pure fiction, on le diviſa en Ballets hiſtoriques, fabuleux & poëtiques. La diſtribution ordinaire de ces Ballets étoit en cinq Actes; chaque Acte étoit compoſé de pluſieurs Entrées. Dans ces Entrées on voyoit des Danſeurs qui, par leurs pas, leurs geſtes, leurs attitudes, repréſentoient la partie de l'action générale dont ils étoient chargés. On joignit à la Danſe des ſymphonies & des machines; & ce ſpectacle, enrichi des plus brillantes décorations, réunit tout ce que le goût & la magnificence peuvent enfanter.

Les Ballets poëtiques, fourniſſant une

carrière plus vaſte à l'imagination des Compoſiteurs, furent beaucoup plus en uſage que les deux autres. On en compoſa de trois ſortes ; d'allégoriques, de moraux & de bouffons. Ce n'eſt que par des exemples que M. de *Cahuſac* croit pouvoir faire connoître les trois différentes branches de ce genre. Il donne le précis de trois Ballets qui furent exécutés en divers temps avec beaucoup d'appareil.

Ce n'eſt pas ſeulement au Théatre que la Danſe a formé le fond d'un grand Spectacle ; on l'a encore employée de la manière la plus ſolemnelle dans des fêtes conſacrées par la piété, & autoriſées par l'uſage. Les Portugais imaginèrent autrefois, & ont depuis mis ſouvent en pratique ce que l'Auteur appelle des *Ballets Ambulatoires.* C'étoit au milieu des rues & dans les places publiques, que ſe faiſoient ces repréſentations. Une des plus mémorables fut celle qui ſe donna à Liſbonne, au ſujet de la Béatification de S. *Ignace*, fondateur des Jeſuites. On y voyoit, entr'autres choſes, une machine de bois d'une grandeur énorme, qui repréſentoit le cheval de Troye. Ce cheval étoit mis en mouvement par

de ſecrets reſſorts, tandis qu'autour de lui ſe repréſentoient en Ballets les principaux évenemens de la guerre de Troye.

La mort tragique de Henri II ayant fait perdre en France le goût des Tournois, les Ballets, les Maſcarades & les Bals furent l'unique reſſource de la gayeté Françoiſe. Mais M. de *Cahuſac* fait voir que la Danſe fut un Art connu des François avant tous les autres. Henri IV avoit été élevé dans un pays où l'on danſe en naiſſant : auſſi, ajoûte l'Auteur, la Danſe fut-elle un des amuſemens favoris de ce Prince. « Peut-être eſt-ce durant ſon regne » que les François ont le plus danſé, & » qu'ils ſe ſont le mieux battus ».

L'hiſtoire de la Danſe entraîne néceſſairement celle du Bal. On en diſtingue de trois ſortes ; les Bals de cérémonie, les Bals maſqués & les Bals publics. Nous trouvons l'uſage des premiers établi dans l'Antiquité la plus reculée. Ils ſe multiplièrent en Grèce, à Rome & dans l'Italie. « On y danſoit froidement des danſes graves ; on n'y trouvoit alors, » comme de nos jours, que beaucoup » de pompe ſans art, un grand faſte ſans » invention, l'air de diſſipation ſans » gayeté.... A cette gravité, ſi l'on ajoû-

» te

» te les embarras du Cérémonial, la froi-
» de répétition des mêmes danſes, les
» règles rigides établies pour le main-
» tien de l'ordre de ces ſortes d'aſſem-
» blées, le ſilence, la contrainte, l'inac-
» tion de tout ce qui ne danſe pas, on
» trouvera que le Bal de cérémonie eſt,
» de tous les moyens de ſe réjouir, le
» plus propre à ennuyer ». Croiriez-vous, Monſieur, que pour voir *Marguerite de Valois* danſer à un de ces Bals, *Dom Juan d'Autriche*, Vice-Roi des Pays-Bas, partit exprès en poſte de Bruxelles, & vint à Paris *incognito*. Mais ce qui vous paroîtra peut-être encore plus extraordinaire, c'eſt que *Philippe II*, Roi d'Eſpagne, étant arrivé à Trente durant la tenue du Concile, les Pères ordonnerent un Bal de cérémonie pour ſa réception. Les Dames les plus qualifiées de la Ville y furent invitées; le Cardinal de Mantoue ouvrit le Bal, & tous les Pères du Concile danſèrent avec autant de modeſtie que de dignité.

Le Bal maſqué n'a point été connu des Grecs; & les Romains n'en ont eu l'idée que fort tard. Il a été extrêmement à la mode en France pendant plus de deux ſiécles; mais les Bals publics l'ont

fait tomber ſous la Régence, & il ne s'eſt pas relevé depuis. L'Electeur de Bavière & le Prince de Portugal étant en France, avoient donné, l'un à Surène & l'autre à l'Hôtel de Bretonvilliers, des fêtes ſuperbes dont les Bals maſqués faiſoient le principal ornement. Le Public en jouit; mais les particuliers effrayés de la ſomptuoſité que ces Princes y avoient répandue, n'oſèrent plus ſe procurer dans leurs maiſons de ſemblables amuſemens; ils voyoient une trop grande diſtance entre ce que Paris venoit d'admirer, & ce que leur fortune & la bienſéance leur permettoient de faire. C'eſt dans ces circonſtances que M. le Régent permit l'établiſſement des Bals publics dans la ſalle de l'Opera. On doit mettre auſſi au nombre de ces Bals, ceux que la Ville de Paris a donnés dans les occaſions éclatantes pour ſignaler ſon zéle & ſon amour pour nos Rois. L'Auteur rapporte à ce ſujet une anecdote bien glorieuſe à *Henri* IV. Lorſque les Suiſſes vinrent en France pour renouveller leur alliance, le Prévôt des Marchands & les Echevins ordonnèrent un Bal à l'Hôtel de Ville pour les recevoir. Mais, comme ils étoient ſans fonds, ils

demandèrent au Roi la permiſſion de mettre un impôt ſur les robinets de toutes les fontaines publiques. *Cherchez quelque autre moyen*, leur répondit le bon Prince, *qui ne ſoit point à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés. Allez, Meſſieurs*, continua-t-il, *il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin.*

« Feu M. Turgot, dit M. *de Cahuſac*, auroit fait l'équivalent d'un pareil » miracle, ſans ſurcharger le Peuple, » & ſans importuner le Roi. Ce Magiſ» trat, que la Poſtérité, pour l'honneur » de notre ſiècle, mettra de niveau avec » les hommes les plus célèbres du ſiècle » de *Louis XIV*, ſçut bien changer une » cour irréguliere en une ſalle de Bal la » plus magnifique qu'on eût vûe encore » en Europe, & un édifice gothique en » un Palais de Fées. Tout proſpère, tout » s'embellit, tout devient admirable » ſous la main vivifiante d'un homme » de génie ». Il n'eſt point de Citoyen qui ne ſache gré à l'Auteur d'avoir rendu ce juſte hommage à la mémoire d'un des plus illuſtres Ediles de cette Capitale. Les fêtes qu'il donna lors du mariage de Madame Infante, Ducheſſe de Parme, furent ſi bien entendues, ſi galan-

tes, ſi magnifiques, que les eſprits les plus difficiles ne purent dire autre choſe, ſinon : *Que pourroit-il faire pour le mariage d'un Daüphin ?* On en pouvoit juger, répond M. *de Cahuſac*, par ce qu'il fit alors.

Je reviens à l'hiſtoire de la Danſe que notre Opera s'eſt appropriée comme une partie eſſentielle de ce ſpectacle. Quand *Quinaut* fonda un nouveau Théatre parmi nous, il voulut parler à l'oreille par les ſons modulés de la voix, & aux yeux par les pas, les geſtes & les mouvemens meſurés de la Danſe. Il ſe ménageoit par-là un nouveau genre d'action théatrale, qui pouvoit donner un feu plus vif à l'enſemble de ſa compoſition. Il étoit donc néceſſaire, pour remplir cet objet, que la Danſe conſervât le caractère d'imitation & de repréſentation que doit avoir tout ce qu'on introduit ſur la Scène. Rappellez-vous, Monſieur, les grands tableaux qu'elle eſt capable de former, & qu'elle forma réellement à Rome & dans la Grèce. Ce ſont ces mêmes merveilles que M. *de Cahuſac* voudroit qu'elle produiſit aux yeux des François, & que *Quinaut* avoit en vûe, en l'introduiſant ſur ſon Théatre.

Mais qu'il s'en faut bien que ſon intention ait été remplie ! La Danſe n'eſt aujourd'hui qu'un ſimple divertiſſement ; l'Auteur ſe plaint qu'à la place des idées nobles qui entrent eſſentiellement dans le plan de *Quinaut*, on ait ſubſtitué une exécution maigre, de petites figures mal deſſinées, & un miſerable coloris. Entre autres exemples, je citerai l'épiſode de *Prothée*, qui eſt lié à l'Opera de *Phaëton*. Vous avez vû, Monſieur, que le perſonnage connu dans la Fable par ſes tranſformations ſurprenantes, n'étoit qu'un Danſeur Grec, qui opéroit ces ſortes de preſtiges par la rapidité de ſes pas, & par les formes diverſes qu'il ſçavoit donner à l'enſemble de ſes mouvemens. *Quinaut* fourniſſoit, par cet épiſode, le fond le plus riche que la Danſe théatrale ait jamais eu, pour déployer tous les plus beaux reſſorts de l'art. Que réſulte-t-il cependant de cette idée dans l'exécution ? « On ne me donne qu'une froide » ſymphonie, des cartons mal peints, » quelques poignées d'étouppes enflam- » mées, un eſcamotage groſſier, qui ne » ſert qu'à me faire appercevoir com- » bien j'aurois pû être ſatisfait, ſi le jeu » de la Danſe & le mouvement des Ma-

» chines s'étoient adroitement concer-
» tés, pour rendre à mes yeux l'inten-
» tion ingénieuse du Poëte ». En recher-chant les différentes causes de cette mauvaise exécution, voici celle qui se présente principalement à l'Auteur. La Danse étoit au berceau en France lors de l'établissement de l'Opera, & les des-seins de *Quinaut* demandoient des Dan-seurs consommés. Le plan étoit en grand; il fallut le resserrer, le rapetis-ser, pour le proportionner à la force des sujets. Cependant la nouveauté du spectacle le fit recevoir, tel qu'il étoit, avec un applaudissement unanime; & le plaisir qu'on y trouva fit regarder les Ballets comme des chefs d'œuvres, les Danseurs comme des modèles. On ne crut donc pouvoir mieux faire que de suivre servilement ce qui avoit fait l'ob-jet de l'admiration publique; & pen-dant plus de soixante ans on n'a dansé constamment que les mêmes choses, & de la même manière.

Un autre obstacle qui s'oppose aux progrès de l'art, & qui empêche que la Danse ne soit une expression de l'action principale, c'est, dit M. *de Cahusac*, que, « chacun des Danseurs se croit un

» être à part & privilégié. Il veut avoir » le droit de paroître ſeul deux fois, » dans quelque Opera que l'on mette au » Théatre; il penſeroit n'avoir pas danſé, » s'il n'avoit ſes deux entrées particuliè- » res: il les ajuſte toujours à ſa mode, » & ſans aucune relation directe ou in- » directe au plan général qu'il ignore, » & qu'il ne s'embarraſſe guère de con- » noître ». Vous ſentez, Monſieur, tous les abus qui réſultent de cet inconvénient: mais vous voyez encore mieux combien il eſt difficile d'y remédier. Une des grandes objections des Danſeurs modernes contre la Danſe en action, c'eſt, diſent-ils, que les grands Maîtres ne l'ont point pratiquée, & que ſans doute elle leur a paru un obſtacle au développement des graces, à la préciſion des mouvemens, à la perfection des figures. Mais, répond M. de *Cahuſac*, ce que les Romains ont vû faire à *Pilade* & à *Batyle*, peut encore être exécuté parmi nous. Il n'y a qu'à lire l'hiſtoire de l'Art pour être convaincu que les poſſibilités ſont les mêmes dans tous les temps. En 1732 Mademoiſelle *Sallé* repréſenta à Londres, avec le plus grand ſuccès, deux actions dramatiques com-

plettes, l'*Ariane* & le *Pygmalion*. Un Danſeur & une Danſeuſe exécuterent à Sceaux la ſcène du quatrième Acte des *Horaces*, dans laquelle le jeune *Horace* tue *Camille*; & leur Danſe la peignit avec toute l'énergie dont elle étoit ſuſceptible. Tous les jours nous voyons le bas comique rendu avec naïveté par la Danſe pantomime. On ne doit donc ſe défier, ni de ſes forces, ni de l'art, lorſqu'on a l'ambition de vouloir y exceller. Qu'on faſſe attention à la ſupériorité de la Danſe en action ſur la Danſe ſimple: l'une eſt un grand tableau d'hiſtoire, & l'autre un ſimple portrait. « On ne ſçau» roit faire qu'un ſeul tableau de toutes » les Danſes ſimples qu'a exécutées pen» dant vingt ans le meilleur Danſeur » moderne. Voyez que de jolis *Téniers* » naiſſent chaque jour ſous la main lé» gere de *de Heſſe* ». D'ailleurs la Danſe en action eſt aujourd'hui l'unique reſſource qui reſte à un Danſeur qui veut ſe faire de la réputation, en ſuivant une route nouvelle dans ſon art. La Danſe ſimple a été pouſſée auſſi loin qu'on puiſſe la porter. « Nul homme ne s'eſt mieux » deſſiné encore que *Dupré*; nul ne fera » les pas avec plus d'élégance; nul n'a-

» juſtera ſes attitudes avec plus de no-
» bleſſe. N'eſpérez pas de ſurpaſſer les
» graces de Mademoiſelle *Sallé*. Vous
» vous flattez, ſi vous croyez arriver ja-
» mais à une gayeté plus franche, à une
» préciſion plus naturelle que celles qui
» brilloient dans la Danſe de Mademoi-
» ſelle *Camargo* ». Ces trois ſujets ſemblent avoir épuiſé toutes les reſſources de la Danſe ſimple. La Danſe en action eſt un champ vaſte, encore en friche; il faut le cultiver.

Toute action théatrale, peut être repréſentée par la Danſe; mais il y a là-deſſus pluſieurs règles à obſerver. La Danſe, dès-lors qu'elle eſt une repréſentation, doit avoir, comme une Piéce dramatique, les trois parties; l'expoſition, le nœud & le denouement. C'eſt ici que M. de *Cahuſac* développe les principes de l'Art, de la maniere la plus claire, la plus vive & la plus préciſe. Liſez cet ouvrage, Monſieur; il contient des objets amuſans & utiles pour tous les ordres de Lecteurs; à meſure que vous le parcourerez, vous ſerez entraîné par les graces d'un ſtyle toujours pur, ſerré ſans obſcurité, ingénieux ſans affectation, par des anecdotes curieuſes, par des recher-

ches fines, par des critiques de bon goût. Les vûes philoſophiques de M. de *Cahuſac* ſont dans ſon ouvrage le point le plus eſtimable. Tous les Arts ont une affinité entre eux; & l'on voit qu'en parlant de celui dont il traite, il ſaiſit avec adreſſe l'occaſion de répandre des préceptes lumineux, des facilités heureuſes ſur pluſieurs autres Arts trop négligés & trop peu connus. L'embelliſſement, la perfection, la gloire de l'Opera François, paroiſſent ſur-tout l'objet de ſa généreuſe ambition. Il prouve que l'idée de ce Spectacle eſt une des plus belles productions de l'eſprit humain; & l'on découvre dans les perſpectives qu'il laiſſe entrevoir, l'état honorable dans lequel il ſeroit poſſible de le porter avec du zèle, du ſoin & du génie. Ainſi, tandis qu'une main étrangère & ennemie veut détruire le Temple des Muſes, un vrai Patriote, un Philoſophe, qui l'eſt ſans affiche & ſans rudeſſe, le ſoutient avec dignité. Il eſt à ſouhaiter qu'il écrive ainſi ſur les autres Parties de notre ſcène Lyrique. *Ce Traité de la Danſe*, diviſé en trois petits Tomes, ſe trouve chez *Durand*, Libraire, Rue S. Jacques.

La Revue des Théâtres.

Le vingt-deux Décembre de l'année dernière a vû naître & mourir ſur la Scène Italique cette Comédie en vers, en un Acte. L'Auteur, M. *de Chévrier*, a cru ſans doute lui donner une nouvelle vie en le faiſant imprimer; mais, ſi je puis me ſervir de cette comparaiſon, c'eſt ſe faire inhumer le viſage découvert, comme cela ſe pratique dans quelques Pays. On lit à la tête un *Avertiſſement* où l'Auteur dit: « J'aurois deſiré que le Public » judicieux, s'accommodant *à ma tran-* » *quillité, eût pu voir d'un œil Philoſophi-* » *que les manœuvres odieuſes que la baſſeſſe* » *& la méchanceté* ont employées pour » faire tomber ma Comédie. » Ne voilà-t-il pas encore, Monſieur, la *Philoſophie* en jeu? Que dites-vous d'un Poëte qui vous parle de ſa *tranquillité* le jour d'une première repréſentation? En vérité, je n'y connois plus rien. Ou c'eſt en impoſer au Public, ou c'eſt exprimer un ſentiment réel. Dans l'un ou l'autre cas, je ne puis eſtimer un homme de Lettres; & pour ne parler que de la dernière hypothèſe, je vous avoue que j'aurois très-mauvaiſe idée d'un Ecrivain qui ne ſen-

tiroit point cette inquiétude, cette émotion, ces entrailles de père, ſi naturelles à l'humanité qui ſe reproduit de façon ou d'autre. Les *Corneilles*, les *Racines* & les *Molières* n'étoient aſſurément pas *tranquilles* lorſqu'ils donnoient une Piéce nouvelle. Mais, quand j'y penſe, nos Auteurs modernes ſont très-bien d'avoir ou d'affecter cette ſtoïque indifférence. Ils ſeroient trop à plaindre, s'ils étoient ou s'ils paroiſſoient ſenſibles. Au reſte, comme M. *de Chévrier* attribue à des *manœuvres odieuſes* la chute de ſa Piece, & que probablement ſes ſoupçons tombent ſur des perſonnes qui en ſont très-innocentes, je me crois obligé de le tirer d'erreur; de l'aſſûrer que c'eſt uniquement ſa faute, ſi ſa Comédie n'a pas eu le ſuccès dont il s'étoit flatté, & que le Public l'a vû jouer d'un *œil* très-*Philoſophique*. Il convient lui-même dans ſon *Avertiſſement*, que le ton qu'il a pris *eſt trop dur*; que ſes ſcènes ſont *trop longues*; que *le ſérieux bon ſens de ſes perſonnages* peut auſſi lui avoir été préjudiciable. Tout cela eſt vrai, parce qu'il ne faut être ni *dur*, ni *prolixe*, ni *ſérieux* dans une Comédie. Mais il s'en prend encore au Vers Alexandrin qu'il a choiſi

& qui, ſelon lui, *n'eſt pas fait pour la Comédie Epiſodique*; ce que je ne penſe pas. La meſure du vers eſt, en général, la choſe du monde la plus indifférente. Il s'agit d'être ingénieux, vif, ſaillant, agréable & naturel. Nous avons mille ſcènes charmantes en Vers Alexandrins.

Outre les défauts que l'Auteur reconnoît lui-même, il y en a dans ſa Piéce beaucoup d'autres qui lui ont échappé. Le vice dominant eſt la trivialité des reproches qu'il fait à tous nos Spectacles. Il ne dit que ce qu'on entend dire tous les jours, & le plus ſouvent il ne le dit pas mieux qu'on ne l'entend dire. *La Critique* joue le grand role dans cet Acte à tiroir; elle ne quitte point la Scène; elle reçoit les viſites de *la Mode*, de *la Comédie moderne*, d'un *Acteur Tragique*, de *l'Opéra*, de *la Comédie Italienne* elle-même, d'une *Danſeuſe*, & d'une *Chanteuſe* d'Italie. Cette idée n'étoit pas mauvaiſe, & ce cadre pouvoit renfermer de jolis portraits, une ſatyre fine & enjouée. Mais *la Critique*, au lieu de prendre le ton de la bonne plaiſanterie, le ſeul qui convienne au Théatre, ne dit à tous ces Perſonnages que des vérités dures & com-

munes, & ne leur débite qu'une morale triſte. Les Ballets, le ton langoureux ou ſophiſtique de la Comédie Françoiſe & le jeu forcé de quelques Acteurs de ce Théatre, les Bouffons à l'Opéra, les minauderies des Danſeuſes, les *Lazzis* trop répétés chez les Italiens, le vuide de leurs Piéces, & leur peu de talent pour jouer le François, qu'ils rendent *Gothique*, ſelon notre Auteur : voilà, Monſieur, en général l'objet de la mauvaiſe humeur & des traits de *la Critique*.

Cette Pièce, toute défectueuſe qu'elle eſt, prouve cependant que l'Auteur ne manque ni d'eſprit ni de talent. Et je crois qu'il en mettroit davantage dans ſes Ecrits, s'il s'appliquoit à l'étude des bons modèles, & s'il ne ſe livroit point à ſa facilité ; malheureux don de la Nature qui perd une foule de jeunes Ecrivains.

M. *de Chévrier* caractériſe aſſez bien les Piéces Italiennes :

Un Fourbe intelligent, échauffé par l'Amour,
Vient tromper *Arlequin*, qui le dupe à ſon tour.
Coraline s'en plaint ; *Pantalon* la marie ;
Et *Scapin* en jurant finit la Comédie.
Le Parterre enchanté demande un Menuet ;
Et, ſans ſavoir pourquoi, chacun ſort ſatisfait.

La Mode ſe peint elle-même avec des traits qui, par malheur, ne ſont que trop véritables.

Dès mes plus jeunes ans j'embellis ce ſéjour ;
L'Europe eſt mon Empire, & Paris eſt ma Cour.
C'eſt moi qui dirigeant les mœurs & les uſages,
Fais plier ſous mon joug la gravité des Sages :
Je ſais tout aſſervir. Autrefois mes talens
Se bornoient aux pompons, aux ſeuls ajuſtemens.
Le Temps, qui détruit tout, affermit ma puiſſance,
Et je règle, en un mot, l'eſprit & la ſcience.

M. *Rouſſeau* de Genève eſt mal mené par *la Critique* ; il eſt ſur-tout déſigné dans ces vers, où, en parlant des Philoſophes à paradoxes, on dit :

Bien-tôt vous les verrez nous donner pour maxime,
Qu'un Peuple policé n'eſt fait que pour le crimes,
Et déprimant les Arts & l'amour des Talens,
Soutenir que les Sots ſont ſeuls honnêtes gens.

Un trait, qui m'a fait plaiſir, qui me paroît bon en lui-même, & qui fit beau-

coup rire le Parterre, parce qu'il l'appliqua à l'Auteur, eſt, lorſqu'au milieu d'une ſcène, une *Danſeuſe*, ſans être annoncée, ſe préſente, ſuivie d'une foule de Danſeurs. *La Critique* lui demande :

Quel deſſein, s'il vous plaît, vous amène ?

La Danſeuſe.

Nous venons en ces lieux pour allonger la Scène,
Madame, permettez qu'à l'aide de ces bras
Je tire en ce moment un Auteur d'embarras.

M. *de Chévrier*, non content de ſon *Avertiſſement*, n'a pu ſe refuſer la conſolation de dire encore un petit mot au Public à la fin de ſa Piéce. Il rend juſtice à un Ballet ingénieux que le célébre M. *de Heſſe* avoit compoſé pour ſa Comédie. Le peu d'intervalle qu'il y eut entre la fin de la Pièce & l'ouverture du Divertiſſement n'ayant point ſuffi pour calmer le Public échauffé, ce Ballet n'eut pas tout le ſuccès qu'il méritoit. M. *de Chévrier* conſeille au Compoſiteur de le joindre à une Pièce meilleure que la ſienne. « Pour moi, ajoute-t-il, que des occupations intéreſſantes & glorieuſes

» vont attacher de plus en plus à un Sou-
» verain qui fait le bonheur de l'Em-
» pire & l'admiration du Monde, je
» laisse à des mains plus heureuses le soin
» flatteur de cueillir les palmes du Par-
» nasse. *Poëte par amusement*, j'aban-
» donne aux Auteurs de profession le ta-
» lent de ramener le Public par de nou-
» veaux essais. » Cependant M. *de Chevrier* nous rassure par ce qui suit : « Qu'on
» ne s'imagine pas que je prétende par
» là renoncer à la Poësie. *Né avec un cœur*
» *tendre & un goût pour le plaisir, je*
» *veux encore consacrer des Vers à l'Amour*
» *& à la Volupté.* » M. *de Chévrier* travaille à la vie de l'immortel Duc *Léopold*, père de l'Empereur regnant ; & il va donner au premier jour un Livre en deux Volumes, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine, avec une réfutation de la Bibliothèque Lorraine de Dom Calmet.* Ces ouvrages solides, s'ils sont travaillés avec soin, lui feront certainement plus d'honneur que tous les Romans & les Vers qu'il pourroit faire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Février 1754.

LETTRE III.

Anecdotes Hiſtoriques, Militaires, & Politiques de l'Europe.

ON nous annonce, Monſieur, que cet Ouvrage, dont il ne paroît encore que deux Volumes *in*-12, ſera très-conſidérable. Et vous concevez en effet que les Tomes peuvent ſe multiplier aiſément ſous la plume féconde & brillante de M. l'Abbé *Raynal*. Pour ne pas remonter à des temps trop reculés, il commence à la grande Époque de la rivalité des Maiſons d'Autriche & de France. Il ſe propoſe donc de nous apprendre ce que l'Hiſtoire, la Guerre & la Politique ont eu de plus ſecret, *depuis l'élévation de Charles-Quint au Trône de l'Empire juſqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en* 1748. Car c'eſt l'idée que l'on attache au nom d'*Anecdotes*, qui ne ſe donne qu'aux Mémoires ou aux récits de certains faits qui n'ont point encore paru dans les Livres imprimés. Si M. l'Abbé *Raynal* ne diſoit, par

malheur, que ce que tout le monde ſçait; s'il n'avoit puiſé que dans des ſources ouvertes à tous les Ecrivains; ſi même il s'étoit ſouvent abandonné à des guides infidelles, que deviendroient ſes prétendues *Anecdotes*? Je n'aurois garde de penſer qu'il eût voulu tromper le Public par un titre captieux; mais je dirois qu'il s'eſt trompé lui-même ſur la ſignification d'un terme généralement connu.

Vous ne lirez dans ces deux premiers Volumes, Monſieur, que ce que vous avez déja lû dans beaucoup d'autres; & vous n'y verrez de différence que par rapport au ſtyle; reſte à ſçavoir ſi cette différence eſt à l'avantage de notre Auteur. *La ſuite*, dit-il dans ſon *Avertiſſement*, *ne tardera pas à paroître, ſi le Public juge que je me ſuis aſſez corrigé des défauts qu'il a trouvés dans mon hiſtoire du Stadhouderat & dans celle du Parlement d'Angleterre.* Voilà préciſément ce que je crains que le Public ne penſe pas. Il ajoûte: *Le Lecteur peut s'aſſurer que l'envie d'écrire des choſes ſingulières ne m'en fera jamais hazarder de fauſſes ni même de douteuſes.* C'eſt encore un point qui lui ſera conteſté. Enfin, il

nous avertit qu'il ſera quelquefois obligé *de remanier des morceaux importans traités déja avec ſuccès par de grands Ecrivains.* Deux nouveaux obſtacles au ſuccès de ſon Ouvrage. Dès que ces morceaux ſont déja traités, qu'eſt-il beſoin de les employer dans un Livre d'*Anecdotes* ? & dès qu'ils ſont traités avec ſuccès par de grands Ecrivains, quelle obligation peut-on avoir à M. l'Abbé *Raynal* de les remanier ?

Les Epoques contenues dans le premier Volume, ſont Monſieur : 1°. L'Election de *Charles-Quint* en qualité d'Empereur. 2°. Les Guerres civiles d'Eſpagne en 1520 & 1521. 3°. La guerre de Navarre en 1521. 4°. Les guerres de *Charles-Quint* & de *François I*, depuis 1521 juſqu'en 1544. Je ne ſuivrai point l'Auteur dans tous ces chemins trop battus ; & comme je ne pourrois vous rien apprendre de nouveau quant au fond, je ne m'attacherai qu'à la forme, qui certainement a quelque choſe de neuf.

Je remarquerai d'abord une petite mépriſe échappée à M. l'Abbé *Raynal* ; c'eſt qu'il appelle *François I chef de la Maiſon de Bourbon.* Il eſt aſſez rare

qu'un Ecrivain ignore que cette Maiſon étoit alors fort éloignée de la Couronne; que la Maiſon de *Valois* regnoit, & que *François I* en étoit le chef. J'aurois crû que c'étoit une faute d'impreſſion, ſi je ne l'avois trouvée en pluſieurs endroits, juſques dans *l'Avertiſſement*.

Les premières Pages de ce Livre préſentent les portraits des ſept Electeurs; & c'eſt ſur-tout dans les Portraits qu'on admire la prodigieuſe fécondité de l'Auteur. Autant il cherche à varier ſes caractères & à les faire contraſter, autant il s'efforce de diverſifier les motifs de conduite qu'il prête à ſes perſonnages. Il oblige chaque Electeur à ſe décider, en faveur de *Charles-Quint*, par des raiſons particulières qui lui fourniſſent le ſujet d'une belle énumération. C'eſt après l'antithèſe, la figure qu'il aime le plus. De leur mélange ou de leur alternative réſulte le brillant de ſon ſtyle oratoire. Il faut qu'une fois pour toutes, je vous donne un exemple qui vous fera juger de ſa façon d'écrire, toujours abſolument la même. « *Frédéric* » (Electeur de Saxe) ſe diſtinguoit *dans* » les cérémonies, *par* un air fort *noble*; » *dans* les Dietes, *par* une pénétration

» *singulière* ; *dans* les combats, *par* une » valeur *héroïque* ; *dans* les affaires, *par* » une probité *incorruptible* ; *dans* toutes » les situations, *par* une dextérité *pleine* » *de candeur.* » Remarquez, Monsieur, cet arrangement ingénieux & symétrique, ces mêmes prépositions artistement répétées, & chaque Substantif fidélement suivi de son Ecuyer l'Adjectif. Mais continuons. « *Frédéric* nomma sans balancer » le Roi d'Espagne, & son suffrage entraîna les autres. L'Archevêque de Co» logne se joignit à lui *pour* éviter la » honte ou le blâme d'un mauvais choix ; » l'Archevêque de Mayence, *par* sys» tème de gouvernement & de politi» que ; le Roi de Bohême, *pour* trouver » dans Charles un appui contre Soli» man ; le Comte Palatin, *par* la crainte » d'une Armée Espagnole campée dans » son voisinage ; le Marquis de Brande» bourg, *pour* ne pas se rendre odieux à » sa Nation ; l'Electeur de Trèves, enfin, » *pour* ne pas faire de schisme dans l'Em» pire. » Eh bien, Monsieur, ne voilà-t-il pas des motifs bien différens & bien spécifiés ? Vous souhaiteriez seulement qu'ils fussent véritables. Mais que dites-vous de la raison qui détermina l'Elec-

teur Palatin à donner ſon ſuffrage pour l'élection de *Charles-Quint* ? Ce fut *la crainte d'une Armée Eſpagnole campée dans ſon voiſinage.* Il n'y a rien aſſurément de plus *Anecdote* que cette Armée Eſpagnole campée dans le voiſinage du Palatinat, dans un tems où *Charles-Quint*, ſelon les Hiſtoriens les plus vulgaires, n'avoit, ni même n'eût oſé avoir en Flandres ni en Allemagne le plus petit Corps de Troupes Eſpagnoles. Cette découverte de M. l'Abbé *Raynal* n'eſt pas la ſeule de ſon Livre. Par exemple, il aſſure que *Charles-Quint* avoit été plus empreſſé à acquérir le titre d'Empereur, qu'il ne parut flatté de le porter ; & cela, parce que dans toutes les Lettres qu'il écrivoit, à moins que ce ne fût en Allemagne, il ſignoit toujours *YO EL REY, pour montrer qu'il faiſoit plus de cas de ſa Couronne d'Eſpagne que de ſa qualité de Chef du Corps Germanique.* L'Auteur ſe ſeroit épargné cette obſervation ſubtile, s'il avoit ſû ce que peu de gens ignorent ; c'eſt que *YO EL REY* étoit dès-lors, par étiquette, & non par choix, la ſignature des Rois d'Eſpagne ; & que tous les Etats héréditaires de *Charles-Quint*, hors de l'Allemagne, étant devenus

Membres de cette Monarchie, il ne pouvoit pas ſigner autrement les expéditions qui les concernoient.

M. l'Abbé *Raynal* a un talent tout particuliet d'étendre & d'enfler, par les figures, les faits les plus ſimples & les plus ſuccincts. Il fait un petit conte d'*Athanaſe d'Ayala*, Page de *Charles-Quint*. Il s'agit d'un Cheval vendu par ce jeune homme, pour en envoyer l'argent à ſon père, qui étoit alors fugitif & criminel de Lèze-Majeſté. Cette hiſtoriette occupe trois élégans feuillets. L'Auteur la termine ainſi : l'Empereur *ne ſembla accorder de pardon qu'à ſa jeuneſſe, & un nouveau Cheval plus beau que le premier, qu'à ſa ſituation* : cela veut dire, qu'on avoit pardonné au Page, parce que c'étoit un enfant, & qu'on lui avoit donné un Cheval, parce qu'il étoit à pied.

Brantôme & *Varillas*, de peu véridique mémoire, ſont les Auteurs favoris de M. l'Abbé *Raynal*, dans ce premier Volume. Ainſi ne vous étonnez pas, Monſieur, ſi vous y rencontrez de temps en temps de jolis contes & d'agréables fictions. *Bayle* a fait uſage de *Brantôme*, mais dans un temps où ſes Mémoires étoient

étoient encore Manuscrits. Ils pouvoient alors passer pour *Anecdotes*. Malgré cela, quel discernement ne falloit-il pas pour en extraire quelques vérités? L'historiette que l'Auteur raconte, d'après cet Ecrivain, de la Signora *Clarice*, est aussi peu vraisemblable qu'indigne de la majesté de l'histoire & du caractère de *François I*. On veut nous persuader que ce Prince n'entreprit le voyage de Milan que pour partager avec *Bonnivet* les faveurs de cette femme. Le même esprit Romanesque se manifeste encore quelques Pages après. Le même Prince ne s'obstine au siège de Pavie que par la raison singulière dont l'Auteur veut bien nous instruire. *Ayant promis à une Dame qu'il aimoit, d'être à Lyon au commencement de Mars, vainqueur de ses ennemis, il ne pouvoit se résoudre à paroître devant sa Maîtresse, après avoir échoué dans la première entreprise qu'il avoit formée.*

La captivité de *François I* à la bataille de Pavie, est pour M. l'Abbé *Raynal* une source féconde d'*Anecdotes*. Qu'on lise le conte de la balle d'or présentée à ce Prince par un Soldat Espagnol, pour faire partie de sa rançon; celui d'un Soldat François, qui donne cent écus à un

des Gardes du Roi prisonnier, pour obtenir la permission de lui ôter ses bottes. Mais rien n'est comparable au noble stratagême dont ce Monarque se servit pour braver, dans sa prison même, l'orgueil des Grands d'Espagne. Ils prétendoient que le Roi de France devoit s'incliner en les saluant. Ils firent diminuer la hauteur de la porte de la chambre, afin qu'ils pussent s'attribuer l'inclination que le Prince seroit obligé de faire pour sortir. *François I* les attrapa bien; il sortoit à reculons, & leur présentoit le derrière. Le meurtre héroïque d'un de ces Grands, de la propre main du Roi de France, qu'il avoit insulté en jouant avec lui, & l'assassinat d'un Comédien sur le Théatre de Madrid, commis de sang froid par un Ambassadeur de France, sont encore des traits trop singuliers pour que l'Auteur les eût omis. Ce Comédien jouoit malheureusement dans une Pièce sur la bataille de Pavie, dans laquelle on voyoit *François I* terrassé par un Espagnol, & lui demandant la vie dans les termes les plus humilians.

Je passe, Monsieur, au second Volume; non que le premier ne pût me fournir matière à beaucoup d'autres remar-

ques ; mais je ne veux qu'effleurer cet Ouvrage. L'Auteur, pour remplir ce second Tome, a pris trois sujets déja traités par les meilleurs plumes ; savoir : 1°. les Révolutions arrivées en Suède depuis 1515 jusqu'en 1544. 2°. l'histoire du divorce de Henri VIII Roi d'Angleterre & de Catherine d'Arragon, depuis 1527 jusqu'en 1534. 3°. l'histoire de la Conjuration de Fiesque en 1546 & 1547. *Pufendorff* & l'Abbé *de Vertot* n'ont rien laissé à desirer sur les Révolutions de Suède. *Burnet* & tous les autres Historiens Anglois, dont les plus estimés sont traduits ; *Rapin*, le P. d'*Orléans* & d'autres François ont épuisé l'affaire du divorce de Henri VIII. La Conjuration de Fiesque, écrite en François par le Cardinal *de Retz*, en Latin par M. *de Thou*, en Italien par une foule d'Auteurs, est un événement encore plus rebattu. M. l'Abbé *Raynal* a-t-il voulu lutter contre des Ecrivains aussi célébres ? Ou n'a-t-il choisi les mêmes sujets que pour sa plus grande commodité ?

Quoi qu'il en soit, M. l'Abbé *Raynal* eût fait plaisir aux Lecteurs judicieux de leur indiquer les Manuscrits où il a puisé les desseins secrets & les vûes rafi-

nées qu'il donne à la plûpart de ſes Héros. Il en eſt ſouvent de ſi détournées & de ſi peu vraiſemblables, qu'on ne peut s'empêcher de ſoupçonner l'Auteur d'une fiction ingénieuſe où il faudroit un ſimple narré, & d'une amplification fleurie où l'on attend des réflexions qui portent ſur des faits. Tel eſt le caractère qu'il trace de la conduite & des projets de *Séverin de Norbi*, Amiral de Dannemarck. « Ce Seigneur, ſous des dehors » inſinuans & flatteurs qui lui attiroient » tant de graces, ſe trouva avoir plus de » vûes & d'élévation qu'on ne lui en » ſoupçonnoit. Il ſentit que dans la fermentation où étoient les eſprits, une » révolution étoit indiſpenſable, même » prochaine; & il alla juſqu'à pouvoir » penſer qu'elle ſe feroit en ſa faveur; » &c. » L'habileté de l'Auteur à ſonder les replis les plus cachés du cœur, & à pénétrer, pour ainſi dire, dans les plus petites cellules du cerveau de ſes perſonnages, éclate merveilleuſement encore au ſujet d'un autre Danois, appellé *Turiohanſon*. Les Hiſtoriens ſe ſont preſque bornés à ſon nom, à ſes titres, & au mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. On diroit que M. l'Abbé *Raynal* a vécu

avec ce Seigneur, par le compte détaillé qu'il rend de ſon caractère & de ſes vûes. « Ce factieux étoit plus propre à décorer une liſte de Conjurés qu'à conduire » une affaire. Né inquiet & ſans génie, » il ne ſavoit ni ſe paſſer d'intrigues, ni » les débrouiller. Son ambition ne partoit d'aucun des principes qui font » ſouvent faire des choſes héroïques, » mais de ces vils motifs qui conduiſent » toujours à des baſſeſſes & à des crimes. » Il n'aſpiroit pas proprement à être » grand ; il auroit voulu ſeulement dégrader le Roi. &c. » Ce beau Portrait occupe deux Pages.

Celui du Pontife *Jules II*, écrit du même ſtyle, chargé d'enumérations & de petites périodes à pluſieurs branches, finit par un trait aſſez énygmatique. *Le ſublime de ſa place lui échappa, & il ne vit dans la puiſſance ſpirituelle que le moyen d'accroître la temporelle.* M. l'Abbé *Raynal* peut ſeul expliquer *le ſublime d'une place de Pape*, & nous dire ce qu'il voudroit qu'un Pontife, auſſi ambitieux & auſſi peu religieux que *Jules II*, eût vû de plus dans ſa puiſſance ſpirituelle. Le Portrait du Cardinal *de Wolſey* (car ce Livre n'eſt qu'une galerie de Por-

traits) commence ainſi : *Cet Homme célèbre..... vouloit beaucoup de choſes, & pouvoit tout ce qu'il vouloit.* Cependant, quelques lignes après, on voit qu'il voulut être Pape, & qu'il ne put l'être.

Voici une cenſure des plus ſévères, au ſujet des diſpenſes accordées par le Pape *Jules II* à *Henri VIII*, pour épouſer *Catherine d'Arragon*, veuve d'*Arthur*, frère de ce même *Henri*. « Si on avoit » cherché la voie que la Religion preſ- » crivoit de ſuivre dans cette grande af- » faire, on auroit commencé par s'infor- » mer ſi le mariage avoit été conſommé » entre *Arthur* & *Catherine* : circonſtance » déciſive dont il ne fut pas queſtion. » C'eſt dommage que cette remarque Apoſtolique porte à faux. Si l'Auteur avoit bien lu les Actes de ce fameux Procès, il auroit trouvé, dans le Recueil de *Rymer*, les dépoſitions, le ſerment même de la Reine, qui certifioient que le mariage n'avoit pas été conſommé ; & c'eſt tout ce qu'on pouvoit exiger ſur un pareil ſujet. Il y eut depuis des déclarations contraires ; mais ce fut peu de tems avant le divorce.

L'Auteur paroît ſcandaliſé du titre *de Protecteur & de Chef ſuprême de l'Egliſe*

d'Angleterre, que *Henri VIII* obligea tous ſes Sujets de reconnoître en ſa perſonne. Il appelle ce titre *nouveau & ſingulier*, & il ajoute que *cette flatterie révolta tout ce qui comptoit les bienſéances ou la Religion pour quelque choſe.* 1°. Le titre de *Protecteur* ne ſauroit être conteſté à aucun Souverain, même à ceux qui ne profeſſent pas la Religion dominante dans leurs Etats. Nous en avons plus d'un exemple récent & authentique : &, à proprement parler, le Gouvernement, dans tous les Etats, eſt, de droit, cenſé *Protecteur* de toutes les Sectes qui y ſont établies ou tolérées par l'Autorité Légiſlative. 2°. Quant au titre de *Chef*, quoique plus conteſté, il eſt certain que les premiers Empereurs Chrétiens en ont exercé toutes les fonctions, & que pluſieurs Rois de Nations Barbares nouvellement converties au Chriſtianiſme en ont réuni les prérogatives à la Souveraineté, en convoquant les Aſſemblées où ils préſidoient, & dans leſquelles l'on ne règloit pas moins le ſpirituel que le temporel. Ces titres ne ſont donc ni *nouveaux*, ni *ſinguliers*, ni *flatterie révoltante*. Auſſi M. l'Abbé *Raynal* avoue-t-il que l'on ſe conforma à la volonté de

Henri VIII, ou, pour mieux dire, aux déciſions du Parlement : *il n'y avoit point*, dit-il, *d'autre parti à prendre.*

Je ne ſais de quel gothique & poudreux Ecrivain l'Auteur a copié la deſcription de l'entrée d'*Anne de Boulen* à Londres. On reconnoit à certains mots la vétuſté de ſon texte, malgré le ſoin qu'il prend de le rajeunir par des élégances dans le goût de celles-ci : « Six jours » après, Anne de Boulen arriva de Gra» nevich à Londres dans une Barque » peinte galamment, & précédée ou » ſuivie de cent vingt autres remplies de » ce que le Royaume avoit pu fournir » de meilleurs inſtrumens, & la Cour » de perſonnes plus conſidérables.... On » voyoit autour d'elle Mylord *Guillaume* » & le Duc de Suffolck. » Qui n'admirera cette Barque peinte *galamment*, & ces cent vingt autres où les Grands de la Cour figurent en ſeconde ligne avec les Violons du Royaume? Le nom de *Granevich*, orthographié ainſi par tous nos anciens Auteurs (c'eſt *Greenwich* qu'il faut écrire) & celui de Mylord *Guillaume*, nous indiquent aſſez que notre Collecteur d'Anecdotes ne s'eſt pas informé, en les tranſcrivant, ni du lieu ni de la

perſonnne. Un Contemporain aura pu appeller Mylord *Guillaume* un Seigneur connu alors à la Cour d'Angleterre par ce nom de Baptême ; mais n'eſt-il pas ſingulier de retrouver ce nom plus de deux cens ans après dans un Auteur moderne : à moins qu'il ne diſe, pour ſa juſtification, que ce Mylord deſcendoit des bons *Guillaumes* de *l'Avocat Patelin*, dont la Maiſon eſt éteinte ?

Henri VIII, mécontent de *François I*, vouloit lui envoyer un Ambaſſadeur chargé de l'inſulter par des diſcours fiers & menaçans. Il jetta les yeux ſur un Evêque Anglois : le prudent Prélat ſentit & repréſenta tout le danger de cette commiſſion. Ne craignez rien, lui dit *Henri* : ſi le Roi de France vous fait mourir, je ferai abattre bien des têtes à quantité de François qui ſont en ma puiſſance. *Je le crois*, répondit l'Evêque ; *mais de toutes ces têtes il n'y en a pas une qui vînt ſi bien ſur mon corps que celle qui y eſt.* M. l'Abbé *Raynal* appelle cette puérile facétie une *agréable réponſe* ; il prétend qu'elle divertit beaucoup le Roi d'Angleterre, & que l'Ambaſſadeur en obtint pour récompenſe de ne point partir.

L'Auteur termine ainſi le portrait de ce Prince : *Pour peindre Henri d'un trait, il ſuffit de répéter ce qu'il dit à ſa mort : Qu'il n'avoit jamais refuſé la vie d'un homme à ſa haine, ni l'honneur d'une femme à ſes deſirs.* Ce dernier trait n'a jamais pû convenir à *Henri VIII*, ni lui être attribué que par quelque Moine fanatique. Violent dans ſes paſſions, il eût été moins dangereux, s'il n'avoit pas eu la manie de les légitimer. Loin de ſacrifier à ſes deſirs l'honneur de ſes Maîtreſſes, il ne trouvoit pour elles aucun rang au-deſſous du Trône, & l'Hymen ne manquoit jamais de couronner ſa flamme. On ne lui connoît qu'une Concubine, dont il eut, dans ſa première jeuneſſe, un fils qu'il créa Duc *de Richemont*, & qui mourut dans un âge aſſez tendre.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, de la *Conjuration de Fieſque* qui termine le ſecond Volume de M. l'Abbé *Raynal*. C'eſt toujours le même eſprit, le même goût, le même ſtyle. Je remarquerai ſeulement qu'il faut qu'il ait eu des Mémoires bien détaillés ſur le caractère du Comte *de Fieſque* ; car, dans le portrait qu'il en fait, on trouve

juſqu'à cette heureuſe circonſtance : *Quoiqu'il eût une politeſſe qui avoit l'air d'être trop générale, il s'en étoit fait une particulière pour les gens de mérite & de qualité, qui les flattoit ſans offenſer les autres.*

Si vous voulez que je réſume en deux mots, Monſieur, ce que je penſe de cet Ouvrage, je le regarde comme un amas aſſez informe de Centons recouſus des meilleurs Ecrivains, défigurés par des traits, ou factices, ou hazardés, ou peu dignes d'être recueillis. Pourquoi ne pas ſuivre la méthode toute ſimple & aujourd'hui trop négligée de citer ſes garants quand on écrit l'Hiſtoire ? A l'égard du ſtyle, vous en avez pû juger. On ne peut nier que l'Auteur n'ait un talent ſingulier pour faire des Phraſes. Il a trouvé le ſecret, inconnu juſqu'à lui, d'être diffus & traînant avec un ſtyle coupé, & qui auroit envie d'être épigrammatique. Tout ce qu'on peut dire ſur cet Ouvrage ne vaut pas ce mot plaiſant & juſte qui eſt échappé à un homme d'eſprit : *Que le Livre de M. l'Abbé Raynal étoit bon avant qu'il l'eût fait.* Mais pourquoi cet Ecrivain veut-il abſolument ſe conſacrer à l'Hiſtoire, tan-

dis que ſa vocation eſt pour un autre genre ? Que ne fait-il des Romans ? Je ſuis perſuadé qu'il y réuſſiroit. Il a de l'eſprit, du feu, de l'invention ſurtout. C'eſt-là qu'il pourroit prodiguer ſa brillante fécondité, ſonder avec ſuccès toutes les profondeurs du cœur humain, mettre ſes Héros en oppoſition, entaſſer les Antithèſes & les retours Périodiques des mêmes mots. Tout cela lui ſeroit permis alors ; bien des gens même lui en ſçauroient gré. Je parle très-ſérieuſement, Monſieur, & je ſouhaite de tout mon cœur que M. l'Abbé *Raynal* ne dédaigne pas d'entrer dans une carrière, où il y a quelque gloire à acquérir.

Traité des Diamans & des Perles.

Les Diamans & les Perles ſont de toutes les brillantes productions de la Nature, celles que nous ambitionnons le plus & que nous connoiſſons le moins. Si nous n'étions prévenus de la probité de nos Bijoutiers & de nos Lapidaires, il leur ſeroit aſſurément très-aiſé de tirer avantage de notre ignorance à cet égard. Je ſuis donc perſuadé qu'ils ne trouve-

ront pas mauvais qu'on nous inſtruiſe ſur cette matière précieuſe, & que nous liſions un petit Volume *in*-8°. intitulé : *Traité des Diamans & des Perles, où l'on conſidère leur importance, on établit des règles certaines pour en connoître la juſte valeur, & l'on donne la vraie méthode de les tailler. On y trouve auſſi des obſervations curieuſes, également utiles aux Négocians & aux Voyageurs, & qui intéreſſent même la Politique : par David* JEFFRIES, *Jouaillier : Ouvrage traduit de l'Anglois ſur la ſeconde Edition qui a été conſidérablement augmentée. A Paris chez de Bure l'aîné, à l'Image de Saint Paul, & chez Tilliard, à Saint Benoît, Quai des Auguſtins.*

Le principal objet de ce Traité eſt d'établir ſur un fondement ſolide la valeur des Diamans & des Perles, qui juſqu'à préſent n'a été déterminée que par fantaiſie & par caprice. Il y a deux façons de tailler les Diamans. Ou bien on y fait une multitude infinie d'angles & de facettes, & on les termine par une petite ſurface plate qu'on nomme la Table ; alors ils s'appellent *Brillans* : ou bien on leur donne la forme d'un bouton de Roſe avant

que la fleur s'épanouiſſe ; on les fait reſſembler à un demi-globe qui finiroit en pointe par le haut ; alors on les appelle *Roſes*.

La maniere de les évaluer eſt la même. L'accroiſſement proportionnel de leur prix eſt par le quarré de leur poids. Comme quelques Lecteurs pourroient ne pas entendre cette façon de parler, uſitée en Arithmétique, il ne ſera pas inutile de la leur expliquer. On appelle *Nombres Quarrés* ceux qui ſont formés de la multiplication d'un nombre par lui-même. Ainſi, par exemple, ſi je veux avoir le *Quarré* de deux, je multiplie deux par deux ; c'eſt-à-dire, je compte deux fois deux, & je trouve quatre ; par conſéquent quatre eſt le *Quarré* de deux. Neuf eſt le *Quarré* de trois, parce que trois fois trois ſont neuf, &c. Cela poſé, prenons un Diamant du poids de trois Karats ; (le Karat eſt la quatriéme partie d'un grain ou la cent-cinquantiéme partie d'une once.) Suppoſons-le de deux Louis par Karat ; le quarré de trois eſt neuf ; mutiplions neuf par deux ; cela donne dix-huit Louis, qui ſeront la valeur d'un Diamant de trois Karats. Suivez la même

méthode dans les Diamans d'un plus grand poids, & vous connoîtrez au juſte leur valeur. Il y a cependant des exceptions à faire qui demandent un grand détail, beaucoup de ſupputations, & des calculs qu'il faut apprendre dans l'Ouvrage même.

La manière dont les Diamans ſont taillés en augmente ou en diminue le prix conſidérablement. Le poids n'eſt donc pas toujours la règle de leur valeur. Un Brillant qui porteroit plus de poids & de ſubſtance qu'il n'en faut pour ſa juſte proportion, ne ſeroit pas eſtimé ſuivant ſon poids. Mais quelle eſt la juſte proportion que doit avoir un Diamant? C'eſt encore ce qui demande une trop longue explication; je vous renvoye une ſeconde fois au Livre de M. *Jeffries*, où vous apprendrez auſſi comment une Pierre peut être défectueuſe quand elle a plus d'étendue qu'elle n'a de poids.

Il y a ſur-tout une remarque importante à faire; c'eſt qu'il eſt démontré que les Diamans perdent la moitié de leur poids en les taillant. Il eſt juſte d'avoir égard à cette perte pour déterminer leur valeur. Il faut donc ſup-

poſer qu'un Diamant taillé, qui ne pèſe que trois Karats, en pèſe ſix : par conſéquent (en le ſuppoſant de 2 Louis par Karat) au lieu de 18 Louis, il en vaudra 72. L'Empereur a un Diamant qui pèſe 139 Karats un deuxiéme ; & le Mogol en a un, qui pèſe, dit-on, 279 Karats neuf ſeizièmes. Que de richeſſes immenſes renfermées en ſi peu de matière ! Il ne ſeroit cependant pas difficile, par la règle que l'Auteur établit, de fixer le prix, énorme à la vérité, de ces bijoux uniques.

La ſupériorité des *Brillans* ſur les *Roſes*, a donné lieu à l'uſage qui regne depuis quelque-tems en Angleterre, de convertir des *Roſes* en *Brillans*, ſous prétexte d'en faire des Bijoux plus beaux & de plus grand prix. L'Auteur s'élève avec raiſon contre cette mode qui diminue le poids & l'étendue des *Diamans*. D'ailleurs, ſi l'on admet que les *Brillans* ont plus de mérite que les *Roſes*, il arrivera que celles-ci diminueront de prix, au grand deſavantage des plus nobles & des plus anciennes Familles qui en poſſédent une grande quantité, comme étant des joyaux plus anciens que les *Brillans*.

Il eſt difficile de fixer le prix du Karat ; il dépend du plus ou du moins de défaut, ſoit dans la ſubſtance du Diamant, ſoit dans la manière dont il eſt taillé. Voici les qualités qui diſtinguent les plus beaux Diamans. Ils doivent reſſembler à une goutte d'eau de roche parfaitement claire ; & ſi une Pierre eſt d'une forme régulière, qu'elle n'ait ni tâches, ni pailles, ni veines, ni autres défauts de cette ſorte, elle formera un Diamant qui aura le plus beau luſtre, & qui pourra être regardé comme le plus parfait. Si l'on en trouve qui ſoient teints de jaune, de bleu, de verd ou de rouge, & que la teinture ſoit un peu foncée, ce ſont des Diamans du ſecond rang. Mais ſi la teinture eſt pâle ; elle rend la valeur de la Pierre au-deſſous de la précédente. On dit qu'un Diamant eſt de la première eau, quand il eſt dans ſa plus grande perfection, S'il manque plus ou moins de cette perfection, on dit qu'il eſt de la ſeconde ou de la troiſième eau, &c, juſqu'à ce qu'on puiſſe l'appeller une Pierre colorée.

La forme du Diamant peut en augmenter le prix ou le diminuer. Dans une Table fort inſtructive, l'Auteur donne

les différentes grandeurs des *Brillans* & des *Roſes*, par leſquelles on peut connoître ſi un Diamant eſt bien ou mal taillé, & s'il approche ou s'il s'éloigne de la forme la plus parfaite.

Les Perles tiennent le premier rang après les Diamans; mais toute leur beauté eſt l'ouvrage de la Nature; elles ne ſont ſuſceptibles d'aucun embelliſſement de l'art; circonſtance qui les rend plus eſtimables. Celles qui ont la plus belle forme, ſont parfaitement rondes. Cependant, ſi une Perle à la figure d'une Poire, on ne là regarde pas comme imparfaite, parce qu'elle eſt de la forme qu'il faut pour un Pendant d'oreille, pour des Solitaires, ou pour d'autres ornemens ſemblables. Une Perle, pour être belle, doit être unie. Il faut que ſa couleur ſoit d'un blanc de lait, non pas mate & languiſſante, mais claire & animée & ſans aucune tâche. Les Perles ſont défectueuſes, quand elles manquent de quelqu'une de ces qualités. La règle pour les évaluer eſt la même que celle des Diamans; mais cette règle ne regarde que les groſſes Perles: il n'eſt pas aiſé de fixer le prix des petites; auſſi l'Auteur n'établit-il rien de bien poſitif là-deſſus.

Le Traducteur, M. *Chapotin Saint-Laurent*, de la Bibliothèque du Roi, a mis à la tête de ce Traité un discours préliminaire qui en fait voir l'utilité & l'importance. Il prend de-là occasion de détruire l'accusation de frivolité, si souvent intentée contre notre siécle. Il donne ensuite une idée des principaux Ouvrages qui ont été faits sur la matière qu'il traite; il distribue en passant quelques éloges aux gens de l'Art; & en tout on reconnoît un homme instruit & un Citoyen zélé.

On a parlé de ce *Traité des Diamans* dans plusieurs Journaux, entr'autres dans celui des Sçavans, Mois de Novembre de l'année dernière, où l'on en trouve un Extrait très-bien fait. C'est même le seul Ouvrage Périodique, où l'on ait atteint le vrai but de ce Livre. On y relève avec raison une Note où il y avoit erreur, Pages 29 & 30. Mais celui des Journalistes, qui a rendu compte de ce Livre, ignoroit que l'erreur avoit été réparée par un Carton que l'on donne chez le Libraire à tous ceux qui ont acheté le Livre avant l'impression de ce Carton.

Tablettes Hiſtoriques, Généalogiques & Chronologiques.

L'Auteur de ces *Tablettes* utiles (*M. de Chaſot de Nantigni*) avoit entrepris de donner au Public un corps d'Hiſtoire Univerſelle, expliquée par les Généalogies des Souverains. Mais, comme ce genre d'érudition n'eſt pas à la portée d'un ſiècle peu ſtudieux, il a été obligé de s'arrêter aux quatre premiers Volumes *in*-4° qu'il a publiés, & qui en vérité ont fait déſirer à tous les Sçavans que cet Ouvrage fût achevé. Vous jugerez, Monſieur, de l'utilité dont ce Livre auroit été, par le précis que je vais vous donner de ce que contiennent les quatre Tomes imprimés. Le premier renferme les Généalogies Hiſtoriques des Rois & des Héros de l'Antiquité, des Empereurs & des Familles Romaines juſqu'à Conſtantin. L'Auteur y donne encore un détail Hiſtorique ſur toutes les Dynaſties de la Gréce, qui ne ſe trouvent ni dans M. *Rollin* ni dans aucun Auteur François. Ce Volume a été ſi bien reçû des Allemands qu'ils l'ont traduit dans leur Langue. Le ſecond pré-

sente les Maisons qui ont possédé ou qui possèdent encore les différentes parties de l'Italie, avec les Familles Papales depuis *Sixte V.* Le troisième offre la Généalogie Historique de la Maison Royale de France, divisée en trois Races, dont la première est beaucoup plus exactement rapportée que par tout ailleurs. On y voit une branche inconnue jusqu'ici à nos Historiens; c'est celle des Ducs d'Aquitaine, de laquelle sont sortis les Comtes & Ducs de Gascogne, les Comtes de Fezensac, d'Armagnac, d'Astarac, de Bigorre, les anciens Rois de Navarre, & les Vicomtes de Bearn. L'Auteur a mis à la fin de cette Race une Table extrêmement curieuse, par laquelle il fait voir comment nos trois Races Royales se sont trouvées réunies dans la personne de *Henri IV.* Le quatrième Volume comprend l'histoire des Anciens Rois Bourguignons, des Royaumes de Bourgogne & d'Arles, & des Maisons qui ont possédé les différentes parties démembrées de ces Royaumes. L'Auteur avoit projetté de nous donner le reste de la France, ainsi détaillée & divisée en trois Parties, sous les titres de Neustrie, d'Austrasie & d'Aquitaine.

Mais, par la raiſon ſolide que j'ai apportée, il s'eſt vû forcé d'abandonner ſon travail.

Il y a ſuppléé en quelque ſorte par ſes *Tablettes Hiſtoriques*, *Généalogiques* & *& Chronologiques*, en ſix petites Parties, d'un prix très-modique & d'un format portatif. On trouve dans la première Partie le plan qu'il s'étoit formé pour l'hiſtoire des Maiſons Souveraines d'Allemagne tant éteintes que regnantes, & l'abrégé de ſes deux premiers volumes in-4° pour les anciennes Monarchies & pour l'Hiſtoire d'Italie. Sa ſeconde Partie offre en petit ce qu'il auroit exécuté en grand; c'eſt-à-dire, la ſucceſſion des Rois & des Reines de France, des anciens Souverains des différentes Provinces du Royaume, & des poſſeſſeurs des grands Fiefs de la Couronne. La ſucceſſion des Ducs, Princes & Grands d'Eſpagne François, avec l'état préſent de leurs Familles, les Grands Officiers de la Couronne, les Chevaliers & Officiers de l'Ordre du Saint-Eſprit, les Papes & Cardinaux François, & les Prévôts de Paris, font la matière de la troiſième Partie. Dans les trois autres il eſt queſtion des Terres du Royaume érigées en titre

de *Marquiſat*, de *Comté*, de *Vicomté* & de *Baronie*; on y a joint deux Tables alphabétiques, l'une des noms de Famille, l'autre des noms de Terres, le tout terminé par un Dictionnaire Héraldique.

L'Auteur invite ceux qui poſſédent d'anciennes *Baronies* ou des Terres érigées en titre de *Marquiſat*, *Comté*, *Vicomté* & *Baronie*, de lui envoyer une copie, ou du moins un extrait des Lettres Patentes d'érection, & d'y joindre le Blaſon de leurs Armes, avec des Mémoires inſtructifs, tant ſur les dites Terres que ſur leur Famille, dont ils voudront bien donner l'état actuel exactement. Il prie que ces Mémoires, ou ceux qui pourront lui être envoyés pour les Articles Généalogiques du *Mercure de France*, deſquels il eſt chargé, ſoient écrits liſiblement, ſur-tout, les noms de Familles ou de Terres. Ces Mémoires ſeront adreſſés, francs de port, à M. *Chaſot de Nantigny*, rue des Canettes, à l'Académie, proche Saint Sulpice, à Paris. Ses *Tablettes Hiſtoriques*, *Généalogiques* & *Chronologiques*, ſe trouvent chez *Ducheſne*, Libraire, rue Saint Jacques.

Etat général de la France.

De Bure, l'Aîné, Libraire Quai des Auguſtins, vend *un Etat général de la France.* C'eſt une Carte gravée ſur une Feuille de grand Aigle, partagée en quatorze colonnes. On y voit, avec beaucoup d'ordre & de netteté, & comme d'un coup d'œil, la diviſion ancienne de la France, les Gouvernemens généraux, les Gouvernemens particuliers & les Provinces, les Villes capitales, les degrès de longitude & de latitude, les Fleuves & les Rivières, les Parlemens, Cours & Hôtels des Monnoyes, les Univerſités & les Académies, les Intendances & les Bureaux des Finances, le nombre des Archevêchés & des Evêchés compris dans chaque Province, le nom des mêmes Archevêchés & Evêchés par ordre de Suffragans, le Commerce des Villes & des Provinces, enfin, juſqu'à des Remarques Hiſtoriques & Géographiques. Cette diſtribution eſt bien entendue, & me paroît très-propre à donner une notion générale du Royaume à tous ceux, ſur-tout aux enfans, qui ne l'ont pas encore.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Février* 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Hiſtoire Générale des Voyages, &c.

ON diſtribue depuis quelques mois, Monſieur, l'onzième Tome *in-quarto* de l'*Hiſtoire générale des Voyages*, par M. l'Abbé *Prévôt*. Les diverſes relations qui compoſent ce Volume ne ſont pas également intéreſſantes ; je ne m'attacherai qu'à celles qui m'offriront le plus de traits curieux & ſinguliers ; & les Voyageurs *Drake*, *Biet*, *Wood*, *Dampier*, *Schouten* & *la Barbinais* me fourniront ſeuls de quoi remplir agréablement cette Lettre.

C'eſt au Chevalier *Drake* que les Anglois doivent la découverte de la *Nouvelle Albion*. Les habitans de ce pays le

voyant arriver sur un vaisseau, le prirent pour un Dieu, & vinrent en foule lui offrir leurs hommages. Leur Roi étoit à leur tête, qui donnoit à son Peuple l'exemple du respect & de la soumission. Mais, avant que d'approcher d'une petite colline, où le Général Anglois avoit fait dresser des Tentes, ils s'arrêtèrent pour discourir entr'eux; ensuite laissant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avancèrent pour faire leurs présens. Un Officier de bonne mine précédoit le Roi de quelques pas, & portoit un Sceptre d'où pendoient deux Couronnes. Ayant appellé un autre Officier, il lui parla à voix basse. Celui-ci répétoit tout haut aux Anglois ce que l'autre lui disoit: & cette sorte de harangue dura long-temps. Le Roi fit signe à ceux qui le suivoient de demeurer en arrière; alors celui qui portoit le Sceptre entonna un chant & commença une danse avec une grace & une mesure admirables. Le Roi & tout le Peuple suivirent cet exemple. Après la danse ce Prince s'assit, & pressa le Général de s'asseoir près de lui. Puis, prenant la plus grande des deux Couronnes, il la lui mit sur la tête, & recommença à chanter &

à danſer avec tout ſon Peuple. *Drake* ne fit point de difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne au nom de la Reine d'Angleterre, & appella ce Pays la *Nouvelle Albion*, non-ſeulement parce qu'il étoit le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes côtes.

Antoine Biet publia en 1674 une relation de ce qui s'étoit paſſé vingt-deux ans auparavant dans l'Iſle de *Cayenne* pour l'établiſſement d'une Colonie Françoiſe. Vous verrez avec plaiſir, Monſieur, ce qu'il dit touchant la manière dont on fait les Capitaines & les Médécins chez les Peuples voiſins de cette Iſle. Les Capitaines ſont les Chefs du Peuple. Celui qui aſpire à cette qualité fait connoître ſon intention, en portant une rondache ſur ſa tête, baiſſant les yeux & gardant un profond ſilence. Il ſe retire dans un coin de ſa Caſe, & s'y fait faire un petit retranchement qui lui donne à peine la liberté de ſe remuer. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir des épreuves terribles, par leſquelles les autres Capitaines le font paſſer ſucceſſive-

ment? Il garde pendant ſix ſemaines un jeûne des plus rigoureux ; & durant tout ce temps-là on vient matin & ſoir lui faire une longue harangue, qu'il écoute fort patiemment. Il ſe tient debout les mains croiſées ſur la tête, & chaque Capitaine lui décharge trois grands coups d'un fouet compoſé de racines de palmier. On le frappe en trois endroits du corps, aux mammelles, au ventre & aux cuiſſes, & ce traitement ſe fait deux fois par jour. Dans la plus vive douleur il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque de ſouffrance. Cette épreuve finie, on lui en fait ſubir une ſeconde précédée d'une nouvelle harangue. On amaſſe autour de lui quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auſquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher. La ſeule fumée qui le pénètre de toutes parts lui fait ſouffrir des maux étranges. Il devient à demi fou, & tombe enſuite dans de ſi grandes pamoiſons qu'on le croit mort. On lui donne quelques liqueurs pour rappeller ſes forces ; mais il n'eſt pas plutôt revenu à lui-même, qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Tandis qu'on le

tourmente ainſi, tous les autres Capitaines paſſent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils le croyent voir au dernier dégré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles qu'ils rempliſſent de groſſes fourmis noires, dont la piquûre eſt extrémement vive, & qui le réveillent bientôt par de nouvelles douleurs. Il ſe lève alors, & on lui verſe ſur la tête une liqueur ſpiritueuſe au travers d'un crible. Il va ſe laver dans la riviere la plus voiſine, & retourne dans ſa Caſe pour y prendre un peu de repos. On lui fait encore obſerver ſon jeûne, mais avec moins de rigueur qu'auparavant; & lorſqu'il a repris toutes ſes forces, il eſt proclamé Capitaine, & reçoit un Arc neuf & les autres armes convenables à cette dignité.

Les peuples de ce pays n'obſervent pas une méthode moins ſingulière pour la réception de leurs Médecins. Lorſque le tems de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines; mais au lieu de le fouetter, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, qu'accablé de laſſitude il tombe ſans connoiſſance. Il revient bientôt à lui par le moyen des colliers & des

ceintures de fourmis : enſuite, pour le familiariſer avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une eſpèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler plein un grand vaiſſeau de jus de tabac. Cette médecine lui cauſe des évacuations qui vont juſqu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours. Alors on le déclare Médecin, & révêtu de la puiſſance de guérir toute ſorte de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit jeûner encore pendant l'eſpace de trois ans; & il ne peut être appellé à la viſite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences.

Les Sauvages de la *Cayenne* ont un très-grand reſpect pour les Vieillards. Lorſque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans la Caſe où il a vêcu, ſans autre cérémonie que de s'enyvrer : mais après lui avoir donné le temps de pourrir, ils aſſemblent leurs voiſins; ils déterrent les os, les brulent, & en mettent les cendres dans leur boiſſon, pour les avaler dans une fête éclatante.

Les relations de *Wood*, de *Dampier* & de *Schouten* nous offrent des particularités très-curieuſes touchant quelques animaux fort communs dans les pays qu'ils

ont parcourus. Le premier parle d'un animal singulier qui porte le nom de *Grondeur* ou de *Souffleur*, parce que, sitôt qu'il voit paroître un homme, il gronde & souffle de toute sa force. Il n'a point d'autre défense que son derrière; & lorsqu'il est poursuivi, il en fait sortir des excrémens d'un odeur si insupportable, qu'il arrête tout court le Chasseur le plus intrépide, & l'oblige de se sauver au plus vîte.

Dans une petite Isle des Indes Orientales, assez près de *Mindanao*, il y a une prodigieuse quantité de Chauves-Souris plus grosses que des Canards. Elles ont des aîles si longues, qu'un homme étendant les bras le plus qu'il est possible, n'en sçauroit toucher les deux extrémités. *Dampier* donne à chaque aîle sept ou huit pieds de long; ce qui n'est guères vraisemblable dans un animal de la grosseur d'un Canard: il dit cependant les avoir vûes de fort près. Le soleil n'est pas plutôt couché, que ces animaux prennent leur vol comme des essains d'abeilles; on les voit s'élever jusqu'à ce qu'ils se dérobent à la vûe; & le lendemain, depuis la pointe du jour jusqu'au lever du soleil, on les revoit descendre comme autant de nuages, & rentrer dans leur Isle.

Ce que *Schouten* raconte des Serpens de *Malabar* a quelque chose de bien effrayant. La loi que les Naturels du Pays s'imposent de ne point tuer de Couleuvres, les met continuellement en danger d'en être dévorés. Il y a de ces Serpens qui ont jusqu'à vingt pieds de long, & qui sont si gros, qu'ils peuvent avaler un homme. Un jour qu'un habitant de la campagne étoit allé avec sa femme travailler à la terre, il avoit laissé son fils malade dans sa maison. Cet enfant en sortit, & alla se coucher à quelques pas de la porte sur des branches de palmier; il s'endormit jusqu'au soir. Ses parens qui revinrent du travail l'entendirent pousser des cris à demi étouffés. Ils virent, en s'approchant de lui, qu'une de ces grosses Couleuvres avoit commencé à l'avaler. L'embarras du père & de la mère fut aussi grand que leur douleur. On n'osoit irriter la Couleuvre, de peur qu'avec ses dents elle ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. Enfin, de plusieurs expédiens, on préféra celui de la couper par le milieu du corps; ce que le plus hardi & le plus adroit exécuta fort heureusement d'un seul coup de sabre. Mais, comme

elle ne mourut pas d'abord quoique séparée en deux, elle ſerra de ſes dents le corps tendre de l'enfant, & l'infecta tellement de ſon venin qu'il expira peu de momens après.

Le même Voyageur nous a laiſſé pluſieurs obſervations remarquables touchant les Peuples qui habitent la côte de *Malabar*. Ils ſont diviſés en différentes Tribus; la dernière & la plus vile de toutes eſt celle des *Pouliats*. Cette eſpèce d'hommes eſt regardée de toutes les autres comme la plus miſérable partie du genre humain. On devient infâme en les fréquentant, & ſouillé pour s'être approché d'eux à la diſtance de vingt pas. Si quelqu'un des quatre premières Tribus rencontre un de ces objets de l'exécration publique, il jette un cri d'auſſi loin qu'il peut le voir, & c'eſt un ſignal qui l'oblige de ſe retirer à l'écart. Au moindre retardement on a droit de le tuer d'un coup de flèche ou de mouſquet. La vie de ces malheureux paroît ſi mépriſable, que quand on veut éprouver ſes armes on tire indifféremment ſur le premier *Pouliat* qu'on rencontre, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe: ce crime n'eſt jamais recherché ni puni.

Dans tous les pays du Monde, ce sont les riches qui portent des habits de soye, d'or ou d'argent : au Malabar au contraire, ce sont les femmes des plus basses Tribus qui employent les étoffes les plus rares & les plus précieuses ; les autres ne se couvrent jamais que de toiles de coton. Les deux sexes ont des pendants d'oreilles d'or si pesans, qu'ils leur allongent considérablement les oreilles ; elles leur descendent quelquefois plus bas que les épaules ; ce qui passe pour une beauté dans le pays.

Schouten, qui avoit aussi abordé dans l'Isle de *Java*, raconte que la Garde du Souverain de l'Isle n'est composée que de femmes armées. Il fait monter le nombre de ces femmes à plus de dix mille. Elles ont des Commandantes & diverses sortes d'Officières, qui n'ont d'autre objet que le repos & la sureté du Monarque. On les voit sortir tour à tour du Palais pour aller chercher dans la Ville tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, tandis qu'il en reste toujours aux passages un Corps nombreux qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes de sortir. Les portes, les appartemens & les promes-

nades ſont gardés par les plus vieilles ; le ſervice intérieur eſt réſervé pour les jeunes. Le Prince ne fait jamais un pas ſans en avoir quelques-unes à ſa ſuite ; les unes ſont armées de lances ; d'autres lui portent du bétel, du tabac, une natte pour s'aſſeoir, des ſandales, & d'autres commodités. Une des plus belles lui ſoutient un Paraſol ſur la tête ; une autre chaſſe avec un éventail les mouches qui s'approchent de ſon viſage. S'il eſt aſſis, elles forment un cercle autour de lui, & chacune prend des airs complaiſans, agréables & flateurs.

L'Auteur du *Voyage de la Barbinais* ne ſe fait connoître que par le titre de ſa relation. Il partit de Cherbourg en 1714 ; & les Iſles Canaries, où il arriva en aſſez peu de temps, ne lui offrirent rien de plus curieux qu'une Dame Eſpagnole qu'il vit dans un Couvent. On n'a jamais vu de beauté plus parfaite ; mais avec les plus beaux yeux du monde elle étoit aveugle. Cette diſgrace lui venoit de l'impuiſſance de ſon mari, dont les forces n'avoient pas répondu à ſes deſirs. Il avoit eu une autre femme, à qui l'on aſſuroit que cette foibleſſe avoit cauſé la mort. La ſeconde, craignant le même

ſort, ſur-tout après avoir déja perdu la vûe, s'étoit retirée dans ce Monaſtère ; & ſon mari, dont elle étoit aimée avec une extrême tendreſſe, étoit mort de chagrin de cette ſéparation.

Le vaiſſeau de *la Barbinais* partit des Iſles Canaries, & arriva ſur la côte du Bréſil. Il mouilla à l'*Iſle Grande*, où il ſe paſſa une ſcène cruelle. Deux des premiers Officiers de l'Iſle, le Colonel & le Sergent-Major, ſe haïſſoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée juſqu'à leurs Eſclaves, & les mettoit tous les jours aux priſes. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il ſe mit à leur tête ; & leur ayant fait inveſtir la maiſon de ſon ennemi, il leur ordonna, dans ſa fureur, de tirer pluſieurs coups de fuſil aux fenêtres. La femme & la fille du Sergent-Major furent tuées à la première décharge. Celui-ci fut ſi vivement touché de ce triſte ſpectacle, que ne conſultant plus que ſon deſeſpoir, ſans conſidérer l'inégalité de ſes forces, il fondit ſur le Colonel avec quelques Eſclaves qu'il avoit autour de lui : mais il tomba bien-tôt percé de deux coups de lance. Il demanda un Confeſſeur. Le Colonel lui déclara qu'il

reclamoit en vain l'assistance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut ; mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher : & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la confession de son ennemi, il lâcha sur lui son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite plongeant son épée dans le corps du mourant : Va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer ; ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis. L'*Isle Grande* appartient aux Portugais.

Dans un voyage que fit *la Barbinais* à la Chine, on lui raconta plusieurs traits singuliers qui ne se trouvent ni dans l'histoire du Père *du Halde*, ni dans aucune relation. Elles regardent particulièrement le fameux Empereur *Kamhi*, dont la vanité ridicule ne pouvoit souffrir, que dans les Cartes Géographiques, on ne mit pas son Empire au centre du monde. Il rejetta un jour deux Globes d'une grande beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située

comme il le désiroit. Sa prévention pour son pays alloit si loin, que s'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrettement à ses Ouvriers de le contrefaire, & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, il leur demandoit avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages. La curiosité de ce Prince étoit si grande qu'il s'enyvra un jour pour connoître par lui-même les effets du vin. Un Mandarin qui passoit pour une tête forte reçut ordre de boire avec lui. Le Prince ne tarda pas à s'enyvrer, & tomba ensuite dans un profond sommeil. Le Mandarin passa dans l'Anti-chambre des Eunuques; il leur apprit l'état où étoit l'Empereur, & leur dit qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de s'enyvrer; que le vin aigriroit encore davantage son humeur déja trop violente, & que dans cet état il n'épargneroit pas même ses plus chers Favoris. Pour éviter un si grand mal, ajouta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre étoit venu de l'Empereur. Les Eunuques approuvèrent cette idée. Le Prince sur-

pris de ſe trouver ſeul à ſon réveil, demanda ce qu'étoit devenu ſon compagnon de table ? On répondit qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majeſté, on l'avoit conduit par ſon ordre dans une étroite priſon où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut quelque-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, & ſe jetta aux pieds de ſon Maître comme un criminel qui attend l'arrêt de ſa mort. Qui t'a mis dans cet état, lui dit le Prince. Quel crime as-tu commis ? Mon crime, je l'ignore, répondit le Mandarin ; je ſçais ſeulement que Votre Majeſté m'a fait jetter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie ; il parut ſurpris & troublé. Il fit ôter les chaînes au Mandarin, & jamais depuis il ne lui arriva de boire trop de vin.

Voici, Monſieur, un trait aſſez plaiſant de l'avarice de ce Prince. Un Mandarin de Nankin paſſoit pour le plus riche particulier de la Chine. L'Empereur, qui ſe propoſoit de lui enlever une partie de ſes tréſors, lui fit dire de venir le trouver dans le Parc où il ſe pro-

menoit. Il lui ordonna de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut une pièce d'or pour récompense. L'Empereur voulut à son tour lui donner le même amusement. Envain le Mandarin s'en excusa; il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade: Combien de fois, lui dit l'Empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi. Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit qu'on ne pouvoit faire entr'eux aucune comparaison. Eh bien, lui dit *Kamhi*, je vais la faire. Je suis vingt mille fois plus grand que toi? Ainsi tu payeras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille pièces d'or, en se félicitant sans doute de la modération de son Souverain, qui étoit bien le maître de se croire cent mille fois plus grand & plus puissant que lui.

Dans le récit de leurs avantures maritimes, les Voyageurs font souvent mention de ce qu'ils appellent des *Trombes d'eau*. La vûe de ces espèces de cataractes leur cause des frayeurs horri-

bles. On en parle différemment dans diverſes relations ; mais *Dampier* & *la Barbinais* en donnent une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur. La Trombe eſt une colomne d'eau qui s'élève depuis la ſurface de la mer juſqu'à la hauteur des nuages. Voici comment ils diſent que ſe forme cette colomne. On remarque d'abord l'eau de la mer qui bouillonne, & qui s'élève d'environ un pied & demi au-deſſus de ſa ſurface dans une circonférence d'environ cent pas. Cette élévation eſt comme le pied de la colomne, qui, en montant, diminue peu à peu de ſa largeur, juſqu'à ce qu'elle ait atteint le nuage qui en devient plus gros & plus noir. On diſtingue auſſi-tôt le mouvement de la nûe qu'on n'appercevoit point auparavant. La Trombe la ſuit, & tire toujours l'eau chemin faiſant. Elle ſe plie à meſure que le vent chaſſe le nuage auquel elle eſt attachée ; & malgré cette impulſion, non-ſeulement elle ne ſe détache pas, mais il ſemble qu'elle s'allonge pour le ſuivre, en s'étréciſſant ou groſſiſſant, à meſure qu'il s'élève ou qu'il ſe baiſſe ; ce mouvement dure environ une demi-heure, juſqu'à ce que le nuage ſoit rem-

pli. Alors le nuage crève, & toute l'eau retombant dans la mer fait un bruit effroyable par sa chute. Il seroit très-dangereux de se trouver sous la Trombe lorsqu'elle vient à crever; aussi tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il est possible; mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Il y en a qui pensent qu'on peut se garantir des funestes effets de la Trombe, en la rompant à coups de canon; mais *Dampier* assure qu'il n'a jamais vû qu'on y ait réussi. Il n'arrive pas toujours que la Trombe crève & se décharge dans la mer; on voit quelquefois la colomne se rétrecir, se détacher de la superficie de l'eau, & se dissiper entièrement.

Outre les six Voyageurs dont j'ai parlé, vous trouverez dans ce Volume d'autres relations curieuses que je ne veux que vous indiquer. L'Extrait du Journal de l'Amiral *Anson* est sans contredit un des plus instructifs de tout ce vaste Recueil. Il n'y a point d'entrepriſe qui ait été publiée avec plus d'éclat que le voyage que fit ce Général Anglois autour du Monde. C'est sans doute ce qui a donné lieu de traiter cet ouvrage de Roman. Mais ce soupçon, dit M.

l'Abbé *Prévôt*, ne ſçauroit tomber ſur des faits dont tous les témoins exiſtent encore, & contre leſquels on n'a point appris juſqu'à préſent que perſonne ait réclamé.

M. *Frezier*, Directeur des Fortifications de Bretagne, a auſſi fourni à l'Auteur de l'*Hiſtoire des Voyages* de quoi groſſir ſa collection. Ce reſpectable Militaire jouit encore dans une honorable vieilleſſe de l'honneur & des autres fruits de ſon travail, dont l'utilité publique a toujours été le principal objet. Auſſi s'eſt-il plus appliqué dans ſa relation à faire connoître les ſaiſons, les vents, les courans, les écueils, les bons mouillages & les débarquemens, que les choſes ſimplement amuſantes.

Gemelli Careri eſt celui dont le Journal occupe ici le plus d'eſpace. Ce célébre Voyageur donne des avis extrêmement importans à ceux qui entreprendront de faire après lui le Voyage du tour du Monde. Sa grande réputation doit inſpirer de la confiance, & rendre ſa relation infiniment précieuſe.

Tels ſont, Monſieur, les principaux Auteurs que M. l'Abbé *Prévôt* a fait entrer dans cet onziéme Volume. Tout

le Recueil forme jusqu'à présent quarante quatre Tomes *in*-12 ; chaque Volume *in*-4° en contient quatre de la petite Edition. On peut dire qu'il n'a paru jusqu'à présent aucune Collection de cette nature, où il y ait plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de relations étrangères, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe. Ce Volume est le dernier où la méthode Angloise sera consultée. L'Auteur n'ayant plus à traiter dans les Tômes suivans que de ce qui regarde l'Amérique, embrassera un nouveau Plan, qui n'aura de commun avec l'autre que ce qui est indispensable, pour ne pas faire deux ouvrages différens sous le même titre.

Vers.

M. l'Abbé *de Lattaignant*, ce Chantre ingénieux des Vertus, des Talens, des Graces & des Plaisirs, vient d'adresser les Vers que vous allez lire à Madame *de Rohan*, Religieuse de Panthemont, nommée depuis peu Abbesse de Marquette en Flandre, à la place de feue Madame la Princesse *de Rohan* sa Tante.

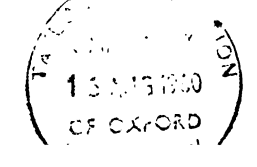
La Nature fait les Héros,
Mais la place les fait connaître :
Au sortir d'un obscur repos
Ils semblent prendre un nouvel être.
Soumise, jusques à ce jour,
A l'abri sacré de ce Temple,
Il faut regner à votre tour ;
Partez, allez donner l'exemple.

Dans de plus fortunés Climats
Vous devez porter la lumière ;
Je juge par vos premiers pas
Du reste de votre carrière.
Continuez, suivez de près
Ces routes fraîchement tracées,
Qui par nos pleurs & nos regrets
Ne sont point encore effacées.

Eh pouvez-vous dégénérer
Du sang qui coule dans vos veines ?
Allez donc vous faire adorer
Jusques dans les Belgiques plaines.
Qu'il est facile, qu'il est doux
De suivre de si dignes traces,
Lorsque l'on unit, comme vous,
Tant de vertus à tant de graces !

Je suis, &c.

A Paris ce 13 Février 1754.


OF OXFORD

LETTRE V.

Bibliothèque Françoiſe ou Hiſtoire de la Littérature Françoiſe, &c.

DEpuis le treizième ſiécle juſqu'au dix-ſeptième, la France a produit plus de ſix cens Poëtes. Leurs vies & leurs écrits ont déja fourni à M. l'Abbé *Goujet* la matière de huit Volumes. Les deux derniers, qui ſont le quinzième & le ſeizième de ſa *Bibliothèque Françoiſe*, commencent à *Malherbe* & finiſſent à *Saint-Amant*. Entre ces deux Poëtes connus, il y en a environ deux cens autres que l'Auteur tire de l'obſcurité où leurs mauvais ouvrages les tenoient enſevelis. Leurs vies n'offrent rien de bien particulier; voici ſeulement ce que j'y trouve de remarquable. *Jean le Chatelain*, Auteur de la *Chronique de Metz* en vers, fut brûlé vif pour crime d'héréſie. *Gilles Durant*, Poëte connu à la Cour de Louis XIII, fut rompu en Place de Grève, pour avoir écrit contre l'Etat & contre le Roi. Un Gentilhomme Italien fut pendu

pour avoir traduit dans sa langue le Libelle de *Gilles Durant*. *Antoine de Mont-Chrétien*, Auteur de plusieurs Tragédies, fut traîné sur la claye pour crime de rébellion. *Jean-Baptiste de Crosilles*, Prêtre & Traducteur des *Epitres Héroïdes d'Ovide*, fut exilé & mis au cachot, pour s'être marié après sa Prêtrise. Le Poëte *Guillard Danville* fut trois ans détenu prisonnier à la Bastille, pour quelques soupçons qu'on avoit conçus contre sa fidélité. *Resneville*, Poëte Normand, fut exilé pendant sept ans, pour avoir assisté à un duel dont on vouloit le rendre coupable. *Jacques du Lorens*, Avocat au Présidial de Chartres, fut mis à l'amende pour avoir fait des Satyres contre les Juges.

François de Malherbe, né à Caen, sortoit d'une famille qui possédoit les premières Charges de cette Ville : il épousa à Aix la veuve d'un Conseiller au Parlement de Provence, & *Henri IV* voulut l'avoir auprès de lui en qualité de Gentilhomme Ordinaire de sa Chambre. Mais il ne fit rien de plus pour *Malherbe* : ce qu'on attribue au ressentiment que M. *de Sully* avoit conservé contre ce Poëte, qui, du temps de la ligue, l'avoit poursuivi deux

ou trois lieues pour le tuer. Après la mort de *Henri IV*, Marie *de Médicis* le gratifia d'une pension de quinze cens livres ; mais il n'épargna pas sa veine pour se procurer une meilleure fortune. Sa Poësie, toute noble qu'elle étoit, n'étoit pas toujours employée noblement, & l'on disoit de lui, qu'il demandoit l'aumône le Sonnet à la main ; il n'en devint pas plus riche. *Malherbe* eut plusieurs enfans qui moururent jeunes ; il ne put élever qu'un fils, qui fut tué en duel par un Gentilhomme nommé *de Piles*. Il alla au siège de la Rochelle pour en demander justice au Roi ; mais n'ayant pas eu toute la satisfaction qu'il en attendoit, il voulut se battre contre *de Piles*. On lui représenta qu'il y auroit de la témérité de se commettre à l'âge de soixante & treize ans avec un jeune homme qui n'en avoit que vingt-cinq. *C'est pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre ; je ne hazarde qu'un denier contre une pistole*. On lui offrit dix mille écus pour accommoder cette affaire ; il n'y consentit que dans la vue d'employer cette somme pour faire élever un mausolée à son fils. Il mourut avant que le marché fût conclu. *Malherbe* étoit brusque

que dans ſa converſation & dans ſes manières; ſa franchiſe tenoit un peu de la ſatyre; jugez-en par ce trait. Ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Le Prélat devoit prêcher ce même jour; il le réveilla pour le mener à ſon ſermon : *Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît*, lui dit *Malherbe, je dormirai bien ſans cela.* Les ouvrages de ce Poëte ſont ſi connus qu'il ſeroit inutile d'en faire mention.

Voici une Pièce aſſez plaiſante de *Pierre Marbeuf*, qui aſſurément n'aimoit pas ſa femme.

L'Amour, durant mon premier âge,
Avec les fers du Mariage,
Lioit mon corps & ma raiſon;
Mais à préſent ma femme eſt morte,
Et j'ai la clef de cette porte,
Qui me retenoit en priſon.

Tous mes ſoins s'en vont en fumées
Avec ces torches allumées,
Quand au tombeau je la conduis;
J'ai donc raiſon, ſi je célèbre,
Au lieu d'une oraiſon funèbre,
Un chant de triomphe aujourd'hui.

La bienſéance, en ſa mémoire,
Me fait porter la couleur noire;

Mais je vous dirai nettement,
Que c'eſt pour ne rompre la mode,
Et que ce deuil ne m'incommode,
Ne paſſant point le vêtement.

Bien vîte, avec cet équipage,
Je dreſſe aux Enfers un voyage,
Pour dire à ce vieux Nautonnier,
Qu'il paſſe tôt ſa vaine idole,
Et que je donne une Piſtole
Pour ma femme, au lieu d'un Denier.

J'ai le deſſein dans ma penſée,
Alors qu'elle ſera paſſée,
De faire ma plainte à Pluton,
Qu'un Diable, pour me rendre infame,
Deſſous la forme d'une femme
Me fit épouſer Alecton.

Je dirai qu'au lieu de Cerbère,
Il peut enchaîner ma Mégère,
Etant aſſûré que ſa voix,
Encor qu'elle n'ait qu'une tête,
Fait plus de bruit que cette Bête,
Laquelle en a juſques à trois.

Ainſi je veux faire trophée
D'aller aux Enfers comme Orphée;
Mais ſi ce Sot veut ſéjourner,
Afin que ſa femme revienne,
J'y deſcends, afin que la mienne
N'en puiſſe jamais retourner.

M. l'Abbé *Goujet* n'a pas cru devoir retrancher de ſon Catalogue Poëtique le Cardinal *de Richelieu*, ſoit à cauſe de la protection qu'il accorda aux Poëtes de ſon temps, ſoit parce qu'il faiſoit lui-même des vers. Il n'eſt cependant pas aiſé de découvrir quelles ſont les Poëſies dont il eſt véritablement le père. On cite en particulier la Tragédie de *Mirame*, pour laquelle il témoigna toujours une tendreſſe paternelle La repréſentation de cette Pièce lui coûta plus d'un million; c'eſt pour elle qu'il fit bâtir la Salle de ſon Palais, qui ſert aujourd'hui à l'Opéra. Les applaudiſſemens que l'on donna d'abord à cette Tragédie, ou plutôt à celui qui s'en diſoit l'Auteur, tranſportoient le Cardinal hors de lui-même. Tantôt il ſe levoit & s'élançoit à moitié du corps hors de ſa Loge pour ſe montrer à l'Aſſemblée; tantôt il impoſoit ſilence, pour faire entendre des endroits encore plus beaux. Mais le ſuccès de cette Pièce ne répondit pas à tant de démonſtrations. Auſſi diſoit-il que les François n'avoient point de goût, parce qu'ils n'avoient pas pris plaiſir à la repréſentation de *Mirame*.

Les autres Poëtes célèbres, dont M.

l'Abbé *Goujet* fait mention, ſont *Maynard*, *Malleville*, *Voiture*, *Balthaſar Baro*, *Rotrou*, *Vauquelin des Yveteaux*, *Sarrazin*, *Claude de l'Etoile*, *Pierre du Ryer*, *Colletet*, *Scarron*, *Saint-Amant*, &c.

Malleville fut ſur-tout eſtimé pour les Rondeaux; il en a fait de bons, & l'on cite particulièrement celui qu'il fit contre l'Abbé de *Boiſrobert*, ami du Cardinal de Richelieu.

Coeffé d'un Froc bien rafiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire;
Frère René devient Meſſire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,
Sous un Bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coeffé.
Ce n'eſt pas que Frère René
D'aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, qu'il ſache écrire;
Ni qu'il diſe le mot pour rire,
Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
Coeffé.

Nicolas Vauquelin, Sieur *des Yveteaux*, poſſédoit auſſi pluſieurs Bénéfi-

ces, dont il fut obligé de se défaire, à cause de sa vie trop licentieuse. Comme il s'imaginoit que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes, il s'habilloit en Berger, & se promenant avec sa Maîtresse, la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille doublé de satin couleur de rose sur la tête, il conduisoit paisiblement le long des allées de son jardin ses troupeaux imaginaires, leur disoit de tendres Chansons, & les gardoit du Loup. Sa Dame jouoit de la Harpe; des Rossignols dressés à ce manège sortoient de leur volière, & venoient se pâmer sur l'instrument. Ce Poëte rafinoit tous les jours sur les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même à la mort; car, sur le point d'expirer, il commanda qu'on lui jouât une Sarabande, afin que son ame passât plus doucement.

Sarrazin avoit l'esprit agréable & l'humeur enjouée. Il entra au service du Prince *de Conti* en qualité de Secrétaire de ses commandemens. Il l'accompagnoit dans ses voyages & l'amusoit par ses saillies. Le Prince étoit obligé d'essuyer des harangues par-tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une Ville l'atten-

dirent sur son passage, & lui firent leur harangue à la portière de son Carosse. Le Harangueur demeura court à la seconde période, sans pouvoir trouver la suite de son discours, quelque effort qu'il fit pour se la rappeller. *Sarrazin* sauta aussi-tôt de l'autre portière en bas; & ayant fait promptement le tour du Carosse, se joignit à l'Orateur, & poursuivit la harangue en y mêlant des louanges si ridicules, quoique sérieuses en apparence, que le Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que le Maire & les Echevins remercièrent de bonne foi *Sarrazin* de les avoir tirés d'un si mauvais pas, & lui présentèrent, comme au Prince, le vin de la Ville.

Les Sonnets en Bouts-Rimés, qui furent autrefois à la mode, durent leur origine à un Ecclésiastique nommé *Dulot*, à qui la Poësie avoit tourné la tête. Il se plaignoit un jour, en présence de plusieurs personnes, que parmi des papiers qu'on lui avoit dérobés, il se trouvoit trois cens Sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste. Comme on s'étonnoit qu'il en eût fait un si grand nombre, il répliqua que c'étoit des Sonnets en

blanc, c'eſt-à-dire, des Bouts-Rimés de tous ces Sonnets qu'il avoit deſſein de remplir. Cette idée parut ſingulière, & l'on commença à faire, pour s'amuſer, dans toutes les Sociétés, ce que *Dulot* faiſoit pour s'occuper. *Sarrazin* compoſa à cette occaſion un Poëme burleſque en quatre Chants, intitulé : *La défaite des Bouts-Rimés, ou Dulot vaincu.* Le but de ce Poëme étoit de décrier un genre d'ouvrage ſi ridicule, & qui ôtoit, pour ainſi dire, le cours à toute autre eſpèce de Poëſie, tant on étoit infatué de ces Bouts-Rimés.

Claude de l'Etoile, Sieur *du Sauſſay*, étoit fils de l'Auteur du *Journal de Henri III.* Il fut un des premiers membres de l'Académie Françoiſe, & c'eſt lui qu'on nomma pour examiner la verſification du *Cid.* On dit de lui comme de *Molière*, qu'il liſoit ſes ouvrages à ſa Servante, avant que de les donner au Public, & qu'il en retranchoit tout ce qu'elle n'avoit point entendu. Il étoit auſſi ſévère pour les autres que pour lui-même ; & on l'accuſe d'avoir fait mourir de douleur un jeune Auteur Gaſcon, à qui il dit que ſa Comédie, que celui-ci croyoit excellente, étoit miſérable. Nos

en croit une mauvaise pointe de *Maynard*, son père étoit Gentilhomme Verrier.

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez.
Gentilhomme de Verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

La vie de ce Poëte n'a presque été qu'une suite continuelle de voyages. Pendant le temps qu'il demeura à Rome, il fit un portrait burlesque & satyrique de cette Ville. Voici ce qu'il dit en particulier de la Musique qu'il y entendit.

Quels jolis Acteurs de Guiterre
Entens-je passer là-dehors ?
Sans mentir, voilà des accords
A mener la Musique en terre.
Aux lamentables hurlemens,
Aux syncopes, aux roulemens,
Dont leur gorge est si bien munie,
Sauf l'honneur de *G-re-sol-ut*,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de Matous en rut.

Lettre sur LE GRAND ROUSSEAU.

Nos petits Modernes sont bien faits pour ne pas s'appercevoir qu'ils se cou-

vrent d'opprobre, & qu'ils indiquent eux-mêmes les bornes de leur esprit, en mépriſant les grands hommes qui les ont précédés, & qui les devancent de ſi loin dans la carrière qu'ils s'aviſent de courir. A les en croire, *Boileau*, *Racine* & *Rouſſeau* ſont des écrivains très-vulgaires, &, tout au plus, de bons verſificateurs. J'ai moi-même ſurpris un de ces Myrmidons diſant en plein Foyer qu'il ſeroit bien fâché de faire des Tragédies *auſſi foibles* que celles de *Racine*. Un autre trouvant un jour les ouvrages de ce grand Poëte dans les mains d'une femme d'eſprit, s'écria tout étonné : *Quoi, Madame, vous liſez cet homme-là* ! Vous ne concevez pas, Monſieur, une extravagance auſſi ſtupide, & vous êtes tenté de croire que je plaiſante. Mais rien n'eſt plus certain. Ces propos, tout bizarres, tout abſurdes qu'ils vous paroiſſent, ont été tenus par de jeunes Rinailleurs. Il eſt vrai que le Dieu du Goût en a tiré une vengeance bien cruelle ; car toutes les Tragédies qu'ils ont faites ont été ſifflées, & toutes celles qu'ils feront par la ſuite le feront encore : il ne faut pas être un grand Prophète pour le prédire.

Cette façon de penſer, au reſte, ne m'étonne point de leur part : il eſt naturel que les Nains s'efforcent de rabaiſſer les Géans. Ce qui me fâche & ce qui m'allarme eſt de voir quelques gens d'eſprit ſe tromper ſur ce qui conſtitue le vrai génie, & ne pas rendre à nos Maîtres toute la juſtice qu'ils méritent ; ils ne prouvent autre choſe, ſinon que l'eſprit & les connoiſſances ne ſuffiſent pas pour les apprécier. Il faut de l'ame & du goût : eux ſeuls ont voix délibérative dans le Conſeil des Muſes.

Feu M. *de Vauvenargues* nous a laiſſé un Volume *in*-12 imprimé chez *Briaſſon*, Libraire Rue Saint Jacques, intitulé : *Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain, ſuivi de Réflexions & de Maximes.* Il y a dans cet ouvrage des choſes excellentes en fait de Morale ; mais lorſqu'il vient à parler de Littérature, il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi vrai, auſſi impartial ; il en raiſonne d'après les préjugés de ſon eſprit & de ſon cœur, & cette partie de ſon Livre peut égarer un Lecteur qui n'a point de principes.

Outre l'*Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain*, on a imprimé, dans je

ne ſçai quel Journal, des *Réflexions ſur Rouſſeau*, par le même Ecrivain. Ces *Réflexions* ſont tombées par hazard & par bonheur entre les mains de M. l'Abbé *Sabatier*, homme d'eſprit & de goût, qui fait joliment des Vers, & & qui en fera de meilleurs encore, puiſqu'il eſt grand admirateur de notre fameux Lyrique. Il n'a pû s'empêcher de prendre la défenſe de ſon Poëte favori. Il m'a adreſſé ſa réfutation ; & je vous la communique avec d'autant plus de plaiſir qu'elle eſt conforme à ce que je penſe depuis long-temps, & qu'il me ſeroit difficile de voux mieux exprimer mes propres ſentimens.

« Quels que ſoient, Monſieur, les » motifs qui ont engagé M. *de Vauve-* » *nargues* à déprimer *Rouſſeau*, je ne » dois examiner ici que ſes raiſons, &. » tâcher de les détruire. Il commence » ſes *Réfléxions* par accorder à ce grand » Poëte la méchanique des vers. Admi- » rez, Monſieur, cette généroſité. Il le » trouve ſi eſtimable à cet égard qu'on » pourroit, dit-il, le mettre à côté de » *Deſpréaux*, ſi celui-ci n'avoit été ſon » maître. Je ne vous ferai point obſer-

» ver le ridicule de ce raiſonnement.
» S'il avoit lieu, *Rotrou* ſeroit ſupérieur
» à *Corneille*. Mais je ſerai plus hardi
» que M. *de Vauvenargues*, & je ne ba-
» lancerai point à mettre *Rouſſeau* au-
» deſſus de *Boileau*. J'ai lû ces deux
» Poëtes aſſez ſouvent, & avec toute
» l'attention dont je ſuis capable. La
» lecture de l'un & de l'autre m'a tou-
» jours affecté d'une manière bien dif-
» férente. J'ai admiré dans *Boileau*,
» l'exactitude, la juſteſſe, l'élegance,
» l'énergie; mais je n'ai point trouvé
» chez lui, ainſi que chez *Rouſſeau*, ces
» traits de flamme qui nous échauffent,
» ces tableaux frappans qui nous éton-
» nent, ces images ſublimes qui nous
» enlèvent, ces graces legères, mais dé-
» centes, qui parent la raiſon ſans la
» farder. Je conviens cependant que
» *Boileau* s'eſt quelquefois elevé. Il eſt
» Poëte & grand Poëte, par exemple,
» dans ſon Epitre ſur le paſſage du Rhin,
» & dans quelques autres endroits de
» ſes Poëſies. Mais il n'eſt pas difficile
» de ſentir qu'il doit moins ces efforts
» à ſon imagination, peu capable du
» grand, qu'à la nobleſſe des ſujets qu'il
» traitoit. Il eſt alors entraîné par des

» mouvements étrangers, & *Rousseau* » s'élance, emporté par son impétuosité » naturelle.

» Il seroit inutile de dire avec M. *de* » *Vauvenargues* que *Boileau* s'est atta- » ché uniquement à peindre la raison. » Il l'a peinte, il est vrai, dans son Art » Poëtique, & il y a si bien réussi qu'il » est préférable à celui d'Horace, quoi- » que ce dernier ait été *son maître*. Mais » quelles occasions n'a-t-il pas eues, dans » plusieurs autres ouvrages, de nous tra- » cer de grands tableaux? Trouve-t-on » que son Ode sur Namur réponde à » l'idée qu'on a de ce genre de Poësie? » A-t-il toujours été peintre dans quel- » ques-unes de ses Satyres, & de ses » Epitres où il célébre les exploits de » *Louis XIV*? On dira peut-être que ce » n'est point dans ces sortes d'ouvrages » qu'il est permis de déployer les ri- » chesses de la Poësie; que ce n'est point » là le champ du sublime. Un vrai gé- » nie trouve à s'élever dans les sujets » qui sont les moins susceptibles d'élé- » vation. *Juvenal* n'est-il pas, au juge- » ment de *Boileau* lui-même, plein *de* » *sublimes beautés*? D'ailleurs, notre Poëte » Satyrique avoit dans les grandes

» actions de *Louis XIV*, une matière » qui, entre les mains de *Rouſſeau*, au» roit produit les images les plus gran» des & les plus vives.

» Qu'eſt-ce que les maîtres de l'Art » exigent d'un Poëte ? Ils font conſiſter » le talent dans une imagination vive » & féconde, dans un génie créateur, » qui nous tranſporte par la ſublimité » des penſées, qui nous étonne par la » hardieſſe des figures, qui nous enflam» me par des traits de feu, qui nous » enchante par les plus beaux tableaux. » Voilà ce qui caractériſe le Poëte ; » l'aſſemblage de quelques ſyllabes me» ſurées ne forme que le verſificateur.

Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis.

» Or perſonne n'a mieux poſſedé que » *Rouſſeau* ces brillantes qualités. Si tous » ſes ouvrages ne l'atteſtoient, j'en choi» ſirois quelques-uns ; mais on n'a qu'à » les lire tous, & ſur-tout ſes Odes, pour » ſe convaincre qu'il eſt le Poëte le plus » parfait que nous ayons, & en même» temps le verſificateur le plus exact.

» Comme c'eſt dans le genre lyrique » que notre Poëte s'eſt acquis une répu-

» tation immortelle, c'eſt auſſi de ce » côté que M. *de Vauvenargues* tourne » preſque tous ſes efforts. S'il trouve ſes » Odes deſſinées avec une grande no- » bleſſe, il ne les trouve point aſſez *paſ-* » *ſionnées*. Elles ne produiſent point, ſelon » lui, ces mouvemens & *ce ſombre ſai-* » *ſiſſement* que le vrai ſublime fait naître. » Si je voulois diſputer ſur les mots, je » dirois qu'il n'eſt point de l'eſſence du » vrai ſublime de produire *ce ſombre ſai-* » *ſiſſement* dont on nous parle ici. Cette » penſée de *Sertorius* dans *Corneille* :

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Celle d'*Ajax* dans *Homère* :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux !

» Ces penſées, dis-je, & pluſieurs au- » tres que je pourrois citer, quelque » ſublimes qu'elles ſoient, ne produiſent » point *ce ſombre ſaiſiſſement*. Le *Moi* de » *Médée* cauſeroit plutôt cet effet. Ce » n'eſt point, après tout, dans l'Ode qu'on » doit ordinairement l'éprouver ; il ap-

» partient bien plutôt à la Tragédie. Si » cependant on veut voir que *Rouſſeau* » a ſçu ſubjuguer les cœurs par ce moyen, » on n'a qu'à lire la Cantate de *Circé*.

» Pour ce qui eſt des grands mouve- » mens qui ſont du reſſort de l'Ode, les » ſiennes en ſont remplies. Qui eſt-ce » qui ne les trouve point dans l'Ode ſur » la naiſſance du Duc de Bretagne, dans » celle au Comte *du Luc*, dans la pre- » mière au Prince *Eugene* &c, dans plu- » ſieurs de ſes Cantates, & dans preſque » tous ſes ouvrages lyriques.

» Il paroît, Monſieur, par la façon » dont s'explique le Critique ſur les » Odes de *Rouſſeau*, qu'il les met au ni- » veau de celles de *la Mothe*. Mais la » différence qui diſtingue ces deux Poë- » tes, eſt certainement bien ſenſible. La » courſe impétueuſe de l'un eſt bien op- » poſée à la marche compaſſée de l'autre.

» M. *de Vauvenargues* prétend que » notre Poëte ne ſort de ſon ſujet que » parce qu'épuiſé & réfroidi, il a beſoin » de ſe ſoutenir par des épiſodes. Notre » Critique cite pour exemple de ce qu'il » avance, la digreſſion qui ſe trouve dans » la belle Ode ſur la mort du Prince *de* » *Conti*. Deux raiſons peuvent avoir por-

» té *Rouſſeau* à recourir à cette digreſ-
» ſion : premièrement, pour varier ſon
» ſujet, qui ſans cela n'auroit eu qu'une
» triſteſſe monotone ; en ſecond lieu ;
» pour faire voir que l'Ode ne conſiſte
» point dans une méthode didactique.
» Le feu qui l'animoit ne s'éteignoit pas
» ſitôt, & l'Ode n'embraſſe pas une car-
» rière ſi vaſte, pour qu'il ne pût ſe ſou-
» tenir juſqu'au bout. D'ailleurs, cette
» digreſſion eſt ſi bien amenée ; elle four-
» nit tant de beautés ; on y trouve tant
» de chaleur, que je ne vois pas en vé-
» rité ſur quoi M. *de Vauvenargues* a pû
» fonder ſa cenſure.

» Ce qu'il dit ici de *Rouſſeau*, on
» pourroit le dire auſſi d'*Horace*. Qu'on
» examine la troiſiéme Ode du premier
» Livre, elle ſe réduit au ſouhait que le
» Poëte fait à *Virgile* d'un heureux voya-
» ge. Le reſte ne conſiſte que dans des
» digreſſions. La troiſiéme du quatriéme
» Livre, & pluſieurs autres, n'échappe-
» roient pas à la critique, non plus que
» la belle Ode de *Malherbe* à *Louis XIII*
» partant pour le ſiége de la Rochelle.

» Mais, pour revenir à cet épiſode que
» M. *de Vauvenargues* trouve *peu paſſion-*
» *né*, ne pourroit-il pas ſe faire, que ce

» prétendu défaut ne fût que dans lui-
» même ? Pour éprouver les effets de la
» Poëſie, & ſur-tout de la Lyrique, il
» faut poſſéder quelques étincelles de
» ce feu qui embraſe les Poëtes; il faut
» avoir en ſoi le germe des tranſports
» qu'ils veulent faire naître. Si nous en
» croyons un Auteur Grec, le même air
» de Muſique qui tranſporta tellement
» *Alexandre* qu'il le fit courir aux ar-
» mes, n'effleura pas ſeulement l'ame de
» *Sardanapale*.

» Mais vous allez voir, Monſieur, le
» Critique tourner toute ſa batterie con-
» tre un des plus beaux ouvrages lyri-
» ques que nous ayons, contre l'Ode
» à la Fortune, qu'il traite de pom-
» peuſe déclamation: il y trouve des idées
» fauſſes, des réfléxions plus éblouiſſantes
» que ſolides. Il en veut ſur-tout aux
» penſées renfermées dans ces vers.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Scylla ?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?

M. *de Vauvenargues* croit démontrer
» la fauſſeté de ces penſées, en faiſant

» un long étalage des belles qualités de *Scylla* & d'*Alexandre*. *Rouſſeau* » les connoiſſoit; mais il n'y fait point » attention ici, parce que ſon objet ne » le demande pas. Il ſe déchaîne contre » les Conquérans; il ne fait voir en eux » que ce qui peut les rendre odieux. Que » *Scylla* ait été un grand génie, il n'eſt » pas moins certain qu'il a rempli l'Italie d'horreurs, inondé Rome de ſang. » Qu'*Alexandre* ait été un grand homme, ſon ambition l'a porté à ravager » l'Univers : à cet égard ces deux guerriers peuvent être comparés à *Attila*.

» Notre Critique continue ſes attaques contre cette belle Ode. Il voudroit détruire ce monument, qui eſt » en même-temps le triomphe de la raiſon & de la Poëſie. Dans le nombre » des penſées fauſſes qui, ſelon lui, ſe » trouvent dans cet ouvrage, il cite encore celle-ci.

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

» Envain s'épuiſe-t-il en louanges ſur » la valeur & l'habileté d'*Annibal*, tout

» cela ne prouve pas que la penſée ſoit » fauſſe. *Rouſſeau* prétend ici que les » plus éclatantes victoires ne ſont ſouvent dues qu'à la fortune. Il rapporte » pour exemple une action où il paroît » qu'*Annibal* fut plutôt couronné par le » hazard que par ſa valeur & ſon expérience. Il n'a fait que dire en vers ce » que *Tite-Live* nous fait entendre en » proſe. *Rouſſeau* eſt ici, quoi qu'en » diſe M. *de Vauvenargues*, un Philoſophe qui remonte aux principes des » choſes, qui les apprécie.

Mais quand même toutes ces penſées » ne ſeroient pas exactement vraies, » exige-t-on des Poëtes cette préciſion » rigoureuſe, cette juſteſſe géométrique » qu'on demande aux Dialecticiens ? Le » ſage *Virgile* & le judicieux *Deſpreaux* » ne tiendroient pas contre un examen » ſi ſévère. Laiſſons le P. *Bouhours* chicaner ſur les mots ; le vrai Critique, » frappé des belles penſées, ne les examine pas ſi ſcrupuleuſement.

» Continuons de ſuivre notre Ariſtarque. Il n'a point de l'*Epitre aux Muſes* l'idée qu'on en a communément : il déclame ſur-tout contre cet endroit, » où *Rouſſeau* compare un certain Poëte à

» un Oiſon qui préfère ſa voix à celle du » Cygne. Les images qui embelliſſent » cette comparaiſon, ſont, ſelon lui, » trop groſſières. M. *de Vauvenargues* ne » confond-il pas un peu ici le familier » avec le groſſier ? Ces images ſont fami- » lières & ſimples, j'en conviens, mais » le ſujet n'en demandoit pas de plus » nobles. On trouve ſouvent dans *la Fon-* » *taine* de pareilles images. Qu'on liſe » d'ailleurs cet ouvrage, & je ſuis per- » ſuadé que, bien-loin d'être choqué de » cette prétendue groſſièreté, on y ad- » mirera la force des expreſſions, la fé- » condité des idées, la fineſſe des pen- » ſées, la richeſſe des rimes, & les gra- » ces piquantes du Dialogue.

» Je conviendrai cependant (car mon » zèle pour *Rouſſeau* ne m'aveugle pas) » que M. *de Vauvenargues* eût trouvé plus » à reprendre dans les Epîtres de ce » Poëte. Quoiqu'elles ne manquent pas » de beautés, il y regne un fond de mi- » ſantropie qui les dépare. *Rouſſeau* y » parle trop ſouvent de ſes ennemis & » de ſes malheurs : il y étale des princi- » pes qui portent moins ſur la vérité que » ſur les différentes paſſions qui l'ani- » moient. Si je le trouve égal à *Horace*

» dans ſes Odes, il lui eſt bien inférieur » dans ſes Epitres. Il y a beaucoup plus » de Philoſophie dans celles du Poëte » Romain.

» Vous voyez, Monſieur, que je » n'imite point l'enthouſiaſme de M. *de* » *de Vauvenargues*, qui trouvoit tout ad- » mirable dans un Poëte célèbre qu'il » eût pu admirer à juſte titre, ſans offen- » ſer les manes du grand & malheureux » *Rouſſeau*. L'amitié l'a ſéduit : elle a » mis trop de partialité dans ſes déci- » ſions, pour qu'il ne ſoit pas permis » d'en appeller. Il a voulu élever le Poëte » qu'il aimoit ſur les ruines de *Rouſſeau* ; » mais ſes efforts n'y ont point réuſſi. La » gloire de notre Prince Lyrique eſt ap- » puyée ſur des fondemens trop ſolides ; » les aſſauts les plus redoublés ne ſçau- » roient les ébranler. M. *de Vauvenargues* » reſſemble à un homme qui, pour faire » paroître davantage un arbre planté au » pied d'une haute montagne, voudroit » abaiſſer ou détruire la montagne qui » cauſe ſa petiteſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 18 *Février* 1754.

LETTRE VI.

LETTRE VI.

Paros.

LA Tragédie, pour être parfaite, doit réunir, Monsieur, le grand intérêt & le beau coloris. L'intérêt dépend de l'heureux choix d'un sujet, où les mouvemens soient rapides, les situations violentes, les ressorts importans, les périls extrêmes, & les obstacles presqu'invincibles. Ce doit être un combat sanglant, où les caractères bien contrastés & les passions ennemies s'échauffent, s'embrasent, & s'entre-choquent avec une fureur égale, jusqu'à ce que la victoire se décide pour l'un des deux partis. L'Action Tragique doit ressembler à la Tempête qui commence par le tumulte, s'accroît par le desordre, se signale par les ravages, & finit par le calme. Loin donc de la Tragédie tous ces coups de Théâtre, amenés sans génie, exécutés sans vigueur, tous ces incidens multipliés sans effet, qui peuvent bien en imposer aux yeux

d'un peuple ébloui, mais qu'un Juge éclairé mépriſe.

Ce qui contribue le plus à la chaleur de l'intérêt, c'eſt la force des caractères, jointe à la réalité de l'action. Comment peut-on s'intéreſſer pour des Perſonnages inconnus & pour des avantures que l'on ſçait imaginaires ? Des noms peu célèbres & créés uniquement pour la Scène peuvent-ils faire cette vive impreſſion de plaiſir, ſi naturelle & ſi ſûre, quand les noms des Perſonnages ſont fameux & conſacrés dans l'Hiſtoire? Quand un Roi, un Héros, s'annonce par lui-même ; quand la grandeur de ſon nom prévient & remplit l'eſprit du ſpectateur; quand ſa gloire marche en quelque ſorte devant lui, l'image de ſes revers n'en devient-elle pas plus intéreſſante ? L'amour qu'on avoit pour lui ſe réveille dans tous les cœurs ; il excite cette pitié généreuſe, cette crainte agréable, dont l'ame eſt toujours ſaiſie à l'aſpect d'un illuſtre malheureux, mais qu'elle n'éprouvera jamais en faveur d'un ſcélérat pour qui l'on fabrique des crimes dans ſon cabinet, ou d'un bon Roi que l'on rend l'objet & preſque la victime des attentats de ſon Miniſtre, ou même

d'un jeune Héros qui figure en petit Conquérant sur le Théâtre, quoiqu'il n'ait jamais figuré dans l'Histoire. L'esprit alors perd tout le plaisir des ressemblances dans les Portraits; & le cœur, qui d'ordinaire se laisse conduire par l'esprit, ne reçoit que très-difficilement des impressions nouvelles pour lui & souvent forcées; au lieu qu'il se prête comme de lui-même à toutes les illusions du Théâtre, quand il est déja plein de l'idée du Personnage.

Voilà, si je ne me trompe, la plus belle source des plaisirs nobles & touchans que donne la Tragédie, qui ne doit être, ainsi que le Poëme Epique dont elle est émanée, qu'une action grande, réelle, & vivement représentée. S'il est quelque Roman en Tragédie qui touche & qui remue, est-ce une raison suffisante pour un jeune homme de tenter ce genre étrange, que les *Sophocles*, les *Euripides*, les *Corneilles* & les *Racines* ont dédaigné, comme plus imparfait, & moins propre à frapper au but, qui fut toujours d'intéresser & d'émouvoir? Croira-t-on que ces grands maîtres n'eussent pas assez de génie pour disposer des événemens romanesques

en action ? Croira-t-on qu'ils ne connuſſent pas aſſez ce genre pour être en droit de le mépriſer ? Une action véritable & grande, ſoutenue par d'illuſtres Perſonnages, leur fourniſſoit abondamment des beautés frappantes & pathétiques ; ils avoient le talent d'y joindre d'heureux incidens. Cette action réelle, ainſi nourrie, pour ainſi dire, de ſon propre ſuc, devenoit entre leurs mains une Tragédie, chef-d'œuvre de l'Art, & modèle de la Poſtérité, qui malheureuſement s'en embarraſſe peu. Notre Comédie eſt déja en proye au Roman : le verrons-nous encore infecter la Tragédie ? Voulons-nous changer la vérité ſi majeſtueuſe & ſi touchante en petits menſonges puériles, & tout au plus ingénieux ?

La Tragédie n'admet pas toute ſorte de caractères ni de paſſions : ſon intérêt perd beaucoup par les ames foibles qu'on introduit ſur la Scène, par les cœurs ſur-tout qui n'ont que de la droiture. Un bon Roi, qui n'a ni l'eſprit de connoître des traîtres, ni la force de les punir, joue un fort ſot perſonnage. Le propre de la Tragédie eſt de peindre tout avec une eſpèce d'em-

portement ; elle ne se nourrit que de sang & de larmes, ne se plaît que dans les malheurs & les renversemens Les Anciens la représentoient éplorée, un poignard à la main, précedée de la Vengeance, accompagnée de la Terreur, & suivie du Desespoir. Pour entretenir l'émotion théatrale, il faut de la violence, de l'impétuosité dans les caractères ; sans quoi la marche tragique languit, & manque son effet, qui est d'inspirer la crainte & la pitié. Les bons Rois font compassion, quand ils sont malheureux ; mais ils n'excitent point cette sensibilité vive, mêlée d'une certaine admiration, que l'on éprouve en voyant les grands courages traversés par de grands périls. Pour la perfection de l'intérêt, il est nécessaire que le caractére principal fasse rapidement mouvoir tous les ressorts tragiques. Il doit être l'ame de la Pièce, & les caractères subalternes doivent contraster avec lui, pour lui donner encore plus d'activité.

Pour en venir au coloris, sa beauté, si je ne me trompe, consiste en partie à mettre en action les Personnages, à les représenter sous leurs véritables traits ; ce qu'*Aristote* appelle les *Mœurs*. Il con-

deux grandes règles que j'ai établies d'après les maîtres de l'Art. Elle manque absolument & d'intérêt & de coloris. *Paros* n'eſt qu'un ſcélérat aſſez mal-adroit, qui ne choiſit point un grand reſſort pour le conduire à ſa perfection, mais qui veut ſe perdre, en eſſayant tous les moyens que lui fournit ſa fureur de regner. Il forme d'abord une conſpiration contre *Apriés* ſon maître; & la voyant découverte, il en accuſe une jeune Princeſſe, qu'on met dans les fers ſur ſon rapport. Il veut enſuite tenter cette Princeſſe par l'appas du Trône; il lui propoſe de l'épouſer; moyennant quoi il la fera regner. Il échoue encore dans ce projet. Il a recours à un autre expédient; il fait venir ſous main vingt vaiſſeaux ennemis, pour ſurprendre Memphis: cette flotte arrive, & eſt défaite. *Paros* ſe réſout à aſſaſſiner le Roi; il lève le poignard; mais *Oroſis* ſon fils ſurvient, & il manque encore ſon coup. Enfin le Roi veut unir *Aphiſe* & *Oroſis*, qui s'aiment: la cérémonie eſt indiquée; l'uſage eſt que les nouveaux mariés & le Roi lui-même boivent dans la Coupe nuptiale. *Paros* croit toucher au moment heureux où il doit

regner. Il forme le projet d'empoiſonner toute la Famille Royale. Les remords de ſon Confident dévoilent tout le myſtère. *Paros* ſe tue de deſeſpoir, & la Pièce finit.

Apriés contraſte mal avec *Paros*; ce n'eſt qu'un Roi foible, ſimple, preſque fainéant; & ce caractère n'eſt pas propre à faire ſortir celui d'un Miniſtre ambitieux. Ce Prince eſt ſi bon, que lorſque *Paros* a levé le poignard ſur lui, & que le ſcélérat, par une préſence & une ſoupleſſe d'eſprit admirable, s'eſt jetté à ſes pieds, ſous prétexte de remettre les armes à un Roi dont il eſt ſoupçonné, celui-ci le relève en l'embraſſant, & le regarde comme le ſujet le plus fidéle. Il a ſi peu de défiance & de pénétration, que ſans ceſſe en butte à des complots, à des conjurations pour lui ravir le trône & la vie, il n'a pas le moindre ſoupçon de celui qui en eſt l'auteur. Il aime mieux croire que le chef de tant d'horreurs eſt une petite Princeſſe, âgée peut-être de dix-huit ans. S'il ne périt pas, c'eſt aſſurément un grand bonheur. Il étoit dans le Temple; il tenoit déja la fatale Coupe; il l'approchoit de ſes lèvres;

lorſqu'une voix s'élève du milieu de la foule, & s'écrie : ſauvez le Roi : c'étoit la voix du complice de *Paros*, de *Zorés*, qui lui-même avoit verſé le poiſon. *Oroſis* & ſa Maîtreſſe n'ont rien que de fort ordinaire ; leur plus grand mérite eſt de s'aimer tendrement, & ce mérite là n'eſt guères tragique ; les autres ſubalternes ſont comme tous les confidens : *Nos numerus ſumus, &c.*

Cette Tragédie péche encore plus par le ſtyle que par le fond. Il n'y a ni force, ni élégance, ni correction ; on trouve même de temps en temps des fautes groſſières, pareilles à celle-ci :

Sur Aphiſe, à vos vœux le Roi *s'eſt-il dû* rendre ?

S'eſt-il dû rendre pour *a-t-il dû ſe rendre.* Je ne vous parle pas de la dureté de ce vers ; elle lui eſt commune avec beaucoup d'autres. Quand ils ne ſont pas durs, ils ſont ou foibles, ou proſaïques, ou amphibologiques, ou pleins de métaphores outrées. J'en citerai quelques exemples, pour l'inſtruction des jeunes Poëtes.

Et je vis à regret ſa vengeance trop dure
Des plaiſirs & du jour tout à coup vous *exclure.*

Il s'agit de la Princeſſe que le Roi avoit fait mettre en priſon.

Le Sort, qui de Memphis vous promet la Couronne,
L'a laiſſé ſans enfans ſucceſſeurs à ſon Trône.
. . . . . .
Evite ma préſence, ou je fuirai la tienne.
. . . . . .
Car je ſuis peu certain que ces noires fureurs
Soient les terribles *fruits du cœur* de la Princeſſe.
. . . . . .
Le cœur du Peuple entier eſt l'*Autel* d'Oroſis.
. . . . . .
Moi, je crois qu'elle ſouffre un injuſte ſupplice.
. . . . . .
Je vous calmerois, *vous*, par *ma vive prière*,
Elle, en changeant ſon ſort, *& le rendant proſpère.*
. . . . . .
Contre moi deſormais le Sort *n'aura point d'armes.*
. . . . . .
De l'Hydre terraſſons les têtes renaiſſantes;
Elevons *ſur ſon corps* un Trône glorieux.
. . . . . .
Et *le fer* eſt *caché ſous l'image des Cieux.*

Je pourrois étendre conſidérablement cette liſte; mais qu'il vous ſuffiſe de

ſavoir que la Pièce eſt, en général, écrite de ce ſtyle. Le même eſprit d'équité, qui, malgré moi, m'arrache ce jugement rigoureux, m'oblige de convenir auſſi qu'il y a de temps en temps dans cette Piéce quelques vers heureux, qui font honneur au génie du Poëte. En voici deux qui me paroiſſent bien peindre l'ame élevée d'un homme dévoré d'ambition.

Les obſtacles franchis s'éclipſent à mes yeux ;
Et ne me laiſſent voir que les Rois & les Dieux.

Je vous en citerai quatre autres, qui ont été juſtement applaudis.

La gloire ſuit l'excès des vertus & des crimes.
Préparons le carnage, & marquons les Victimes.
Quand on poſſède l'art d'éblouir les Mortels,
En méritant la Foudre, on obtient des Autels.

L'Auteur mérite encore des éloges, par rapport à la conduite de ſa Tragédie. Il a tiré le meilleur parti qu'il a pu d'un fond vicieux ; & la texture de ſa Pièce prouve qu'il entend aſſez bien la marche théatrale : ce qui n'eſt pas un petit mérite. Enfin je dois vous faire obſerver qu'il eſt jeune ; que c'eſt ici

ſon coup d'eſſai, & que par conſéquent il ſeroit injuſte & inhumain de le décourager.

Si l'on faiſoit un *Parterriana*, c'eſt-à-dire, un recueil des plaiſanteries, des équivoques, & des balourdiſes qui ſe ſont dites dans le Parterre, la Tragédie de *Paros* fourniroit un trait à ce nouvel *Ana*. Le jour de la première repréſentation, on applaudit extraordinairement ce vers :

Un Héros *à ſa voix* enfante des Soldats.

Quelqu'un, qui ne l'avoit pas entendu, demanda à ſon voiſin, qui battoit des mains de toutes ſes forces, ce qu'on avoit dit : l'Applaudiſſeur répéta avec emphaſe, & de la meilleure foi du monde, le vers ainſi défiguré :

Un Héros *en Savoye* enfante des Soldats.

Diverſes Brochures ſur la Muſique Françoiſe.

La première Fontaine qu'on voit, Monſieur, en entrant dans le Labyrinthe de Verſailles, repréſente tous les Oiſeaux irrités contre un ſeul, de leur

eſpèce à la vérité, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir, à cauſe de ſon chant mauſſade & de ſon vilain plumage. Perchés ſur des branches, ils jettent de l'eau en mille manières différentes ſur l'Oiſeau nocturne leur ennemi, qui eſt en bas, au milieu d'un Baſſin de Rocaille. Cette fable me paroît une image ſenſible de ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de M. *Rouſſeau* de Genève. Tous les Oiſeaux du Parnaſſe ſe ſont déchaînés contre lui; il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne lui ait donné ſon coup de bec. Pour parler ſans figure, l'illuſtre Auteur de la *Lettre ſur la Muſique Françoiſe* s'eſt attiré une foule de réponſes, dont je me propoſe de vous dire un mot. Mais, avant que d'entrer dans ce détail, permettez-moi quelques réflexions.

Pluſieurs perſonnes, entr'autres les partiſans de M. *Rouſſeau*, ont trouvé mauvais qu'on ne l'ait ſouvent appellé que *Jean-Jacques*, & ils ont dit, avec raiſon, que le nom de Baptême d'un homme n'étoit pas une épigramme. Auſſi n'eſt-ce pas dans la vûe d'en faire une qu'on l'a employé; ce n'a été que pour relever la puérile affectation de M. *Rouſſeau* de mettre toujours à la tête de ſes écrits,

par *Jean-Jacques Rouſſeau*, & de s'éloigner en cela de l'uſage reçu parmi les Gens de Lettres. C'eſt plutôt lui-même, qui, par cette miſérable ſingularité, a ſans doute voulu faire une épigramme contre ceux qui prennent le titre de *Monſieur*, & qui le placent avant leur nom.

Les ſectateurs du Génevois ont été plus bleſſés encore du ton dur qui regne dans quelques-uns des écrits publiés contre lui. Leur délicateſſe me paroît extrême, ainſi que leur injuſtice. Quoi, il ſera permis à un Etranger d'inſulter une Nation qui l'a reçu dans ſon ſein, de la traiter d'ignorante & de barbare, de déprimer ſes Arts & ſes Artiſtes; & il faudra lui répondre avec des égards & des ménagemens qu'il n'a jamais connus! Il nous attaquera avec une maſſue hériſſée de groſſes pointes de fer, & nous ne pourrons nous défendre qu'avec une houlette légère, ornée de rubans & de fleurs! Quelle idée M. *Rouſſeau* lui-même auroit-il eu de nous, ſi nous l'avions traité avec cette politeſſe, contre laquelle il s'eſt tant de fois élevé, & qu'il regarde comme le plus grand des vices, comme la marque la moins équivoque de la corruption de l'eſprit

& du cœur ? On a donc cru le ſervir ſelon ſon goût, en employant contre lui la force & la véhémence qu'inſpire la bonté d'une cauſe ; & après cela on nous reprochera de ne lui avoir dit que *des injures.* J'appelle *dire des injures*, lorſqu'on donne à quelqu'un des qualifications odieuſes qu'il ne mérite pas ; mais lorſqu'on le peint de ſes propres traits ; lorſque l'honneur de la Patrie & du goût enflamment d'un zéle éclairé, cela ne s'appelle que dire la vérité avec fermeté ; & je préviens que je la dirai ſouvent ainſi. Je voudrois bien ſavoir ſi les *Philippiques* de *Démoſthène* & de *Cicéron* ne ſont que des *injures.*

A l'égard des Auteurs qui ont repouſſé les attaques de M. *Rouſſeau* avec les armes du ridicule, on a cru le juſtifier, en diſant que des plaiſanteries n'étoient pas des raiſons. Non ſans doute ; mais ſouvent elles valent mieux que des raiſons. Peut-être même étoit-ce le ſeul parti qu'il falloit prendre contre un homme qui choque ouvertement le ſens commun & les bienſéances. Avec ce bel Axiome, *des plaiſanteries ne ſont pas des raiſons*, on juſtifiera tous les ſots Ecrivains. *Horace* n'a

ſouvent employé que *la plaiſanterie* contre ceux de ſon temps. L'immortel *Boileau* n'a fait que *plaiſanter* ſur *Cotin*. Je ſuis preſque ſûr auſſi que *Cotin* ne manquoit pas de dire que des plaiſanteries n'étoient pas des raiſons.

Obſervations ſur la Lettre de J. J. Rouſſeau.

M. *Cazotte*, Commiſſaire de la Marine, a le premier levé l'étendart de l'indignation, dans une Brochure de 19 Pages. En voici à peu près le début, que les *Bouffoniſtes* ne manqueront pas d'appeller un tiſſu d'*injures*. « Jean-Jacques » Rouſſeau, Citoyen de Genève, ſemble » ne donner des Ecrits au Public, que » dans la vûe de lui faire des outrages. » Il paſſe ſon temps à rêver à des para» doxes humilians pour l'Humanité, ou » pour la Nation... Il a voulu nous prou» ver que nous ſerions plus heureux de » ne pas *penſer*, & que nous n'en ſe» rions que plus ſages. Aujourd'hui il » nous démontre, à ſa manière, que » nous avons tort de *ſentir*. Il décrie » les Arts, & conſacre ſes jours à s'eſ» ſayer dans les plus frivoles.... Si le mé» pris d'autrui & l'eſtime de ſoi-même,

» affichés avec indécence, ſi l'affectation
» cynique, la miſantropie, conſtituent
» le Philoſophe, *Jean-Jacques* eſt un
» très-grand Philoſophe. Si le dédain
» des idées reçues, & l'adoption des rê-
» veries ſingulières à leur place, ſi le ton
» déciſif, ſi le ſel amer & cauſtique font
» le grand homme de Lettres, *Jean-*
» *Jacques* eſt un grand homme de Let-
» tres. »

Après ce préambule, M. *Cazotte* établit des propoſitions bien contraires à celles de M. *Rouſſeau*. Il ſoutient, & il ne prouve pas mal, qu'on peut faire dans notre langue un bon Poëme, ſuſceptible de chant; de manière qu'il en réſulte pour nous un amuſement vif & raiſonnable; que nous avons une mélodie & une Muſique Nationale. Il analyſe notre plaiſir pour ce qui regarde la Muſique; il veut qu'il dérive de trois ſources, ſentiment, analogie, convention. Toutes les fois que notre Chant exprime avec vérité des paſſions, nous goûtons un plaiſir de ſentiment; nous éprouvons celui d'analogie, quand il ſe joint à cette expreſſion quelque choſe qui caractériſe la façon de ſentir qui nous eſt particulière. Le plaiſir qui réſulte de

notre récitatif, *tient*, ſelon lui, *beaucoup plus de la convention que les deux autres, en ce que nous le trouvons d'autant meilleur, qu'il approche plus de notre déclamation tragique.* Il faut donc que cette déclamation tragique elle-même ſoit auſſi de convention; ce que je ne crois pas: je penſe, au contraire, que nous l'avons naturellement trouvée, en conſéquence de notre façon de ſentir. Elle eſt ſi peu de convention, qu'il nous ſeroit impoſſible d'en avoir une autre, à moins qu'on ne changeât le caractère de la Nation. Il n'y a point de convention qui puiſſe être reçue par rapport au langage des paſſions; chaque Peuple les exprime au-dehors, ſuivant ſa manière de les ſentir. C'eſt uniquement par cette raiſon que la Déclamation Angloiſe & la Déclamation Italienne ſont ſi différentes de la nôtre. La convention ne peut avoir lieu que pour des choſes étrangères à l'ame, en quelque ſorte, telles que d'abandonner notre Opera aux preſtiges de l'imagination, d'y ſouffrir toutes les extravagances de la Fable, de la Féerie, de changer le lieu de la Scène preſque à chaque inſtant, enfin, de violer toutes les règles

de la Poëſie Dramatique, non par ignorance, mais de propos délibéré. Notre Déclamation tragique, & par conſéquent notre Récitatif, qui en eſt émané, tient donc au ſentiment & à l'analogie; il n'y a pas d'autres ſources des plaiſirs de l'ame. Les plaiſirs de convention ſont pour la ſatisfaction des yeux, & pour introduire la variété, ce charme des ſens & de l'eſprit.

L'Auteur accorde à M. *Rouſſeau* que notre langue eſt moins propre à la Poëſie lyrique que l'Italienne; il lui accorde encore que les Italiens, plus paſſionnés que nous pour la Muſique, l'ont en général plus perfectionnée: deux points ſur leſquels tout le monde n'eſt pas d'accord, & qui, s'ils étoient bien diſcutés, laiſſeroient pour le moins la victoire incertaine entre les deux Langues & les deux Muſiques. Mais enfin, M. *Cazotte* a beſoin de cette ſuppoſition, pour demander ſi l'on en conclura qu'il faut brûler les Poëmes de *Quinault*; qu'il a été, & qu'il eſt impoſſible qu'on faſſe en Muſique rien de bon ſur ces Poëmes, ni ſur aucun autre. L'Obſervateur fait un raiſonnement dans le goût de ſon Antagoniſte, & ſe ſert, pour un

moment, de son admirable Logique. La langue Angloise est dure & moins propre à la Poësie Dramatique que ne l'est la Françoise. Leurs Auteurs ont moins entendu le Théâtre que les nôtres. Le Théâtre François est le Théâtre par excellence ; il est admiré de toute l'Europe. Le Théâtre Anglois est renfermé dans les bornes d'un Royaume. Donc les Anglois doivent renoncer à leur Théâtre ; donc les beautés terribles & sublimes de *Shakespeare* ne doivent plus les toucher ; donc ils n'ont fait ni ne peuvent faire de bonnes Pièces. M. *Rousseau* peut répondre que les Anglois n'en feroient que mieux d'adopter notre Théâtre, & nous la Musique Italienne. Il y a un parti plus raisonnable à leur proposer : c'est, non de renoncer à leur langue, ce qu'il seroit absurde de leur demander, mais de continuer à faire des Pièces Angloises, en se conformant un peu plus à des règles que nous suivons, qui ne sont pas les nôtres, qui sont celles des Grecs & des Romains, ces modèles de toutes les Nations, en fait de littérature & de goût : de même que nous devrions, non adopter la langue & la Musique des Italiens, comme l'exi-

ge M. *Rouſſeau*, mais corriger notre Muſique ſur la leur, s'il étoit vrai que la Muſique Italienne fût la plus belle, la plus noble & la plus parfaite de toutes les Muſiques du Monde; ce qui préciſément eſt en queſtion. La Brochure de M. *Cazotte*, outre le mérite d'avoir paru la première, renferme pluſieurs réflexions judicieuſes & bien écrites; on voit qu'il pouvoit approfondir davantage ſa matière. Mais, comme il le dit lui-même, il n'a voulu qu'*amuſer* ſon Adverſaire *par une eſcarmouche*.

Lettre ſur celle de M. J. J. Rouſſeau, Citoyen de Génève, ſur la Muſique.

Cette Lettre, adreſſée à M. *Breun de Larcherie*, *Américain*, eſt ſignée par M. *Yzo*. L'Auteur relève aſſez bien la foibleſſe de quelques raiſonnemens de M. *Rouſſeau*; il fait voir que l'on peut tirer de ſes principes des conſéquences oppoſées à celles qu'il en déduit lui-même. Le Génevois, par exemple, après avoir établi que le meilleur Récitatif eſt celui qui approche le plus de la Déclamation, conclut que notre langue n'en peut avoir un bon. « N'en peut-on

» pas conclure, au contraire, dit M. » *Yzo*, qu'étant peu propre pour le » chant, elle peut fournir un Récitatif » qui approche beaucoup de la parole, » & que l'Italienne qu'il lui oppose, » par cela même qu'elle est plus écla- » tante & par conséquent plus chan- » tante (selon M. *Rousseau*) doit, jus- » ques dans sa Déclamation, porter un » air de chant qu'il trouve vicieux dans » le Récitatif. » Cette conséquence » me paroît assez juste. Mais que di- roit M. *Yzo*, si son Adversaire lui repli- quoit que notre langue n'est propre ni pour la Déclamation, ni pour la Con- versation, ni par conséquent pour le Récitatif? Notre Philosophe est bien ca- pable de le lui soutenir, & de le lui prouver, comme il prouve tout.

Notre Critique finit par une plai- santerie. M. *Rousseau* n'adopte la Lan- que Italienne, que parce qu'il la trouve plus propre à la Musique qu'aucune de celles de l'Europe. M. *Yzo* lui apprend que nous avons un Peuple, faisant corps avec nous, dont la Langue est aussi douce, aussi sonore que l'Italienne: c'est le Bas-Breton. En effet, prévention na- tionnale à part, l'ancien Celtique, qui s'est conservé en Basse-Bretagne & dans

le Pays de Galles, a une infinité de mots qui finiſſent par des voyelles. Il a, & il doit avoir néceſſairement cela de commun avec le Latin, & conſéquemment avec l'Italien, puiſque la Langue des Romains doit en partie au langage des Celtes nos Ayeux, ſon caractère, ſes tours & ſes terminaiſons; c'eſt un fait qui n'eſt plus conteſté. M. *Yzo* rapporte une petite Chanſon Bretonne de huit vers, dont quatre finiſſent par des voyelles. Mais il paroît que M. *Yzo* n'eſt pas Bas-Breton, ou du moins qu'il a oublié ſa langue maternelle; car cette Chanſon eſt ici horriblement défigurée. Les vers ſont très-mal arrangés; un ſeul & même mot s'y trouve coupé par la moitié, comme ſi c'étoit deux mots. J'ai eu mille peines à déchiffrer ce Couplet; & je ne ſais trop ſi je dois me ſavoir gré d'être enfin venu à bout de le comprendre; car il renferme la plus ſale poliſſonnerie.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 25 Février 1754.

L'ANNE'E LITTE'RAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du dernier Cahier 62 des LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, ſe trouve à Paris chez LAMBERT, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe, & ſe diſtribuera régulièrement tous les dix jours.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

La Christiade ou le Paradis reconquis, pour servir de suite au Paradis perdu de Milton.

CE Poëme, en douze Chants en prose, annoncé depuis deux ans par deux *Prospectus* répandus dans le Public, paroît enfin, Monsieur, précédé d'un *Discours Préliminaire* de deux cens pages seulement, & tout couvert de Notes, dont le débordement inonde un espace que le Texte auroit mieux occupé. Si ce long & inutile cortège eût été supprimé; si, au lieu de six volumes in-12, on ne nous en eût donné que deux ou trois, je suis persuadé que cet Ouvrage auroit plus de succès qu'il n'en aura peut-être, quoiqu'assurément il en mérite. Je me flatte, Monsieur, que

vous en penſerez auſſi favorablement que moi, après que vous aurez vû l'eſquiſſe que je vais vous en tracer. Avant que d'entrer en matière, je ne dois pas vous laiſſer ignorer que des perſonnes juſtement délicates ſur tout ce qui regarde notre Croyance, ont été allarmées du deſſein de l'Auteur. Elles ont craint qu'un Poëme, où l'Evangile devoit être mis en action, ne devînt un objet de ſcandale pour les fidéles, de riſée pour les libertins & les impies. Mais ce ne ſont point de pareils Ouvrages qui nuiſent à notre Foi. On les lit dans l'eſprit même de l'écrivain; on ſe prête à ſon plan, à ſon but; & comme il les donne pour des Poëmes, on y cherche du génie, de l'invention, de la nobleſſe, des images, du ſtyle, &c, & non des traits qui faſſent rire. S'il s'en rencontre même quelques-uns de cette eſpèce, les eſprits bien faits n'en tirent aucun argument ni contre nos Dogmes ſacrés, ni contre l'Auteur, lorſque ſes intentions ſont connues. Le *Paradis perdu* de *Milton* n'a fait aucun tort à la Religion, *Le Paradis reconquis* de Monſieur l'Abbé *de la Beaume* ne lui ſera pas plus préjudiciable. Il s'eſt permis, à la

vérité, des fictions ſans nombre ; mais il les a toutes ſubordonnées aux Myſtères, ou plutôt c'eſt du fond même des Myſtères qu'il les a tirées ; elles ſont toutes appuyées des autorités de l'Ecriture, des Pères, des Conciles & des Commentateurs.

La Chriſtiade commence par le baptême du Sauveur ; la Scène eſt ſur les bords du Jourdain. *Satan* endormi ſur le Mont Liban eſt éveillé par une voix du Ciel qui annonce la venue du Fils de Dieu. Il ſe lève, & d'un ſeul de ſes regards meſurant toute la ſurface de la Terre, il arrête ſa vûe ſur le Jourdain. Deux hommes attirent toute ſon attention ; mais il ignore ſi c'eſt pour *Jeſus* ou pour *Jean-Baptiſte* que le Ciel vient de ſe déclarer. Le Fils de Dieu quitte le fleuve & s'enfonce dans le déſert. *Satan* le ſuit, cherchant toujours à pénétrer le myſtère renfermé dans les paroles qu'il vient d'entendre. Il aborde le Sauveur du monde ſous l'habit d'un grave Philoſophe. O vous, lui dit-il en le ſaluant très-reſpectueuſement, vous, ſur le front de qui ſont peintes les graces de l'adoleſcence, jeune Héros, êtes-vous le Fils de Dieu ? Daignez me

l'apprendre, afin que je vous faſſe rendre les honneurs qui vous ſont dûs. Voilà déja quarante jours que vous êtes ſans nourriture ; la faim que vous ſouffrez a éclipſé le beau coloris de votre viſage ; ſi vous êtes le Fils de Dieu, dites un mot, & ces pierres ſe changeront en mets dignes de vous être préſentés. La réponſe pleine de ſageſſe que lui fit l'Homme-Dieu ne ſatisfit point le Tentateur ; il ſaiſit *Jeſus* ; il l'enlève à travers les airs, & le tranſporte ſur le pinacle du Temple. Fils de Marie, lui dit *Satan*, ne croyez pas que ce ſoit par une vaine curioſité que je vous ai conduit en ce lieu ; je n'ai eu en vûe que votre intérêt & votre gloire. Précipitez-vous en bas ; alors ſurpris de vous voir tomber ſans vous bleſſer, les peuples vous reconnoîtront pour le Meſſie, & vous abrégerez par là bien des formalités qu'il vous faudroit eſſuyer pour vous faire connoître par une autre voie. Toujours confondu par les paroles du Sauveur, l'Eſprit de ténèbres livre un troiſième aſſaut à ſon illuſtre adverſaire. Il le tranſporte ſur une haute montagne ; il eſſaye de le tenter par les deux grands mobiles du cœur

humain, l'ambition & l'intérêt. Nous voici, lui dit-il, entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne : portez d'abord vos regards ſur le Tibre, ſi fier d'arroſer la Capitale du Monde. Parcourez toute l'étendue de l'Empire Romain, depuis le Boſphore de Thrace juſqu'aux colonnes d'Hercule. Voyez l'Afrique, contrée fertile en or, l'Arabie qui produit l'encens pour les Dieux, les habitans de la Zone Torride brulés par les ardeurs de la canicule, & l'Egypte où regna la belle *Cléopâtre*, victime du tendre amour. Conſidérez l'Empire de la Chine ſi renommé par la date de ſa fondation, par ſon *Confucius* & par ſa muraille. Jettez les yeux ſur le Japon ſi célébre par ſes vaſes peints & formés d'une matière fragile, mais plus précieuſe que l'Agate & le Porphyre. Remarquez dans ces vaſtes Etats du Nord, les Lapons racourcis par le froid, les Ruſſes, les Danois, les Norvégiens chez qui ſe trouvent ces précieuſes fourrures, dignes de garantir les Princes & les Monarques du ſouffle de l'Aquilon. A quoi bon, interrompit l'Homme-Dieu, toute cette vaine énumération dont tu viens de m'ennuyer ? C'eſt, répond le Tentateur, pour

exciter en vous un noble desir, & vous montrer un Empire digne de vous. Si au lieu de Trônes vous ambitionnez des Temples & des Autels, dans l'Asie je vous donne cinq cens millions d'adorateurs, trois cens millions dans l'Amérique, cent millions dans l'Europe, & autant dans l'Afrique. Mais il est une condition dont je fais dépendre votre Apothéose. Je ne vous demande qu'un seul acte d'adoration pour tout droit d'investiture.

Vous sçavez, Monsieur, la victoire éclatante qu'en cette occasion le Sauveur du monde remporta encore sur son ennemi. *Satan* toujours repoussé tourne sa rage contre *Jean-Baptiste*. Il se rend à Tibériade où *Hérode* étoit alors avec toute sa Cour. Par une subtile illusion il se forme un corps d'air; il se présente à *Hérodiade* sous la figure de *Mariamne*, & l'excite à demander la mort du saint Précurseur. *Hérode* donnoit une grande fête pour célébrer le jour de sa naissance. Vers le milieu du festin, la Princesse, fille d'*Hérodiade*, prit dans ses mains une lyre, & mêla sa belle voix aux sons harmonieux de cet instrument. Elle chanta la généalogie des *Cé-*

ſars, les actions mémorables de *Tibère*, les délices de la Campanie, & les plaiſirs de l'iſle de Caprée. Que vois-je, s'écria le Prince, eſt-ce *Hébé*, *Diane* ou *Flore* qui a quitté le ſéjour céleſte pour venir augmenter nos plaiſirs ? Quel prix peut-on adjuger à tant de charmes ? Demandez, Princeſſe ; je jure par la fortune de *Céſar*, que rien ne vous ſera refuſé. Elle demanda la tête de *Jean-Baptiſte*, & l'arrêt de mort fut prononcé.

Cependant le Sauveur du monde avoit abandonné le déſert, & s'étoit aſſocié des compagnons de ſes héroïques travaux. Un jour qu'il s'étoit embarqué avec eux ſur la mer de Galilée, *Satan* le vit endormi au milieu de ſes Diſciples. Il va trouver le Prince de l'air, & le conjure d'exciter une tempête pour faire périr ſon ennemi. Chef des Puiſſances Aëriennes, lui dit-il, porte tes regards ſur le Navire qui vogue à pleines voiles, & conſidére cet homme endormi ſur le tillac, vêtu à l'Orientale d'une longue robe de couleur d'hyacinthe. Cet ennemi n'eſt point à mépriſer ; profite de ſon ſommeil ; tonne, gronde, éclatte, frappe,

& que ſon réveil le trouve enſéveli dans l'onde amère. Ici s'élève une tempête furieuſe qui répand la terreur dans tout l'équipage. Amis, s'écrie *Pierre*, réuniſſons nos efforts, doublons la manœuvre, baiſſons les voiles, n'abandonnons pas le gouvernail, & garantiſſons du naufrage le divin maître que nous avons ſur notre bord. Il dit : mais les vents emportent le ſon de ſa voix ; je ſupprime le reſte de l'hiſtoire que tout le monde connoît, & que l'Auteur raconte très-poëtiquement.

Satan, piqué des victoires continuelles de l'Homme-Dieu, cherche de nouvelles reſſources dans le Conſeil de ſes Démons qu'il convoque ſur le Liban. Il prononce un diſcours plein de fureur, & il rapporte tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & lui depuis la création du monde juſqu'au temps où il vit *Jeſus* dans le Jourdain. On peut regarder ce diſcours comme un abregé poëtique de l'ancien & du nouveau Teſtament. Le récit du maſſacre des Innocens eſt plein de force & d'imagination : c'eſt un tableau qui peut figurer avec ceux de *le Brun* & de *Michel Ange*.

Satan n'eſt pas toujours fidéle dans la

plûpart de ſes portraits ; on ſent ſur-tout que la prévention conduit ſon pinceau, quand il peint les compagnons du Sauveur. Voici l'idée qu'il donne à ſon Conſeil des Diſciples du Fils de Dieu. « Le premier eſt un nommé *Simon*, homme violent, emporté, généreux juſqu'à ſe ſacrifier ſans réſerve » pour ſes amis ; mais préſomptueux au » point de croire que rien ne lui eſt » impoſſible. *André*, frère de ce *Simon*, » eſt un homme ſi attaché aux promeſſes d'un Libérateur futur, qu'il n'a » pas héſité à croire *Jeſus* ſur ſa parole. » *Jacques* eſt un eſprit vain, qui, quoique nourri dans une profeſſion obſcure, aime le faſte & les grandeurs. » L'ambition occupe ſeule ſon ame ; il » ne s'eſt attaché à *Jeſus*, que dans l'eſpérance d'obtenir une des premières » places de ſon Royaume futur. Eſprit » ſublime, mais non encore développé, » *Jean* ſe plaît à la ſpéculation ; il s'égare quelquefois dans ſes propres viſions. Néanmoins ſon cœur ſemble » fait pour l'amitié ; il lui manquoit un » ami ; il croit l'avoir trouvé dans *Jeſus*. » Quelle piété ! Il a abandonné ſon pere » vieux & caduc, pour ſuivre un incon-

» nu. *Thomas* eſt un de ces eſprits forts » qui n'admettent que l'évidence, & ne » ſe rendent qu'à la démonſtration pal- » pable. Comme il ſuppoſe tous les » hommes vendus au menſonge, il ne » croit que ce que ſes ſens lui perſua- » dent. Malgré tout cela, ſoit deſtin, » ſoit prévention, il n'a pas douté un » moment en s'attachant à *Jeſus*. *Judas* » *Iſcariot* eſt un homme ſombre, atra- » bilaire, & ſimple en apparence, mais » dans le fond, avare, diſſimulé, fourbe, » traître, hypocrite; il ſçait prendre » toutes ſortes de formes. Quant à » *Philippe*, *Jacques*, *Barthelemi*, *Tha-* » *dée* & *Jude*, ils ſont ſans génie, ſans » naiſſance, ſans lettres, crédules, igno- » rans & ſimples. « A préſent que vous les connoiſſez, ajoûte Satan, vous pour- rez mettre à profit leur ignorance ou leur foibleſſe.

Quand il eut fini ſon diſcours, cha- cun opina ſelon ſon rang. Le réſultat de la délibération fut d'employer les charmes d'une beauté mortelle pour triompher du Fils de Dieu. *Béliat*, le Démon de la Volupté, fut chargé de cette entrepriſe; il jette les yeux ſur *Madeleine* pour ſéduire le Sauveur. *Ma-*

deleine étoit d'une race noble & ancienne, & comptoit pluſieurs ſouverains Pontifes & des Rois mêmes parmi ſes ayeux. Elle poſſedoit la Terre de *Magdalel*, dont les revenus auroient ſuffi à l'entretien d'un Prince. Sa beauté, ſa jeuneſſe, ſon eſprit fin & délicat, relevés par les richeſſes & la naiſſance, lui attirèrent bien-tôt l'hommage de tous les cœurs; un goût décidé pour les grandes paſſions la firent regarder comme l'Héroïne de la galanterie. Dans un Palais ſomptueux elle avoit une Cour compoſée de la plus brillante Jeuneſſe de la Gréce; & elle poſſédoit le grand art de faire croire à chacun en particulier qu'il l'emportoit ſur ſon rival. Telle étoit la beauté célébre de la Capitale de la Judée. Un jour que dans un boſquet de myrthe, couchée ſur un tapis de verdure, elle reſpiroit la fraîcheur du matin, *Bélial*, traveſti en Ange de lumière, ſe préſente à elle avec toutes les graces de l'Amour. Il s'approche avec un ſouris aimable, & il lui parle en ces termes: Reine des cœurs, plus brillante que la courageuſe *Judith*, plus belle que la généreuſe *Eſther*, plus ſéduiſante que la blonde *Bethſabée*,

plus piquante que la brune *Dalila* ; c'eſt peu d'avoir rangé des Princes ſous tes loix ; une conquête manque à ta gloire, & la ſeule qui puiſſe t'immortaliſer : il eſt dans Iſraël un homme qui réunit en lui le Héros & le Philoſophe ; c'eſt celui que le Ciel te deſtine ; c'eſt ſon Miniſtre qui te l'annonce. En prononçant ces dernières paroles, il laiſſa tomber une boëte aux pieds de *Madeleine*, & il diſparut. *Madeleine* eut la curioſité d'ouvrir la boëte, & il en ſortit ſept Eſprits malins qui s'emparèrent d'elle par l'organe de ſes ſens. Livrée à ces nouveaux tyrans, elle ne penſe plus qu'à ſoumettre le Héros dont on lui a parlé. La premiere choſe qu'elle fait, c'eſt de congédier tous ſes amans, & ſçachant que ſa ſœur eſt honorée de l'amitié du Sauveur, elle la conjure de lui ménager avec lui une entrevûe. Arrête, téméraire, répond ſa ſœur toute indignée. Eſt-ce à *Marthe* qu'on doit faire une pareille propoſition ? Tu oſes aſpirer à ſoumettre ſous tes loix le Meſſie ; tu ſerois trop heureuſe de vivre à jamais ſous les ſiennes. Ce premier refus ne rebuta pas la belle Péchereſſe. Elle fit de nouvelles inſtances ; & ſa ſœur ſe

laiſſa toucher par ſes larmes. D'ailleurs, *Marthe* étoit bien perſuadée que *Madeleine* ne réſiſteroit point aux mouvement de la Grace, quand elle paroîtroit devant le Fils de Dieu, & ce n'eſt que dans cette vûe qu'elle ſe prêta aux deſirs de ſa ſœur. Le jour fut pris pour le lendemain, lorſque *Jeſus* ſeroit au Temple. *Madeleine* paſſe la nuit à eſſayer tout ce que le luxe mondain a de parures pour relever ſes appas déja trop dangereux. Elle arrive au Temple avec un cortège ſuperbe, & ſous les plus magnifiques atours. Tout le monde a les yeux attachés ſur elle; elle fixe les ſiens ſur l'Homme-Dieu. « Son cœur vole » au-devant du Héros qu'elle adore; » elle n'attend qu'un regard favorable » de ſa part pour en triompher, & » faire de ce maître des cœurs un cap- » tif ſoumis & reſpectueux. Animée par » l'eſpoir d'une victoire certaine, ſon » cœur ſe livroit aux plus flatteuſes il- » luſions, quand le Sauveur du monde » lui lança ce regard qu'elle attendoit. » Quel changement étonnant ſe fait tout à coup dans ſon ame, & que ne puis-je ſuivre l'Auteur dans le détail & dans les ſuites de cette converſion! Mais je ne

ſuis encore qu'au cinquième Chant de ce Poëme.

Les Démons n'étoient pas les ſeuls ennemis que *Jeſus* eût à combattre ; les Prêtres & les Phariſiens s'étoient auſſi ligués contre lui. Le Phariſien *Simon* l'invita à un grand feſtin pour juger de ſes maximes, & pour le ſurprendre dans ſes diſcours. « Lorſque les tables furent » ſervies, on entendit les accords de plu- » ſieurs inſtrumens ; quelques Lévites » experts allierent leurs belles voix aux » ſons des Harpes, des Pſalterions à dix » cordes, & des Ciſtres. » D'abord ils chantèrent la défaite de *Satan*, la création du monde, la naiſſance de l'homme, ſon mariage avec *Eve*, ſa chute & ſa diſgrace. Enſuite, paſſant aux promeſſes du Libérateur, deux Lévites, dans un enthouſiaſme ſacré, entonnèrent ſur des accords poëtiques les louanges de ce Meſſie futur. Tout cela ſe faiſoit pour inſulter au Sauveur, qui, ſelon les idées terreſtres des Juifs charnels, n'avoit aucun de ces caractères éclatans que préſentoit aux yeux du Monde le ſens littéral des Prophéties. Auſſi toute l'aſſemblée fixoit ſes regards ſur l'Homme-Dieu. Ce fut bien pis,

quand, sur la fin du repas, *Madeleine* entra dans la salle du festin, & rendit un hommage public à sa Divinité. L'Auteur dit que tous les convives la regardèrent avec des yeux d'indignation; qu'ils se levèrent précipitamment; que les tables furent renversées; que tout le monde s'enfuit, & que *Jesus* resta seul dans la maison du Pharisien.

Les Démons tiennent contre le Sauveur un nouveau Conseil, dont le résultat est de lui opposer un rival dans la personne d'*Hérode* sous le titre de Messie; mais ce beau projet se dissipe encore en fumée. *Jesus* sort de Jérusalem si peu digne de le posséder; il fait des miracles éclatans dans tous les lieux qu'il parcourt; il repasse dans la Galilée, & prend la route du Thabor. C'est sur cette montagne qu'il se montre à trois de ses Disciples dans tout l'éclat qui accompagne la Divinité. Les Apôtres en sont effrayés; mais l'Ange *Gabriel* leur apparoît, les rassûre, & leur explique ce mystère. Il leur raconte tout le détail de la création du monde, de la prévarication de l'homme, de la médiation du Verbe, son incarnation, sa naissance & sa vie jusqu'au moment où

il leur parle. Ce discours de *Gabriel* fait la matiere du sixiéme Chant. Voici de quelle façon il décrit son ambassade auprès de *Marie*, pour lui annoncer qu'elle seroit mere de Dieu. « Je me » forme un corps d'air; j'emprunte la » figure d'un jeune homme d'une rare » beauté; je me ceins les reins d'une » zone de teinture céleste; j'attache des » aîles à mon dos; puis m'inclinant de- » vant le Trône, je prens l'essor, & je » cueille en volant une tige de ces lys » immortels qui croissent autour du Ta- » bernacle du Très-Haut, sur les bords » du torrent de volupté..... Déja le » firmament fuit sous mes pieds; je » perce à travers les Planettes; les douze » signes du Zodiaque, s'inclinant par res- » pect devant moi, & les étoiles innom- » brables que j'écarte en volant, cou- » rent se ranger par honneur sur ma » route. A peine le soleil m'apperçoit-il, » que me reconnoissant pour un des mi- » nistres du Très-Haut qui avoit assisté à » la création, il sourit de joie; & in- » continent appliquant ses rayons obli- » ques sur des nuées opposées, il en » forme un triple Pont, orné des plus » vives couleurs, & me le présente pour

» me conduire en terre. J'y gliſſe, je » m'abats ſur la Ville de Nazareth. &c. „

Le ſeptiéme Chant commence par la réſurrection du *Lazare*. Ce miracle, qui gagne au Sauveur l'affection du peuple, augmente la rage de tous ſes ennemis. C'eſt à ce prodige éclatant que l'Auteur attribue l'entrée triomphante de *Jeſus* à Jéruſalem, dont il décrit ainſi l'ordre & la marche. « Les aveugles, les ſourds, » les muets, les boiteux, les paralyti- » ques, les lépreux, les hydropiques » qu'il avoit reſſuſcités, le devancent en » publiant ſes louanges : ſes compa- » gnons le précédent immédiatement : » *Lazare* eſt à ſa droite & *Zachée* à ſa » gauche : ſon auguſte Mère marche » derrière, entre *Marthe* & *Madeleine* : » enſuite viennent *Salomé*, *Marie* mère » de *Jacques*, & *Marie Cléophas* : une » multitude infinie le ſuit. Jamais le » vainqueur d'*Arbelles*, de *Darius*, de » *Porus* & des Indes, n'eut tant de gloire » à ſon triomphe dans Babylone, que » le Fils de l'Éternel en reçut dans la » Capitale de la Judée ; on ſe met aux » fenêtres : on monte ſur le toît des » maiſons pour le voir paſſer, &c. „

Satan, irrité de tous ces honneurs, por-

te le Grand-Prêtre & les autres Pontifes à convoquer le Sanhédrin. On voit arriver les Scribes, qui font flotter orgueilleusement leurs longues robes, & qui étalent leurs larges Phylactères. * Parmi les Pharisiens on comptoit leur chef *Pollion*, *Simon* le lépreux, le docte *Gamaliel*, l'Orateur *Cosbi*, &c. On voyoit parmi les Saducéens le politique *Sameas*, le sophiste *Alcime*, & le violent *Cranor*. *Nicodème* & *Joseph d'Arimathie*, Princes des Juifs, y assistèrent pour prendre la défense du Sauveur. On y proposa de fortes objections contre la Divinité de Jesus-Christ; mais les réponses furent toujours triomphantes. Cependant, comme *Satan* présidoit dans la personne de *Caïphe* à ce Conseil d'iniquité, *Jesus* fut condamné à la mort. Il ne fut plus question que de trouver quelqu'un qui pût le livrer à ses Juges. *Judas* seul se présenta. Rien n'est plus singulier, Monsieur, que le discours que fit ce traître en plein Sanhédrin; il est trop long pour pouvoir être rapporté

* Bande de Parchemin sur laquelle étoit écrit quelque Texte de l'Ecriture-Sainte, ou le Décalogue, que les plus dévots d'entre les Juifs portoient sur leur poitrine ou à leur coû, pour marque de leur Religion.

en entier ; liſez-le dans l'Ouvrage même ; en attendant, vous jugerez, par le début, du reſte de la Piéce. " Mon nom „ eſt *Judas*, & ma Patrie *Carioth*. Je „ deſcends de race noble, & mes ancê„ tres vécurent dans les honneurs. Les „ guerres civiles firent ſuccomber mes „ illuſtres ayeux ſous le fer des partis, „ & leurs biens furent la proye des „ vainqueurs. Mon pere ne pouvant vi„ vre ſur les débris de ſes grandeurs „ paſſées, ſe retira à Bethſaïde, où il „ traîna juſqu'à ſa mort des jours obſ„ curs & languiſſans. Quoique jeune „ encore, je ſentis mes malheurs..... „ Le bruit du regne futur qu'alloit com„ mencer *Jeſus* en qualité de Meſſie „ & l'eſpérance de relever ma fortune „ tombée m'attachèrent à lui. Jour „ malheureux auquel j'abandonnai une „ mere âgée, une épouſe chérie, une „ fille unique & ma Patrie pour ſuivre „ un inconnu ! „ *Judas* charge ſon maître de toutes ſortes de crimes ; il l'accuſe en particulier d'avoir volé le nom de Dieu dans le Sanctuaire, de s'en être fait un Taliſman, & de l'avoir inſéré par une inciſion dans ſa cuiſſe droite ; le traître finit ſa harangue par deman-

der trente deniers, & il s'engage à livrer *Jesus-Christ*.

L'Homme Dieu faisoit alors la Pâque avec ses Disciples. *Judas* se rendit à la salle du festin, & se mit à table comme les autres Apôtres. Voici la description de cette salle. Elle étoit toute brillante de dorures dans ses lambris, dans ses pilastres, & tendue des plus riches tapisseries; elle representoit les traits de l'ancien Testament qui avoient le plus de rapport aux circonstances présentes. Un dais de pourpre, & un trône d'yvoire au-dessous, étoit la place du Sauveur; un buffet somptueux dans le fond de la salle étaloit les vases les plus précieux; des bassins d'or, d'où s'exhaloient des parfums exquis, ornoient les deux côtés du buffet; de riches lampes pendoient au plancher, & les tables étoient couvertes de toutes sortes de fleurs. Après que les Apôtres eurent reçu la Communion de la main du Fils de Dieu, *Judas* sortit, & *Jesus* marqua à chacun de ses Disciples les pays où ils iroient après sa mort exercer leur Apostolat. " *Pierre*, Antioche & Rome se-„ront les objets de ta sollicitude Pasto-„rale. *André*, digne frère de *Pierre*,

„ la Thrace & la Scythie ſeront ton
„ partage. *Jacques de Zébédée*, la Judée
„ & les Eſpagnes t'auront pour conqué-
„ rant. *Thomas*, les Perſes & les Indiens
„ te tendent les bras. *Jacques d'Alphée*,
„ tu ſeras le premier Pontife de la nou-
„ velle Sion. *Philippe*, tu éclaireras la
„ Phrygie. *Barthelemi*, tes deſtins t'ap-
„ pellent dans la Cappadoce. *Simon* &
„ *Jude*, quelle gloire n'allez-vous pas
„ acquérir dans l'Egypte, dans la Méſo-
„ potamie & dans la Perſe ? Pour toi,
„ ô mon bien aimé *Jean*, tu triompher-
„ ras aux portes de Rome, & delà je
„ t'attends à Pathmos. „

Cependant *Judas* preſſoit *Caïphe* de lui donner des troupes pour aller prendre *Jeſus*. Le Fils de Dieu, après le feſtin, ſe rendit au Jardin des Oliviers. Le Pontife donne ſes ordres ; un corps de Cavalerie s'apprête ; l'Infanterie prend les armes, & le Sanhédrin veut que ce ſoit *Judas* qui ait le commandement de cette petite armée. Le Pontife lui fait apporter l'épée & le collier d'*Abſalon*, l'arc d'yvoire & le bouclier d'argent d'*Architophel*, ſur lequel étoit gravée l'hiſtoire de *Joſeph* vendu par ſes frères. Ainſi armé, *Judas* part à la tête

de ſa troupe, & arrive avec elle au pied du mont des Oliviers. Il la partage en deux corps; le premier bloque l'enceinte de *Gethſémani*; & du ſecond il forme un cordon qui environne tout le vaſte circuit de la montagne. Puis s'adreſſant aux plus braves, il leur parle en ces termes: " Vaillans ſoldats, aguerris par mille victoires, armez-vous de courage. Ce n'eſt point un homme ordinaire que nous allons attaquer; les prodiges lui ſont familiers; il pourroit bien ſe paſſer quelque événement d'éclat. Mais que rien ne vous étonne; ſouvenez-vous que vous combattez pour votre Dieu, pour votre liberté, pour votre Patrie: marchons. " Le reſte de l'hiſtoire, juſqu'au moment où *Jeſus* paroît devant *Pilate*, eſt ici, à peu de choſe près, comme elle eſt rapportée dans l'Evangile. *Satan* comblé de joie d'avoir fait condamner le Fils de Dieu à la mort, va lui-même préparer les inſtrumens de ſon ſupplice; il ſe tranſporte dans la terre d'Eden; il y trouve encore l'Arbre fameux, ſurnommé *l'Arbre de vie*, qui s'étoit prodigieuſement accru pendant l'eſpace de quatre mille ans. Cet Arbre lui avoit

ſervi à faire tomber le premier homme ; il ſe met en tête d'y faire crucifier le Fils de Dieu. Le parallèle lui plaît, & cette idée flatte ſon orgueil. Il met la coignée à la main de ſes miniſtres, & les rivages de l'Euphrate retentiſſent du bruit que fait en tombant l'Arbre le plus noble & le plus ancien de l'Univers. *Satan* dirige ſon vol vers le mont Sinaï ; il approche du buiſſon ardent qui brûloit encore depuis quinze ſiécles. Il en tire la plus longue & la plus hériſſée de toutes les branches, pour en faire une couronne à ſon ennemi. Delà il ſe plonge dans le fond du Tartare, & il ordonne aux Génies infernaux de ſuſpendre tout autre ouvrage, pour ne travailler qu'aux inſtrumens de la paſſion. Ses ordres ſont exécutés à l'inſtant, & la Croix, la couronne d'épines, les fouets, les chaînes, les cloux & la lance ſont portés dans la cour du Sanhédrin.

L'Archange *Michel*, voyant du haut de l'Empirée à quels affreux tourmens on alloit livrer le Fils de Dieu, convoque les armées céleſtes pour le ſouſtraire à la rage de ſes perſécuteurs impies. Les guerriers aîlés courent aux armes, & ſe rendent tous à l'arſenal formidable du

Tout-Puiſſant. Les abîmes ſans fond ſervent de ſol à ce redoutable édifice ; des nuées chargées de neige en compoſent la voûte ; la grêle, les orages & le tonnerre en forment le mur. La Peſte y eſt aſſiſe dans un coin ſur des exhalaiſons contagieuſes ; vis-à-vis d'elle la Mort verſe dans des vaſes l'apoplexie, l'épylepſie, la paralyſie & la fiévre. Non loin delà ſont la Guerre & la Famine ; & au milieu ſe trouvent rangées avec ordre les armes qui ne ſervent qu'à l'Eternel : on y voit ſon armure qui a pour ſurnom le *Zéle*, ſa cuiraſſe qu'on nomme la *Juſtice*, ſon caſque appellé le *Jugement*, ſon bouclier ſurnommé *l'Equité*, ſon glaive connu ſous le nom de l'*Eſprit*, & ſa lance déſignée ſous le terme de *Colere*. Au-deſſous de ces armes divines ſont placées celles des Eſprits céleſtes ; & au-deſſus des portes de l'arſenal ſont clouées les deux aîles que *Michel* coupa d'un ſeul coup de ſabre à *Satan* dans le fameux combat qui ſuivit ſa rébellion. Déja l'armée céleſte alloit fondre ſur Jéruſalem, lorſqu'un ordre de Dieu les retint dans le Ciel, & leur apprit que tout le ſang de ſon Fils devoit être verſé pour la rédemption du genre humain. Nous

Nous voici, Monsieur, à l'onzième Chant, uniquement employé à décrire les tourmens que souffre *Jesus-Christ*, son crucifiment & sa mort. Le douzième contient tout un Volume. Au moment que le Fils de Dieu expire, les Légions célestes fondent tout à coup du haut du Ciel sur les armées impies des Démons répandus dans les airs. *Satan* est terrassé avec eux; l'ame du Dieu vainqueur lançant la foudre, les précipite dans l'abîme avec le Péché & la Mort. Il prononce leur arrêt, referme le gouffre des Enfers, & le scelle du sceau de sa colère.

Après qu'on a mis le corps de *Jesus* au tombeau, son ame apparoît à *Pierre* son Disciple. Elle veut que cet Apôtre l'accompagne dans les Enfers, aux Limbes & dans le Ciel. *Pierre* voit dans les Enfers les plus fameux coupables de l'ancien Testament, les *Caïn*, les *Amalec*, les *Moab*, les *Absalon*, les *Putiphar*, les *Jézabel*, les *Dalila*, les *Athalie*, &c. Il apperçoit dans d'obscurs cachots des monstres affreux, qui paroîtront un jour sur la terre sous les noms d'*Arius*, de *Nestorius*, de *Manès*, de *Pélage*, de *Luther*, de *Calvin*, &c. Il voit dans les

Limbes tous les Juſtes qui ont vêcu avant Jeſus-Chriſt; *Adam*, *Noé*, *Moyſe*, *David*, *Judas Machabée*, *Débora*, *Judith*, *Eſther*, *Suſanne*, &c. Il voit dans le Ciel la place de tous les Saints, qui, dans la ſuite des temps, viendront y recevoir la couronne de gloire qui leur eſt préparée. Le Fils de Dieu permet à ſon Apôtre de lire dans le Livre du Deſtin; il y voit d'abord d'un coup d'œil toute la Terre étalée à ſes yeux; tous les ſiècles repaſſent dèvant lui; les événemens lui en ſont rendus préſens. L'Idolâtrie eſt détruite par la vertu de la Croix; le Chriſtianiſme s'établit; les Empereurs s'oppoſent à ſes progrès; un Prince Chrétien occupe le Trône de Rome; la paix eſt rendue à l'Egliſe; l'Empire Romain eſt mis en pièces par des Rois barbares; ces Rois deviennent les protecteurs de la Religion; Rome Chrétienne eſt fondée ſur les débris de Rome Payenne, & le Chef de l'Egliſe y tient ſon ſiége. Le Fils de Dieu fait remarquer à ſon Diſciple tous les Souverains Pontifes qui lui ſuccéderont, tous les Princes qui occuperont ſucceſſivement les différens Trônes de l'Europe, tous les Fondateurs d'Ordres, qui, en divers

temps, édifiront l'Egliſe & la défendront par leur zèle & par leur piété. Vous ſentez, Monſieur, que cette idée offre au Poëte une ample matière d'éloges pour les Princes qui regnent actuellement, pour tous les Ordres Religieux, & pour le Souverain Pontife. *Pierre* revenu de ſon extaſe, raſſemble ſes Compagnons diſperſés; il ſe rend avec eux au tombeau de leur Maître, & ils y ſont témoins de la réſurrection triomphante du Fils de Dieu.

C'eſt par-là que finit la *Chriſtiade*, où je puis dire que toutes les règles de la Poëſie Epique ſe trouvent obſervées. Il ne lui manque que d'être écrite en beaux vers François, & débaraſſée de quelques longueurs qui retardent la marche de l'Action. Le ſujet eſt le plus grand qui ait jamais été traité. C'eſt Dieu lui-même, c'eſt ſon Verbe qui ſe charge de la réparation du genre humain, & détruit le regne du Démon. L'Action eſt une; c'eſt l'établiſſement d'un Peuple nouveau ſur les débris de l'Empire de Satan. Elle eſt héroïque; quoi de plus généreux qu'un Dieu qui ſe fait homme, & qui meurt pour ſauver l'homme de la mort? Elle eſt merveilleuſe; le Ciel, la Terre,

les Enfers, les Elémens, tout y prend part. Le Lecteur est étonné de cette immensité d'objets qu'on lui présente, & qui se développent à ses yeux sans contrainte & sans confusion. Sa curiosité est sans cesse irritée; & je suis persuadé qu'elle le seroit davantage, & que ce Poëme feroit beaucoup plus d'effet, si le sujet en étoit moins connu. Les idées en sont grandes & sublimes, les expressions nobles & brillantes, & les images extrêmement variées. L'Auteur a sçû réunir sous de beaux traits les grandeurs & les humiliations du Sauveur. Son imagination s'est enflammée au feu sacré; elle s'est enrichie des trésors poëtiques que renferment les Saintes Ecritures. Enfin ce *Paradis Reconquis* de M. l'Abbé *de la Beaume* est autant au-dessus du *Paradis Reconquis* de *Milton*, dont nous avons une traduction dans notre langue par le feu P. *de Mareuil*, Jésuite, que *le Paradis Perdu* du même *Milton* est supérieur à tous les Poëmes épiques François, sans en excepter un seul.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Mars 1754.

LETTRE VIII.

Abdeker
ou
l'Art de conserver la Beauté.

UN Médecin Arabe guérit *Mahomet II* d'une grande maladie. Il devient son favori, & il n'en profite que pour enlever au Sultan une maîtresse adorée, qui s'enflamme de l'ardeur la plus vive pour le Docteur. Ce n'est point par des propos de galanterie qu'elle se laisse toucher, mais par des leçons de Médecine. Son cœur ne peut tenir contre les aphorismes d'*Hippocrate* & les préceptes de *Gallien*. Tel est, Monsieur, le fond tout-à-fait neuf d'un Roman singulier, intitulé sur la premiere page, *Etrennes pour les Dames*, & sur la seconde, *Abdeker, ou l'art de conserver la Beauté*, en deux petits volumes in-douze, à Paris, chez *Ganeau*, Libraire, rue S. Séverin.

Fatmé est le nom de la Géorgienne que le traître Amour, sous la robe d'*Es-*

culape, asservit à ses loix. Ce petit Dieu malin ne s'étoit point encore avisé de cet heureux expédient pour séduire les Belles. Les visites fréquentes que le Médecin *Abdeker* étoit obligé de faire à l'infirmerie du Serrail, le mirent à portée de voir souvent la charmante *Odalique*, & de lui plaire, en lui dévoilant les secrets de sa profession. Il est vrai qu'il ne l'entretint d'abord que de ceux qui flattent la vanité des femmes; il lui apprit les moyens de conserver sa beauté. « Vous contribuerez, lui dit *Fatmé*, au » bonheur d'une Élève, qui sent tout le » prix de votre Art, & qui sera charmée » de vous donner, dans l'occasion, les » marques les plus convaincantes de sa » reconnoissance. » Tel fut le succès de la première leçon.

Les dernières paroles de l'aimable Géorgienne ne permettent pas à l'heureux *Abdeker* de fermer l'œil de la nuit. Plusieurs phantômes se présentent à son esprit durant son insomnie. Il voit *Héraclide* de Tarente qui dédie à sa chère *Antiochis* un traité sur les Cosmétiques. Il voit *Moschion* & *Mercurial* qui forgent des armes contre les ennemis de la Beauté. Il voit *Circé* qui lui apprend la vertu

des Plantes ; *Médée* qui rajeunit ſon beau-père *Eſon* ; *Aſpaſie* qui compoſe un Traité de Médecine, &c. Une d'entre-elles lui promet que *Fatmé* va être admiſe dans leur compagnie, & qu'elle y tiendra le premier rang. Impatient de revoir l'objet qu'il aime, le tendre Médecin devance le lever du Soleil ; il appelle ſes Eſclaves ; il prend la robe qui fait paroître ſa taille plus avantageuſe ; il choiſit le Turban qui lui donne un air plus doux & plus noble ; tout eſt recherché dans ſa parure ; tout y eſt ajuſté par les mains de l'Amour. *Fatmé*, de ſon côté, n'eſt pas plus tranquille ; elle attend avec la même inquiétude le retour de ſon Vainqueur : il paroît enfin. Vous croyez, Monſieur, qu'il va lui dire les plus jolies choſes : *tout ſon eſprit étoit dans ſon cœur* ; l'Amour le rendit muet. Je me trompe ; *Abdeker* parla, & voici à peu près les diſcours agréables qu'il tint à ſa Maîtreſſe. La beauté eſt la forme d'un tout qui plaît à notre vue par l'étendue, la couleur, le nombre, l'arrangement & la proportion de ſes parties ; à notre toucher, par ſon tiſſu ; à notre odorat, par ſon odeur ; à notre ouie, par le ſon. *Abdeker* reprend chacun

de ces articles, & continue ſçavamment : Une perſonne trop grande ou trop petite, trop graſſe ou trop maigre, nous déplaît. Une peau brune, jaunâtre, parſemée de tâches de rouſſeur, eſt difforme. Deux nez, un œil ou un ſourcil nous déparent. Des dents mal arrangées, des cheveux mal plantés forment une figure bizarre ; un petit nez ſur un gros viſage, une groſſe tête ſur un petit corps, en forment une ridicule : voilà pour la vûe. Une peau rude, couverte de poils & de boutons, & criblée de petite vérole, eſt diſgracieuſe au toucher. Tel objet, dont l'haleine n'eſt pas pure, ou dont les différentes parties du corps exhalent des vapeurs fétides, bleſſe l'odorat : une voix rude rend une jolie femme deſagréable. Cette diſſertation enflamme de plus en plus la belle Géorgienne : *Abdeker* animé par le ſuffrage de ſon amante, traite à fond chacune de ces parties ; après avoir fait connoître les défauts contraires à la beauté, il aſſigne les remédes qui leur conviennent. L'étendue, dit-il gravement, peut être défectueuſe dans ſes trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. Un pied qui péche par la lon-

gueur doit être resserré dans un soulier étroit; la profondeur sera réparée par un embonpoint qui remplira le vuide des joues; quant à la largeur, le modeste Médecin explique par des paroles Latines ce qu'il n'ose dire en François.

Il y a des remèdes de toute espèce. Les uns ont la vertu d'engraisser les personnes maigres, les autres de diminuer l'épaisseur des personnes trop grasses. Il y en a pour empêcher le ventre de grossir, la gorge de s'amollir, la peau de se brunir, la bouche de s'agrandir, le visage de s'allonger, les yeux de s'enfoncer, les joues de se rider, le dos de se courber, les jambes de s'effiler, les cheveux de se blanchir. *Fatmé* ne peut se lasser d'entendre de si belles choses; mais elle se souvient que *Mahomet* doit se rendre auprès d'elle: elle congédie le Docteur, & lui donne rendez-vous au bain pour le lendemain. *Mahomet* arrive effectivement, toujours plus amoureux; mais la guerre qu'il avoit alors à soutenir l'oblige d'aller se mettre à la tête de ses Troupes. Il vient prendre congé de sa Maîtresse; & son départ donne à la belle Ecolière le tems de profiter des sublimes leçons de son

amant. *Abdeker* ne manque point au rendez-vous. Les graces nues de *Fatmé*, voilées ſeulement d'une nappe d'eau tranſparente, fixent tous ſes regards; ſon cœur eſt enyvré de volupté; ſes yeux ſont animés par le plaiſir; mais ſa bouche reprend l'entretien de la veille: pendant près de deux heures que *Fatmé* eſt dans le bain, il n'eſt queſtion que de Médecine; *Abdeker* attendoit ſans doute une occaſion plus favorable pour lui parler de ſon amour. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que, malgré cette retenue, *Chryſolite*, Suivante de *Fatmé*, s'apperçoit que le Médecin aime la jeune Géorgienne. Dans une converſation particulière avec *Abdeker*, elle l'oblige d'en convenir. Maîtreſſe de ſon ſecret, elle le menace de le révéler au Sultan, s'il ne ſatisfait au plutôt ſes deſirs. Il fallut contenter *Chryſolite*, qui le fit ſacrifier entre ſes bras aux charmes de *Fatmé*. Le Médecin fut deux jours ſans reparoître au Serrail: ſa *Bachelière* lui en fit de tendres reproches, & il n'obtint ſa grace qu'à condition qu'il lui feroit connoître les maladies de la peau. Il en diſtingue de pluſieurs ſortes: la goutte-roſe, les échauboulures, les

taches de rousseur, les lentilles & le hâle. Il définit la nature de chacune de ces maladies, & il apprend à la belle *Odalique* le secret de s'en garantir ou de les guérir.

Le desir de revoir sa chere Géorgienne avoit rappellé *Mahomet* à Constantinople. On crut dans son Armée qu'il n'abandonnoit son Camp que pour venir se renfermer au Serrail avec *Irène*, la Sultane favorite; mais son cœur étoit changé: & si l'on en croit l'Auteur de ce Roman, c'étoit moins pour satisfaire son Armée, que pour se faire un mérite auprès de sa nouvelle Maîtresse, que ce cruel Sultan coupa lui-même la tête à la Sultane. Quoi qu'il en soit, *Fatmé* ne lui en sçut aucun gré; elle aimoit *Irène*; elle eût même été charmée de la voir regner seule sur le cœur de *Mahomet*. Le chagrin qu'elle eut de sa mort pensa la mettre au tombeau. *Abdeker* ne trouva dans son Art aucun remède contre sa douleur. L'Amour vint au secours de la Médecine. *Abdeker* éprouva qu'un Amant en fait plus que tous les Docteurs. Il fut heureux, & la belle *Odalique* oublia la mort d'*Irène* dans les bras de son docte Amant. Depuis ce jour la présence

d'*Adbeker* devint si chère à *Fatmé*, que toutes les fois qu'il entroit chez elle, son cœur éprouvoit des émotions qui altéroient les belles couleurs de son teint. Pour remédier à ce desordre, le Médecin de la beauté se munit de vermillon, & en montra l'usage à sa Maîtresse. Il lui apprit aussi à se servir de mouches, auxquelles elle voulut donner des noms, suivant les caractères qu'elles imprimoient au visage. « Elle appella *assassine* » celle qui étoit au coin de l'œil, parce » qu'elle en augmente la vivacité ; *ma-* » *jestueuse* celle qu'elle avoit au milieu » du front, parce qu'elle en relève la » dignité : elle nomma *enjouée* celle qui » se trouve renfermée dans les plis que » forment les ris : *la galante*, celle qui » est placée au milieu de la joue : *la co-* » *quette*, celle qui est auprès des lèvres : » celle-ci reçut le nom de *précieuse*, celle- » là le nom de *friponne* ; enfin toutes eu- » rent un nom qui désignoit l'effet qu'el- » les pouvoient produire. »

Les dents, les gencives & les lèvres étoient trois articles importans qui demandoient un entretien particulier : on remit au lendemain cette matière intéressante, & l'on peut regarder cet en-

droit du Roman comme un Traité complet d'Odontologie. Il ne restoit plus à notre Médecin qu'à disserter sur la petite vérole ; elle fait le sujet d'un Chapitre ; je suis bien étonné qu'il n'ait pas parlé de l'autre. Je passe sur tous ces différens Traités de Chirurgie & de Médecine, pour en venir au dénouement.

Un jour que *Fatmé* se promenoit seule dans les Jardins du Serrail, elle rencontre le Bacha *Ibrahim*, qui, dans une Histoire moitié vraie, moitié romanesque, en général assez mal écrite, lui apprend qu'elle est la sœur de *Mahomet* & la fille d'*Amurat*. Elle fait part aussitôt à son cher *Abdeker* du secret de sa naissance; elle se réjouit avec lui de n'avoir plus à se défendre des poursuites du Sultan. Tandis qu'ils se félicitent & qu'ils goutent le plaisir de ne plus trouver d'obstacle à leur amour, une femme du Serrail demande à *Abdeker* son conseil pour guérir des dartres qu'elle a au visage. Une autre lui fait voir ses mains toutes couvertes de verrues. Une troisième lui demande un remède contre des cors qu'elle a aux pieds. Votre mal, dit-il à la première, est trop difficile à guérir. Il conseille à la seconde de frot-

ter ſes verrues avec du pourpier, du lait de figuier, d'éſule, de chélidoine & de dent de Lion. Pour les cors, il faut bien ſe garder de les couper; il ſuffira d'y appliquer des feuilles de lierre, & de porter des chauſſures larges pour diminuer la douleur.

Mahomet ne tarda pas à être inſtruit de la naiſſance de *Fatmé*. Il frémit de rage, quand il vit qu'il falloit qu'il reſpectât comme ſa ſœur celle qu'il avoit deſtinée à être ſa maîtreſſe. Furieux d'avoir ſacrifié *Irène* auſſi inutilement, il prend la réſolution de perdre *Fatmé*. Il charge un Eſclave fidèle de l'empoiſonner. Celui-ci n'exécuta que trop bien ſa commiſſion. Déja l'amante d'*Abdeker* étoit tombée dans une affection léthargique; on la croyoit morte, & on ſe diſpoſoit à l'enterrer. L'habile Médecin gagne à force d'argent un Prêtre de la Moſquée où l'on devoit porter le corps; l'Iman permit qu'on lui ſubſtituât celui d'une Eſclave qui venoit de mourir, & pendant la nuit il remit *Fatmé* à ſon Amant, qui la fit bien-tôt revenir de ſa léthargie. Les ſoins qu'il prit de ſa ſanté & les remèdes qu'il lui donna furent ſi efficaces, qu'elle fut bien-tôt en état de

quitter Conſtantinople. Ils s'embarquèrent, & abordèrent heureuſement en Italie, où, après avoir abjuré le Mahométiſme, ils s'unirent ſolemnellement : & ſans doute qu'*Abdeker* y exerça ſa profeſſion.

Vous penſez bien, Monſieur, qu'il n'y a qu'un Médecin qui ait pu faire ce Roman. L'Auteur eſt en effet membre de la Faculté de Paris. Il a déja donné au Public *la Médecine de l'eſprit* ; ſon dernier Ouvrage pourroit être appellé *la Médecine du corps*. Je ne ſouhaite qu'une choſe, c'eſt que les recettes qu'il indique aux Dames ſoient réellement infaillibles. Quelles preuves de reconnoiſſance ne donneroient-elles pas au galant Médecin ? Il ſeroit ſûrement obligé de chercher les moyens d'y ſuffire. Cette découverte ſeroit auſſi importante pour nous que *l'Art de conſerver la Beauté* l'eſt pour les femmes. Ces deux ſecrets doivent aller enſemble, & l'un eſt aſſez inutile ſans l'autre.

Les Ruines de PALMYRE, *autrement dite* TEDMOR, *au Déſert.*

On ne trouve plus, Monſieur, que des fragmens épars de l'Architecture ancien-

ne : restes précieux qui peuvent encore diriger le goût de nos Artistes. Des descriptions faites avec soin de ces monumens célébres sont très-propres à satisfaire la curiosité du Public, & à contribuer aux progrès de l'Art. C'est par un motif aussi louable que trois Anglois, Messieurs *Robert Wood*, *Bouverie* & *Dawkins*, qui joignoient à un goût vif pour ce travail, la capacité, le loisir & les moyens nécessaires pour y réussir, entreprirent en 1751 un voyage dans les lieux les plus renommés de l'Antiquité. Ils prirent un quatrième Compagnon, dont ils connoissoient l'habileté, en qualité d'Architecte. Ils visitèrent la plûpart des Isles de l'Archipel, une partie de la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Phénicie, l'Egypte, en un mot tous les Pays où ils se flattoient de trouver quelques débris d'édifices, échappés aux ravages des hommes & des temps. Ils en levèrent des plans exacts, dans le dessein de faire graver cette collection à leur retour en Angleterre.

Ce projet admirable s'exécute aujourd'hui, & l'ouvrage que je vous annonce en est le premier essai, qui ne peut que faire désirer la suite avec impatience. Il

représente, sur le plus grand & le plus magnifique papier, *les Ruines de* PALMYRE, *autrement dite* TEDMOR, *au Désert.* On a commencé par cette Ville, pour contenter les Amateurs qui souhaitoient cette partie avec le plus d'empressement. On lit à la tête une Préface judicieuse de M. *Robert Wood*, qui est l'Editeur. Il fait voir que des descriptions de climats & de situations, indifférentes d'ailleurs, deviennent intéressantes par la liaison qu'elles ont avec les grands hommes & les actions illustres qui ont rendu ces climats célèbres. « On » ne sauroit jamais, dit-il, lire la vie de » Miltiade ou de Leonidas avec tant de » plaisir que dans les plaines de Mara» thon, ou au Détroit des Thermopyles. » On trouve de nouvelles beautés dans » l'Iliade, sur les bords du Scamandre; » & c'est dans les Pays où a voyagé » Ulysse, & où Homère a chanté, que » l'Odyssée a des charmes. »

Comme les Cartes des contrées, dont il est parlé dans les Auteurs Classiques, font goûter davantage le Poëte ou l'Historien, & souvent même en facilitent l'intelligence, nos Voyageurs ont fait tirer le plan des lieux mentionnés dans

quelques Auteurs anciens. Ils ſe ſont amuſés ſur-tout à faire des Cartes de Géographie pour les Poëtes, & ils ont paſſé quinze jours à dreſſer une Carte des plaines du Scamandre, tenant *Homère* à la main.

Cette Préface eſt ſuivie de *Recherches ſur l'état ancien de* PALMYRE. On lit dans l'Ecriture Sainte que Salomon bâtit en Syrie une Ville à laquelle il donna le nom de TEDMOR. *Joſeph* dit que c'eſt la même que les Grecs & les Romains appellèrent dans la ſuite PALMYRE. Ce ſentiment eſt appuyé ſur la tradition des habitans du Pays, qui la nomment aujourd'hui TEDMOR, & qui prétendent même que les ruines qu'on y voit ſont les reſtes des édifices que Salomon y avoit fait élever. On montre de la meilleure foi du monde le Serrail de ce Roi, ſon Haras, le Tombeau d'une de ſes Concubines favorites, &c. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que, du temps d'*Auguſte*, PALMYRE étoit la Capitale d'un grand Peuple. Elle étoit remarquable par ſa magnificence, par ſes ruiſſeaux agréables, & par un vaſte Déſert ſablonneux qui l'environnoit de tous côtés, & qui la ſéparoit du reſte du

monde. Elle conſerva long-temps ſon indépendance au milieu des deux grands Empires des Romains & des Parthes, dont le ſoin principal, lorſqu'ils étoient en guerre, étoit de l'engager dans leurs intérêts.

La Religion des Palmyréniens étoit payenne : ils adoroient le Soleil. On voit par leurs inſcriptions que leur Gouvernement étoit, ou du moins avoit été Républicain. Ils imitoient de grands modèles dans leurs manières, dans leurs vices & dans leurs vertus. Les cérémonies de leurs funérailles venoient d'Egypte, leur luxe de Perſe, leurs Lettres & leurs Arts de la Grèce. L'Hiſtoire Romaine ne fait mention des Palmyréniens que ſous les Empereurs. Ils étoient gouvernés dans le troiſiéme ſiécle par la fameuſe Reine *Zénobie*, qui avoit pour premier Miniſtre le célèbre Rhéteur *Longin*, Auteur de ce beau *Traité du Sublime*, traduit par *Boileau*. Tout le monde ſait que ſous le regne de cette Princeſſe, *PALMYRE* fut aſſiégée par *Aurélien*; qu'elle eut la douleur de la voir paſſer ſous le joug des Romains; qu'elle fut amenée à Rome avec ſes enfans pour ſervir au Triomphe du Conquérant, &

qu'elle finit tristement ses jours dans une maison de Campagne. *Longin* avoit eu un sort moins funeste peut-être ; *Aurélien* l'avoit fait mourir.

Après les *Recherches sur l'état ancien de* PALMYRE, on rapporte vingt-sept Inscriptions Grecques & Palmyréniennes, qui ont été copiées sur les Archives des piedestaux & autres membres d'Architecture, encore entiers. Ces Inscriptions donnent des indications historiques & expliquent l'usage des principaux monumens. Elles sont accompagnées de remarques utiles & de réflexions justes.

A ces Inscriptions succéde une courte relation du *Voyage à travers le Désert*, que nos savans Auteurs ont été obligés de passer pour se rendre à PALMYRE. On y arrive par une grande Vallée, où l'on voit encore les fragmens d'un Aquéduc, qui fournissoit de l'eau à toute la Ville. Il y a, à droite & à gauche de cette Vallée, plusieurs Tours quarrées, extrêmement élevées ; en approchant de plus près, on trouve les anciens Sépulchres des Palmyréniens ; ensuite, les montagnes se séparant des deux côtés, on découvre une prodigieuse quantité de ruines, toutes de marbre blanc, &

derrière ces ruines, vers l'Euphrate, une étendue de plat pays à perte de vûe, ſans le moindre objet animé. « Il eſt preſque » impoſſible de s'imaginer, dit l'Éditeur, » rien de plus étonnant que cette vue ; » un ſi grand nombre de piliers Corin- » thiens, avec ſi peu de murs & de bâti- » mens ſolides, fait l'effet le plus roma- » neſque qu'on puiſſe voir. »

A la ſuite de ce récit hiſtorique vien- nent cinquante-ſept Planches gravées avec tout le ſoin & toute la propreté poſſibles. La premiére, diviſée en trois parties, préſente une Vûe générale, tirée du Nord-Eſt, dans laquelle eſt exprimé tout ce qui ſe voit encore d'élevé de ce côté, auſſi bien qu'une grande partie d'édifice beaucoup plus ancien, & dont les ruines ſont amoncelées d'une manière très-pittoreſque. Les principaux monu- mens de cette Vûe générale ſont marqués par des lettres alphabétiques qui ren- voyent aux autres Planches, ſur leſ- quelles ſont exprimés les développemens particuliers, les plus intéreſſans. La ſe- conde Planche donne le Plan Géométral de *PALMYRE* & la poſition exacte des principaux édifices, dont la plus grande partie eſt encore ſur pied. Elle renvoye

auſſi, d'une manière très-intelligible, aux Planches ſuivantes, qui en font voir l'ordonnance & les différens aſpects. La troiſième offre le plan de la Cour & du Temple du Soleil, l'un des plus conſidérables monumens qui ſe voyent parmi ces débris, & dont les dix-huit Planches ſuivantes montrent les élévations principales, les profils en grand, & autres détails. Le tout eſt rendu avec une préciſion & une entente qui font un honneur infini aux Auteurs de ce ſuperbe Recueil.

Pour donner à ces deſſeins généraux plus d'agrément, on a ajouté dans pluſieurs Planches des frontons, qu'on ſuppoſe avoir été élevés lors de la perfection de ces édifices, auſſi-bien que d'autres parties entières, que les fragmens qui reſtent annoncent y avoir été. Ces additions ont déja fait croire & dire à pluſieurs perſonnes que le Periſtyle du Louvre, bâti par *Claude Perrault*, avoit été fait ſur le modèle de ces ruines; & l'on ſe fonde encore ſur ce que l'ordre de ce Temple eſt Corinthien, & que les niches & les croiſées, couronnées de petits frontons, ont beaucoup de reſſemblance avec le Periſtyle. Mais ne pourroit-on pas dire, au contraire, que ce ſont les beautés du

Periſtyle dans ſon état actuel, qui ont donné l'idée de completter dans ce Recueil ces fameuſes ruines ? Quoi qu'il en ſoit, cette imitation prétendue de la part de *Perrault*, quand elle ſeroit réelle, ne pourroit que lui faire honneur. Plût à Dieu que nos Artiſtes méritaſſent des reproches de cette eſpèce ! Nous n'aurions pas tant d'édifices d'une ordonnance ſi négligée, & d'une décoration, pour la plûpart, ſi triviale.

Les trente-ſix autres Planches donnent des deſſeins en perſpective, des développemens Géométraux, & des détails curieux des autres monumens qui ſe remarquent dans la Vûe générale de la première Planche, tels que des Frontiſpices, des Arcs, des Temples particuliers, des Tombeaux, & autres fragmens rendus avec la même exactitude que ce qui précéde, & dont la diverſité des ornemens & la variété des compoſitions ſont également précieuſes, quoique l'on reconnoiſſe dans la plûpart un goût peut-être moins eſtimable ; ce qui fait croire, avec l'Editeur de ce Recueil, que ces édifices ont été élevés dans différens ſiècles, ſous divers regnes, & par des mains plus ou moins habiles. Toutes ces Planches ſont

accompagnées de descriptions, d'observations & d'explications alphabétiques d'un style convenable à l'Art ; ce qui rend encore ce travail recommandable. Il est à observer que l'Editeur, quoiqu'Anglois, n'a écrit qu'en François : hommage assez flatteur pour notre Langue. Des Connoisseurs m'ont dit qu'il seroit à desirer qu'on trouvât un peu plus de goût dans les Vûes générales & dans les ornemens de la plus grande partie des Planches d'Architecture, qui d'ailleurs sont d'une très-belle exécution.

Cet ouvrage intéresse les amateurs de l'Antiquité & tous les Artistes. On ne sauroit trop recommander à ces derniers l'étude de ce Recueil & l'examen des Desseins, dont la plûpart des profils sont excellens, les ornemens d'un bon choix & distribués avec art, les formes belles en général, & toutes tracées avec une exactitude qui mérite les plus grands éloges.

Il n'y a personne, pour peu qu'il ait d'ame & de goût, qui ne se sente émû à l'aspect de ces merveilles de l'Antiquité, & qui ne soit pénétré d'estime & de reconnoissance pour d'illustres Voyageurs, qui, conduits par le seul amour

amour des Arts & du bien public, ont volontairement consacré leur loisir, leurs veilles, leur santé, leurs richesses, à nous procurer tant de chefs-d'œuvres, & à les transmettre à la Postérité. M. *Dawkins* a droit sur-tout à la gratitude de notre âge & des siècles à venir. Ce généreux Anglois ne s'est pas borné à vouloir que tout fût fait avec la plus grande exactitude, à prendre lui-même presque toutes les mesures qu'on trouve dans cet ouvrage : sensible au seul intérêt des Arts & de leur avancement, il a abandonné à M. *Wood* tout le profit qui pourra revenir de cette entreprise.

On demandera sans doute comment les ruines de *PALMYRE* ont pu se conserver jusqu'à présent. M. *Wood* satisfait à cette question, en nous apprenant qu'il y a peu d'habitans dans le pays pour les gâter ou les détruire ; que le climat en est sec, & qu'étant éloignées des autres Villes, on n'a pu en employer les matériaux à d'autres usages. Elles peuvent maintenant braver plus sûrement encore les injures du Temps, de l'Ignorance & de la Barbarie. Ce Recueil est un monument durable de la gloire de *PALMYRE* & de *LONDRES*. Je suis, &c.

A Paris ce 6 Mars 1754.

LETTRE IX.

Grammaire Générale & Raisonnée.

LEs Gens de Lettres qui sont lettrés ne seront point embarrassés, Monsieur, à la première inspection de ce petit Volume, imprimé depuis peu chez *Prault* fils, l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf. Mais les Lecteurs non instruits, & qui veulent l'être, seront assez étonnés en ouvrant ce Livre. Ils trouveront d'abord une Préface dont le style est presque gothique, & tout de suite la *Grammaire*, en deux Parties, divisées par Chapitres, avec des Remarques à la fin de quelques Chapitres. Qu'en auroit-il coûté à M. *Duclos*, Historiographe de France, de l'Académie Françoise & de celle des Belles-Lettres, éditeur & commentateur de cet ouvrage, de donner un *Avertissement* où il eût appris au Public que cette Grammaire admirable a été faite il y a près de cent ans; qu'elle est de l'invention du grand *Arnaud*, & (du moins pour la plus grande partie) de la composition de *Dom Lancelot*, ce docte Religieux Bénédictin,

retiré à Port-Royal, relégué dans la suite à Quimperlé en Basse-Bretagne, où il mourut en 1695 : le même à qui nous sommes redevables des excellentes méthodes pour apprendre les Langues Grecque & Latine, & de beaucoup d'autres bons Livres qu'on attribue à Mrs de Port-Royal ; que la *Grammaire Générale* étoit devenue extrêmement rare ; qu'on a cru devoir la réimprimer, en y ajoûtant des remarques nouvelles, faites depuis sur notre Langue ; & que la Préface qu'on lit à la tête est celle de *Dom Lancelot* lui-même ? Ce peu de lignes eût d'abord mis le Lecteur au fait de ce qu'on lui présentoit.

J'étois occupé, Monsieur, à examiner le travail de M. *Duclos*, lorsque j'ai reçu une Lettre anonyme, qui contient quelques observations à ce sujet. Je vais d'abord vous la communiquer ; je vous ferai part ensuite de mes propres réflexions.

« Je viens de lire, Monsieur, les Remarques de M. *Duclos* sur *la Grammaire Générale & Raisonnée*. Elles m'ont paru dignes & des sçavans Auteurs qui les ont occasionnées, & de celui qui les a faites. On y trouve

» fondus les cinq ou six meilleurs ou-
» vrages de notre Langue sur cette ma-
» tière ; savoir, les dissertations de l'Ab-
» bé *de Dangeau*, le projet pour réfor-
» mer l'orthographe de toutes les Lan-
» gues de l'Europe par l'Abbé *de Saint-*
» *Pierre*, l'Art de parler, par l'Abbé *Gi-*
» *rard*, les Remarques sur les sons de la
» Langue, par M. *Boindin*, la Pré-
» face de la Grammaire Latine, par M.
» *du Marsais* *, les Réflexions sur *la Ma-*
» *nière d'enseigner* de feu M. *Rollin*, par
» le même, & l'*Encyclopédie*, pour la
» partie Grammaticale, par le même. Si
» M. *Duclos* écrit d'après les Auteurs que
» je viens de citer, c'est qu'ils sont venus
» avant lui. Le bon usage est un ; la ma-
» nière de penser, en fait de Langues, est
» fondée sur le bon usage ; elle est donc
» une aussi ; & dès qu'elle a été employée,
» il ne reste d'autre parti que celui du

* M. *du Marsais*, l'un des plus habiles Grammairiens qu'il y ait jamais eu, annonça en 1730 une *Nouvelle Méthode d'apprendre le Latin*. Il n'en fit imprimer alors que la *Préface* écrite en François, & pleine de vûes nouvelles & philosophiques. Cette Préface, où se trouvent aussi les Réflexions judicieuses sur la Méthode d'enseigner la Langue Latine, selon M. *Rollin*, dans son Livre *de la Manière d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres*, se vendit publiquement & eut beaucoup de succès. La Méthode Latine de M. *du Marsais* ne parut point ; on m'a dit qu'elle étoit actuellement sous Presse.

» ſilence ou celui de répéter, pour ne » point s'éloigner de la vérité, en voulant » donner des idées neuves. Nous répé- » tons tous; les uns ſervilement, les au- » tres comme M. *Duclos*, en travaillant » de génie; c'eſt-à-dire, en ajoûtant des » idées acceſſoires à l'idée principale » qu'ils mettent dans tout ſon jour, & » qu'ils s'approprient ſouvent ainſi.

» Mes obſervations ſur les Remarques » de notre Académicien ſe bornent à un » petit nombre. Je les écris comme elles » me ſont venues, ſans ſuivre l'ordre de » ces Remarques, en l'intervertiſſant mê- » me. Elles ſont de deux eſpèces; les unes » ont pour objet le fond, les autres la » forme; & il n'entre dans mes objec- » tions aucune ſorte de partialité. L'Au- » teur, dont je diſcute légérement le tra- » vail, avoit toute mon eſtime avant » cette dernière production, qui l'a en- » core augmentée. Mais j'ai des doutes, » & je cherche à les éclaircir: *Amicus* » *Ariſtoteles, magis amica veritas.*

» M. *Duclos* prétend que l'*y* ou l'*i trema* » dans *Ayeul* eſt une pure conſone, » & que l'*i* dans *oui* eſt voyelle. L'*i trema* » eſt une conſone mouillée foible dans » *Aïeul*, parce que l'*i trema* dans ce mot

» & dans d'autres semblables, ne se pro-
» nonce que moyennant la voyelle qui
» le précède, ajoûte M. *Duclos* d'après
» M. *Boindin*. La nature des consones,
» à la vérité, est de ne pouvoir se pro-
» noncer qu'avec des voyelles; mais si
» dans le mot *Aïeul* l'*ï trema* est consone,
» pourquoi l'*i* ne seroit-il pas consone
» dans le mot *oui*, puisque cet *i* se pro-
» nonce aussi moyennant & avec la voyel-
» le *ou* qui le précède ? Dans le mot
» *Aïeul*, la première syllabe *Aï* semble
» porter à l'oreille le son de l'*a* & celui
» de l'*i*, ne peut-on pas l'appeller con-
» séquemment une Diphthongue ? Et
» dans ce cas, l'*ï trema* ne demeure-t-il
» pas dans son premier état de voyelle ?
» Au reste, dans cette première syllabe
» d'*Aïeul*, l'Abbé *Dangeau*, le P. *Buffier*,
» mon oreille & toutes les oreilles que
» j'ai consultées, trouvent le son de l'*a*
» & celui de l'*i*, & n'ont jamais pu trou-
» ver le son de l'*a* & un son quelconque
» de *ll*, comme s'il y avoit *Ailleul*.

» Les Adverbes ne sont point des Par-
» ticules, quoiqu'il y ait des Particules
» qui sont des Adverbes; ce sont les ter-
» mes de M. *Duclos*. La vérité de la se-
» conde proposition ne me paroît pas

» incontestable. Je ne crois pas plus aux
» particules adverbes qu'aux particules
» prépositions. Ce mot de *particule*, pris
» dans un sens propre, est un diminu-
» tif, & signifie une petite partie quelle
» qu'elle soit. Envisagé de cette ma-
» nière, il peut s'adapter à tous les mots
» dans certaines hypothèses. *Polidore est*
» *là & est sans contenance*; presque tou-
» tes les parties de cette proposition, par
» exemple, sont des *particules*, à pren-
» dre le mot de *particula* dans le sens
» propre: *est* est une particule verbe; *là*
» une particule adverbe; *et* une parti-
» cule conjonction; *sans* une particule
» préposition. Mais ce mot de *particule*,
» pris dans le sens figuré, qui est celui
» dans lequel le prennent les Grammai-
» riens, est un mot, qui, comme signe
» de quelque modification de l'ame, fait
» un service particulier, un service dif-
» férent de tous les autres mots. Les der-
» nières syllabes de ces mots composés,
» *quis-nam*, *ego-met*, *vis-me*; *celui-ci*,
» *celui-là*, sont, dans le sens grammati-
» cal & figuré, des particules enclyti-
» ques, dont les unes sont appellées or-
» natives, les autres interrogatives, &
» les autres démonstratives. Ceux qui

» souhaitent d'être instruits parfaitement » sur cette matière, doivent consulter le » Dictionnaire de l'*Encyclopédie*. Ils y » trouveront la Grammaire entre les » mains d'un Philosophe, qui lui fait » honneur & qui la rend aimable, en la » développant avec autant de profon- » deur que de précision & de clarté.

» *Il faut observer*, dit M. *Duclos*, *que* » *le gerondif marque toujours une action* » *passagère*. Le gerondif n'est autre chose » qu'une terminaison du verbe, desti- » née à exprimer, par la définence qui » le caractérise, une vûe de l'esprit, » quelle qu'elle soit. *Etant* est le geron- » dif du verbe *être*: *étant* marque donc » une action passagère, selon M. *Du-* » *clos*. Dans cette proposition, *étant bon* » *il le fera*, je demande quelle est l'action » passagère marquée par le gerondif *étant*. » Et d'ailleurs les actions marquées par » les autres inflexions du verbe, ne sont- » elles pas passagères? *Je fais*, *je faisois*, » *j'ai fait*, ces trois propositions ne dé- » notent-elles pas des actions passagères? » Quel est l'opposé de passager? N'est- » ce pas permanent? Y a-t-il des actions » de cette nature?

» Le verbe, selon la définition de *la*

» *Grammaire Générale*, eſt *un mot dont*
» *le principal uſage eſt de ſignifier l'affir-*
» *mation*; c'eſt-à-dire, que par le verbe
» l'eſprit juge, décide, affirme ſur les
» choſes qu'il conçoit. Selon M. l'Abbé
» *Girard*, le verbe eſt un mot qui mar-
» que l'événement & l'action; c'eſt-à-
» dire, que celui qui vous parle, vous
» dit, par le verbe qu'il employe, que
» telle choſe arrive, eſt arrivée, ou arri-
» vera. Avant que d'expliquer la nature
» du gerondif, M. *Duclos* n'auroit-il pas
» dû opiner pour ou contre ces deux au-
» torités, ou les combattre toutes deux
» par de bonnes raiſons, & établir une
» définition claire du verbe ſur les ruines
» du verbe *affirmation* & du verbe *action*,
» ou tâcher de les concilier?

» L'Auteur dit dans un autre endroit
» de cet ouvrage: *Tout adjectif n'étant*
» *que la qualité d'un ſubſtantif, & tout*
» *verbe n'exprimant qu'une manière d'être*:
» n'eſt-ce pas confondre l'adjectif avec
» le verbe, en comprenant l'un & l'au-
» tre ſous la même définition, puiſque
» *qualité* & *maniére d'être* ſont la même
» choſe? D'ailleurs, M. *Duclos* n'a pas
» pris garde qu'il définiſſoit le verbe au-
» trement qu'il ne l'avoit déja fait, en

» disant que le gerondif ou le verbe
» marquoit toujours une action. De plus,
» ni l'une ni l'autre de ces définitions
» n'est exacte. J'en donnerai un exemple:
» *J'existe* : il y a dans cette proposition
» un verbe ; c'est *existe* : Or quelle action
» ce verbe marque-t-il ? Ou quelle est
» la manière d'être qu'il dénote ?

» A l'égard du Supin, si nous en voulons reconnoître en François, dit M.
» *Duclos*, je crois que c'est le participe
» passif indéclinable, joint à l'auxiliaire
» *avoir*. Est-il bien décidé que le participe, joint à l'auxiliaire *avoir*; soit *passif* ? Je croirois volontiers le contraire.
» Le participe, joint à l'auxiliaire *avoir*,
» marque souvent une action transitive,
» aussi positivement qu'elle est marquée
» par la terminaison du verbe qui se
» passe d'auxiliaire. *Je frappe la terre*; *j'ai*
» *frappé la terre* : ces deux propositions
» énoncent deux actions transitives de la
» même espèce. *La terre* est l'objet qui les
» reçoit, *je* le sujet qui les exerce, *frappe*
» & *ai frappé*, les mots qui les énoncent.
» La seule chose qui les distingue, c'est
» que *frappe* marque l'action au coin
» d'un rapport de simultanéité avec le
» mouvement de la parole, & *ai frappé*

» désigne un rapport d'antériorité dans » l'action. *Frappé* peut se prendre acti- » vement & passivement, selon qu'il est » précédé de l'auxiliaire *être* ou *avoir*, & » que le sujet de la proposition est agent » ou patient. *J'ai frappé*, *je suis frappé*: » le *frappé* de la première proposition » se prend dans le sens actif, parce qu'il » est précédé de l'auxiliaire *ai* & de *je*, » terme d'où part l'action énoncée par » *ai frappé*. Le *frappé* de la seconde pro- » position se prend dans le sens passif, » parce qu'il est précédé de l'auxiliaire » *suis* & de *je*, terme où se rend l'action » exprimée par *suis frappé*, & objet que » l'action constitue en souffrance.

» M. *Duclos* établit que l'accent cir- » conflexe, après avoir fait monter la » voix d'une quinte, la faisoit descendre » d'une autre quinte sur la même syl- » labe, & conclut que la syllabe se pro- » nonce deux fois. La conséquence est- » elle juste ? La même émission de voix, » par le moyen d'une tenue, ne peut- » elle pas suffire aux deux quintes ? Dans » *pâte*, par exemple, où il y a un accent » circonflexe, le son de l'*â* n'est-il pas » continué en montant & en descendant ? » Entend-on deux fois le son de cette

» voyelle ; c'eſt le même & unique ſon.
» Les Auteurs de *la Grammaire Géné-*
» *rale* déſireroient que, pour apprendre
» plus facilement notre Langue aux en-
» fans, on ne leur nommât les conſones,
» que par leur ſon naturel, en y ajoû-
» tant l'*e* muet, qui eſt néceſſaire pour
» les prononcer : par exemple, qu'on
» donnât pour nom à *b* ce qu'on pro-
» nonce dans la dernière ſyllabe de *tom-*
» *be* ; & qu'ainſi on dît *be*, *de*, *ſe*, *te*, &c.
» au lieu qu'on leur fait dire, *bé*, *dé*, *ſé*,
» *té*, &c. Tout ce Chapitre eſt *exélent*,
» dit M. *Duclos*, & ne ſouffre ni *exeption*
» ni replique. Je dis de la Remarque ce
» qu'elle dit du Chapitre. Elle eſt *excel-*
» *lente* & ne ſouffre point d'exception,
» à moins que ce ne ſoit du côté de l'or-
» thographe des mots *exélent* & *exeption*.
» Je crois que la lettre double *x*, figurée
» par *x*, eſt de la première ſyllabe dans
» les deux mots, & que la ſeconde ſyl-
» labe commence par *c* : *Ecſ-cel-lent*,
» *ecſ-cep-ſi-on*, comme dans le Latin,
» *ex-cep-ti-o*, *ex-cel-lens*. L'Auteur écrit
» encore l'*ortografe des fames*. Son inten-
» tention, en écrivant ainſi, eſt d'iden-
» tifier l'orthographe des yeux & celle
» des oreilles. Le projet eſt beau dans le

» théorie ; mais eſt-il poſſible dans l'exé-
» cution ? La lettre *s* du mot *fames* ne ſe
» prononce point ; elle ne devroit donc
» point s'écrire ; & ſi on ne l'écrit pas, à
» quelle marque reconnoîtra-t-on que
» *fame* eſt au plurier ?

» Voici quelques façons de parler em-
» ployées par M. *Duclos*, & qui ne me pa-
» roiſſent pas correctes. *Wallis ne jugeoit*
» *les ſons que d'oreille.* L'exactitude ne
» demanderoit-elle pas qu'on dît : *ne*
» *jugeoit les ſons que par l'oreille* ; comme,
» pour parler exactement, il faut dire,
» *je ne juge les couleurs que par les yeux*,
» & non *d'yeux*.... Le participe actif,
» autrement *dit en ant* ; il falloit dire,
» *terminé en ant*.... *Ceux qui doivent leur*
» *conſidération aux ténèbres qui envelop-*
» *pent leur nullité & augmentent leur vo-*
» *lume impoſant, craignent de produire*
» *leurs myſtères à la lumière*, &c. Cette
» phraſe eſt peut-être trop recherchée.
» Elle renferme une combinaiſon de ter-
» mes, que *Deſpréaux* auroit traitée de
» précieux & de clinquant. Telles ſont,
» Monſieur, les négligences légères que
» j'ai cru appercevoir en parcourant avec
» rapidité les Remarques de M. *Du-*
» *clos*, d'ailleurs pleines de vûes Phi-

» loſophiques, & dignes encore une » fois du texte admirable dont elles » ſont le commentaire. J'ai l'honneur » d'être, &c. »

L'Auteur de cette Lettre auroit fait plaiſir au Lecteur d'indiquer particuliérement ce que M. *Duclos* a emprunté des Grammairiens qui l'ont précédé, & qu'il a négligé de citer. Le ſyſtème de la multiplicité des Voyelles & des Conſonnes appartient à M. *Boindin*; il eſt vrai qu'il n'étoit pas difficile de renchérir ſur les idées de *Ramus*, de l'Abbé *de Dangeau* & de Mrs. de Port-Royal. Je vais en deux mots, Monſieur, vous mettre au fait de ce ſyſtème. L'on ne compte ordinairement que cinq Voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Mais comme chacune de ces Voyelles peut être brève ou longue, & que d'ailleurs les ſons ſimples ſont différens, ſelon les diverſes ouvertures de la bouche, les Auteurs de la *Grammaire Générale* ont ajouté cinq Voyelles aux cinq précédentes. Prenez bien garde que pour cela il ne faut s'arrêter qu'aux ſons ſimples, & nullement aux caractères inventés pour exprimer ces ſons. Ces dix Voyelles ſont *a*, *é*, *é*, *i*, *o*, *ó*, *eu*, *ou*, *u*, *e* muet. En voici des exemples: *aima*,

tête, bonté, ici, hotte, hâte, jeune, fou, vertu, tombé. M. *Duclos*, d'après M. *Boindin*, ajoute sept autres Voyelles à ces dix; sçavoir, quatre nazales, *an*, *en*, *on*, *eun*, un *a* circonflexe, un *eû* circonflexe, & un *e* ouvert bref: les mots suivans désignent ces sept Voyelles: *banc*, *bien*, *bon*, *brun*, *pâte*, *jeûne*, *tête*. M. *Duclos* dit avec raison qu'on pourroit compter un cinquième *e*, tel que le second *e* dans *préfère*, & le premier dans *succède*. Mais n'étant pas, dit-il, aussi sensible que les autres *e*, il ne seroit pas généralement admis: pour moi je le trouve extrêmement sensible. Ainsi, à ce compte, nous aurions dix-huit Voyelles; mais remarquez, Monsieur, qu'elles ne sont toutes que des modifications des cinq principales. M. *Duclos* augmente ainsi le nombre des Consones, & en trouve vingt-deux; si l'on y ajoute l'aspiration *h*, il y en aura vingt-trois, qui, jointes aux dix-huit Voyelles, feront quarante-un sons simples dans notre Langue.

Le principe lumineux du *rapport d'identité* & du *rapport de détermination* que M. *Duclos* établit avec beaucoup de netteté, est une découverte heureuse de M. *du Marsais*; elle se trouve dans sa

Préface de la Méthode Latine, laquelle *Préface*, comme on l'a dit, a été imprimée & répandue dans le Public en 1730. Voici les paroles de M. *du Marsais* : " Il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il „ y a entre nos idées un rapport d'iden„ dité & un rapport de détermination ; „ par exemple, j'ai l'idée d'une *Table*, „ & j'ai l'idée abſtraite de *Quarré* ; quand „ je penſe que ma *Table* eſt *Quarrée*, „ j'applique l'idée de *Quarré* à la *Table* ; „ je juge qu'elle eſt telle. Il y a un rap„ port d'identité entre *Table* & *Quarrée* ; „ & voilà le fondement de la concor„ dance. L'Adjectif s'accorde en genre, „ en nombre & en cas avec ſon Subſtan„ tif, parce qu'ils ne forment enſemble „ qu'un même tout, ou plutôt qu'un „ même objet. *Dieu a créé le Monde. Le* „ *Monde* détermine ce que je dis que „ Dieu a créé. *Le Monde* n'a point de „ rapport d'identité avec *Dieu*, ni avec „ *a créé* ; mais il a un rapport de déter„ mination avec ce dernier mot ; il le „ détermine, & fait conclure ce que je „ dis que Dieu a créé. Le rapport de dé„ termination que les mots ſe donnent „ les uns aux autres dans le diſcours, eſt „ le fondement du régime. C'eſt uni-

„ quement de ces principes que je tire „ toutes les règles de la Syntaxe néceſ- „ ſaire ; c'eſt-à-dire, de cette Syntaxe „ qui eſt établie dans une Langue, pour „ marquer les différens rapports de con- „ cordance ou de regime que les mots „ ont entre eux ; ſelon la liaiſon des „ idées qu'ils expriment. » M. *Duclos*, ſans dire un ſeul mot de M. *du Marſais*, établit les mêmes règles. « Toutes les „ loix de la Syntaxe, tous les rapports „ des mots peuvent ſe rappeller à deux, „ le rapport d'identité, & le rapport „ de détermination. Tout adjectif n'é- „ tant que la qualité d'un Subſtantif, & „ tout Verbe n'exprimant qu'une ma- „ nière d'être, ils ont l'un & l'autre avec „ le Subſtantif un rapport d'identité. „ L'Adjectif doit donc s'accorder avec „ ſon Subſtantif en genre, en nombre, & „ en cas (dans les Langues qui ont des „ cas) & le Verbe doit s'y accorder en „ nombre & en perſonne. . . . Le rap- „ port d'identité eſt le fondement de la „ concordance du genre, du nombre, „ &c. Le rapport de détermination eſt le „ fondement du régime. »

A l'égard du plan pour rendre la Langue écrite l'image fidèle de la Langue

parlée, renouvellé de l'Abbé *de St-Pierre*, je ſuis étonné de voir encore un Académicien François faire tous ſes efforts pour avilir & pour corrompre notre Langue. Car tel ſeroit l'effet de la prétendue réforme qu'on voudroit introduire dans notre orthographe. Nous deſcendons en partie, par rapport au langage, des Grecs & des Romains. Notre origine eſt aſſez belle pour la conſerver. On apporte pour raiſon que l'on faciliteroit aux Etrangers l'étude de notre Idiome ; je penſe au contraire qu'on la leur rendroit plus épineuſe. Ces Etrangers, pour la plûpart, ſçavent le Latin, quelques-uns même le Grec. Quelles facilités ces deux Langues ne leur donnent-elles pas pour apprendre la nôtre, qui en eſt dérivée ? Changez notre orthographe, faites diſparoître nos étymologies, vous les privez d'un ſecours néceſſaire pour l'intelligence de nos mots. Mais je ſuppoſe qu'ils ne ſçachent ni Grec ni Latin, je crois que les Langues s'apprennent plus rapidement & plus ſolidement par les yeux que par les oreilles. Si l'on écrivoit comme on prononce, il en réſulteroit une confuſion, un cahos, qu'il ſeroit preſqu'impoſſible

de débrouiller. Un exemple rendra sensible ce que je dis ici : *Tan*, *Tant*, *Tend*, *Temps* ; selon M. *Duclos*, il faudroit écrire tout cela par *Tan*. Or je demande s'il ne seroit pas plus difficile de faire comprendre à un Etranger que ce seul mot *Tan* a quatre significations différentes, que de lui montrer par l'orthographe, & de lui faire voir par les yeux, que ces quatre mots qui se prononcent de même à la vérité, mais qui sont écrits différemment, ont aussi quatre significations différentes. Après qu'on les lui aura expliqués, toutes les fois qu'il les rencontrera en lisant, il se rappellera sur le champ leurs différentes significations. Je pourrois apporter une foule d'exemples pareils : je citerai encore celui-ci : *Tu*, *Tût*, *Tue* ; *tu* fais cela ; il se *tût* ; il se *tue* ; écrivez ces mots par *Tu* comme on les prononce, & usez-en ainsi par rapport à tous les mots, vous défigurez, vous bouleversez entièrement notre Idiome : il n'y a plus ni déclinaison, ni conjugaison, ni analogie, ni construction : vous faites un jargon barbare d'une Langue polie & soumise à des règles certaines.

D'ailleurs, si l'on établit qu'il faut

écrire comme l'on parle, toutes les Provinces du Royaume écriront autrement qu'on n'écrira à Paris, puisqu'elles parlent autrement. Ainsi l'on n'entendra rien aux Livres imprimés dans les Pays étrangers & dans les Provinces. C'est déja un assez grand inconvénient que la prononciation ne soit pas uniforme; pourquoi vouloir y ajouter celui de mille orthographes différentes? N'est-il pas plus raisonnable de s'en tenir à celle qui est établie depuis si long-tems, & qui est consignée dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise, que nous sommes convenus de prendre pour guide à cet égard?

M. *Duclos* ne s'est pas contenté de rappeller les vains songes de l'Abbé *de Saint-Pierre*; il a donné l'exemple, en affectant dans ses *Remarques* l'orthographe singulière qu'il voudroit mettre en vogue. Mais comme cette orthographe n'a aucun principe, ni même n'en peut avoir, il arrive souvent que l'Auteur orthographie d'une manière tout-à-fait opposée à ses vûes, & que sa pratique dément sa théorie: par exemple, il écrit toujours *Roi*, comme nous l'écrivons; cependant, dans son système, il devroit écrire

Roa, puiſqu'il eſt certain que c'eſt le ſon de l'*a* qu'on entend, & non celui de l'*i*. Il y a mille mots pareils, ſur leſquels je l'ai trouvé en défaut.

M. *Duclos* voudroit que l'on marquât d'un accent perpendiculaire les ſons ouverts brefs ; ce qui n'a lieu que pour des *e* tels que dans *pére*, *méte*, *frére*, &c. L'idée de cet accent perpendiculaire ſe trouve dans la *Méthode* de *de Launay*, imprimée en 1741, pag. 50. Il ſe plaint, comme M. *Duclos*, que notre orthographe n'a pas aſſez d'accens pour exprimer les différens ſons des *e*. « Car il y en » a, dit-il, qui ſe prononcent d'une » voix un peu plus ouverte que ceux » marqués de l'accent aigu, & pas tout-» à-fait tant que ceux marqués de l'ac-» cent grave. Ainſi on devroit créer un » accent perpendiculaire, pour expri-» mer les ſons mitigés ou mitoyens. »

Un reproche aſſez juſte qu'on fait à M. *Duclos*, c'eſt d'avoir laiſſé dans le texte de la *Grammaire générale* des fautes évidentes contre la langue ; il auroit dû les corriger, du moins dans de petites Notes au bas des Pages. On auroit même ſouhaité que, dans les *Remarques*, il eût relevé certaines idées de ſes Auteurs qui

manquent de juſteſſe, & ſur leſquelles il a gliſſé. Mrs. de Port-Royal, par exemple, prétendent que *des* eſt le Plurier d'*un*; ce qui m'a paru aſſez difficile à concevoir. *Des*, mis avant les Subſtantifs, comme *des hommes*, *des animaux*, ou *de*, quand l'Adjectif précède le Subſtantif, comme *de beaux lits*, *de bons livres*, ne ſont mis là que pour *quelques*. J'aimerois autant dire, & peut-être dirois-je mieux, que *deux*, *trois*, *quatre*, &c. ſont le Plurier d'*un*.

La plûpart des irrégularités des Langues viennent de ce qu'on a voulu éviter la cacophonie; & à ce ſujet Mrs. de Port-Royal rapportent cette parole d'un Ancien: *Impetratum eſt à* RATIONE *ut peccare ſuavitatis cauſâ liceret.* M. *Duclos* a laiſſé ſubſiſter la fauſſeté dont cette citation eſt défigurée. Elle eſt tirée de l'*Orateur* de *Ciceron*, Chapitre 47; & il y a dans l'original: *Impetratum eſt à conſuetudine ut peccare ſuavitatis cauſâ liceret. L'Uſage veut qu'il ſoit permis de pécher à cauſe du plaiſir qui en revient.* Il eſt ſingulier que Mrs. de Port-Royal ayent ſubſtitué *ratione* à *conſuetudine*. La raiſon & la coutume ſont pourtant deux choſes bien différentes.

J'aurois encore, Monsieur, plusieurs remarques à faire sur celles de M. *Duclos*. Mais je crains de m'être déja trop arrêté sur ces discussions grammaticales, dont l'utilité est achetée par un peu de sécheresse. Je pense au reste comme l'Auteur de la Lettre que j'ai insérée; & malgré les fautes qu'on peut reprendre dans l'ouvrage de notre Académicien, les vûes nouvelles qu'il y a semées & qui sont à lui, font honneur à la justesse & à la sagacité de son esprit. Son Livre, indépendamment du texte, est un très-bon Livre, dont on ne peut se passer, si l'on est jaloux de sçavoir sa Langue autrement que par une aveugle routine.

Traduction des Statuts de la Faculté de Médecine de Paris.

M. Michel *Bermingham*, Chirurgien Juré, né à Londres, & naturalisé François, vient de donner au Public une *Traduction des Statuts des Docteurs Regens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris*. Cette version dont je ne vois pas trop l'utilité, est suivie d'une notice du *Collége de Médecine de Londres*. L'Auteur nous apprend une anecdote curieuse; c'est que les Maladies Vené-

riennes étant devenues fort communes en Angleterre, ſous le regne d'Eliſabeth, » cette bonne Reine, craignant que ſes » loyaux ſujets ne reçuſſent quelque » dommage, en ſe faiſant laver & ma- » nier le viſage par les mains de ceux » qui ſont accoutumés de ſe ſervir de Mer- » cure, défendit aux Chirurgiens de » raſer. Le Cardinal *Coſcia*, ajoute M. » *Bermingham*, vint trouver le Pape » *Benoît XIII* & lui avoua qu'il avoit » gagné le mal François pour s'être eſſuyé » les mains avec une ſerviette dont s'é- » toit ſervi une perſonne entichée de ce » mal. Le bon *Benoît XIII* engageoit » tout le monde à prendre garde de tom- » ber dans le même cas, & ne man- » quoit pas d'en donner pour exemple » le Cardinal *Coſcia*. Ce fut pour préve- » nir ſemblable accident qu'*Eliſabeth*, » Reine d'Angleterre, défendit aux » Chirurgiens de pratiquer la Barberie; » & aux Barbiers d'exercer la Chirur- » gie. » Immédiatement après ces mots on trouve cette *illumination ſoudaine*: *QUELS BEAUX ENFANS NE SEROIENT PAS IŒUS DU MARIAGE DE CETTE PRINCESSE AVEC SIXTE-QUINT!* Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Mars 1754.

LETTRE

*De M. FRÉRON à M. le Chevalier de C*** de l'Académie de Nancy.*

VOus me marquez, Monsieur, que vous êtes très-étonné que le sieur *Ducheſne*, Libraire, vous ait envoyé un nouveau Cahier de mes LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS, cotté N°. 63, après que je vous avois écrit moi-même que je discontinuois cet Ouvrage Périodique, & que je m'arrêtois au dernier Ordinaire N°. 62; c'est-à-dire, aux deux premiers Cahiers, ou aux cent-quarante-quatre premières Pages du Tome Treizième. J'ai tenu parole, Monsieur; mais le Libraire *Ducheſne*, pour des raisons que vous pénétrez aisément, n'a pas jugé à propos que son Treizième Volume restât imparfait: il le fait achever par une autre main. Ainsi, Monsieur, je n'ai, ni n'aurai la moindre part à la continuation des trois Cahiers qu'il doit donner pour completter ce Treizième Volume. Ce n'est pas pour déprimer le travail de celui qui s'en est chargé, ni dans la vûe de nuire à mon ancien Libraire, que je fais ce desaveu; c'est

uniquement pour que l'on ne m'attribue pas ce qui n'eſt ni ne ſera de moi, & que les gens de Lettres qui ſeront bien ou mal traités dans ces trois Ordinaires, ne me ſçachent ni bon ni mauvais gré des éloges ou des critiques qui s'y trouveront.

Il étoit au reſte aſſez inutile qu'on achevât ce Treiziéme Volume. Ces ſortes d'Ouvrages ne ſont pas du nombre de ceux qui demandent néceſſairement une ſuite ; chaque Cahier, chaque Lettre, chaque Article même, étant en quelque ſorte un petit Ouvrage complet. Il n'y avoit donc aucun inconvénient (ſi ce n'eſt pour le Libraire) que mes LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS reſtaſſent dans l'état où je les avois laiſſées. Les perſonnes qui les prenoient auroient fait relier les deux Cahiers excédans à la fin du Douziéme Tome, ou au commencement du premier Volume de l'ANNÉE LITTÉRAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du Cahier 62 de mes LETTRES, & qui ſe diſtribue régulièrement tous les dix jours chez LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

D'ailleurs l'Auteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE a annoncé dans l'*Avertiſſement* de ſon premier Cahier, qu'il commen-

çoit précisément où j'en étois resté, & qu'il parleroit même de quelques Livres dont je n'avois pas achevé de rendre compte ; moyennant quoi les trois Ordinaires que *Ducheſne* fait faire deviennent abſolument inutiles pour le Public, par la raiſon que l'Auteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE & le Continuateur de mes LETTRES ſe rencontreront néceſſairement, & ſeront dans le cas de parler des mêmes Ouvrages.

Voilà, Monſieur, l'explication de l'embarras où vous vous êtes trouvé en recevant à la fois & l'ANNÉE LITTÉRAIRE annoncée comme la ſuite de mes LETTRES, & le Cahier 63 de ces mêmes LETTRES, que vous croyiez & que je croyois moi-même interrompues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

A Paris ce 9 Mars 1754.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FRÉRON.

P. S. Je viens de parcourir ce Cahier 63 de *Ducheſne*, & j'ai été aſſez ſurpris d'y trouver un Article d'*Abdéker* que vous lirez à peu de choſes près dans le troiſième Cahier de L'ANNÉE LITTÉ-

RAIRE. Il faut encore vous expliquer ce double emploi. Lorſque je rompis avec le Sieur *Ducheſne*, ce petit Article étoit déja imprimé. J'allai chez l'Imprimeur, & ne voulant pas que cet Article eût lieu, je le priai de rompre la Planche. Il me promit de le faire; mais l'Ouvrier qu'il chargea de ſes ordres à cet égard, aima mieux obéir au Sieur *Ducheſne* qui demanda que l'on conſervât cet Article. On m'aſſura cependant le lendemain à l'Imprimerie que la Planche étoit rompue. Dans cette confiance l'Auteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE en a fait uſage, & l'a inſéré tel que je l'avois fait, & non tel qu'il ſe trouve dans le Cahier 63 de *Ducheſne*. On y a fait quelques petits changemens au commencement & à la fin, qui ne ſont nullement de moi. Je vous demande mille pardons, Monſieur, de vous entretenir de ces petites miſères; mais vous avez voulu ſçavoir la vérité, je vous l'ai dite. En un mot, je ne reconnois pour vraie ſuite de mon dernier Cahier 62 que L'ANNÉE LITTÉRAIRE; quoique le Sieur *Ducheſne* diſe à tout le monde à Paris, & écrive dans toutes les Provinces que, c'eſt moi qui achève ſon Treizième Volume.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Hiſtoire de Jeanne Darc.

UNe jeune Villageoiſe ſans expérience quitte la maiſon de ſon père, vient à la Cour, commande les Armées, bat les Anglois, & ſauve la France : voilà, Monſieur, ce qu'il y a de très-certain dans l'hiſtoire de la fameuſe *Pucelle d'Orleans*. Mais cette fille étoit-elle ſuſcitée de Dieu pour maintenir *Charles VII* ſur le Trône ? Ou bien ne fit-elle que ſe prêter à une intrigue de Courtiſans qui la jugèrent propre à jouer le rôle d'inſpirée, pour relever le courage abbatu des François & tirer le Roi de ſon aſſoupiſſement ? C'eſt un problême qu'on ſe flatte de réſoudre dans un Livre nouveau, dont voici le titre ſéraphique : *Hiſtoire de Jeanne Darc, Vierge, Héroïne & Martyre d'Etat, ſuſcitée par la Provi-*

dence pour rétablir la Monarchie Françoise, tirée des procès & autres pièces originales du temps, par *M. l'Abbé Langlet du Fresnoy*.

Cet ouvrage est divisé en deux Parties : la première renferme les actions de la *Pucelle* & le procès de sa condamnation. La seconde contient en substance ce qui s'est passé après sa mort pour sa justification. On en promet une troisième, qui comprendra les privilèges accordés à la Paroisse où elle est née, & la généalogie de Mrs. *du Lys*, descendans des frères de cette Héroïne.

Peu de personnes ignorent les traits principaux de la vie de *Jeanne Darc*. On sçait qu'elle étoit d'auprès de Vaucouleur en Lorraine, & qu'elle prit le nom de *Pucelle d'Orleans*, pour avoir délivré cette Ville assiégée par les Anglois. Elle n'avoit, dit-on, que dix-huit ans lorsqu'on la présenta à *Charles VII*. Elle dit à ce Prince que Dieu l'avoit choisie pour le conduire à Rheims, & le faire sacrer dans cette Ville, après qu'elle auroit obligé les Anglois à lever le siége d'Orleans. C'étoit à cela uniquement que se bornoit sa mission ; & elle demandoit à être renvoyée dans son pays aussi-tôt

qu'elle auroit rempli ces deux objets. Vous jugez bien, Monſieur, que cette fille dut trouver bien des oppoſitions dans le Conſeil du Roi. La première choſe qu'on crut devoir faire pour s'aſſûrer de la vérité de ſa miſſion, fut de ſçavoir ſi elle étoit *Pucelle*, comme elle le diſoit. La Reine de Sicile, belle-mère du Roi, la fit examiner en ſa préſence par des Sages-Femmes. Il fut décidé qu'elle étoit Vierge ; & quoiqu'âgée de dix-huit ans, elle n'étoit point ſujette aux incommodités ordinaires de ſon ſexe. Mais on prétend que ce qui détermina le Roi à lui donner toute ſa confiance, ce fut une révélation qu'elle eut des plus ſecrettes penſées de ce Prince. *Charles VII* ne put voir ſans admiration que cette fille lui rapportât des choſes qu'il croyoit n'être connues que de lui ſeul. Dès-lors il ne douta plus qu'elle ne fût inſpirée. Mais, pour n'avoir rien à ſe reprocher, il fit tenir une aſſemblée de Prélats, auſquels on propoſa les queſtions ſuivantes : S'il convenoit à la Majeſté Divine de ſe mêler de la conduite d'un Royaume ; s'il n'étoit pas de la dignité de Dieu d'employer des Anges plutôt que des hommes, pour opérer ſes

merveilles ; s'il convenoit à la Providence de confier à des filles ce qui, dans la règle, doit être exécuté par des hommes ? La réponse des Prélats fut favorable à *Jeanne Darc* ; mais le Roi voulut encore sçavoir l'avis de son Parlement. La *Pucelle* fut envoyée à Poitiers pour être interrogée. Le Parlement moins aisé à persuader, regarda comme autant de folies toutes les réponses de cette fille. Il finit par lui demander un miracle pour confirmer la vérité de ses paroles. Elle répondit que Dieu ne l'avoit pas envoyée pour faire des miracles à Poitiers ; mais qu'elle donneroit à Orleans & à Rheims des signes certains de sa mission. Elle ajouta qu'avant sept ans Paris se soumettroit à l'obéissance du Roi, & que les Anglois seroient entièrement chassés du Royaume.

Après bien des interrogatoires, le premier avis prévalut ; on confia à la *Pucelle* le commandement de l'Armée, & elle marcha droit à Orleans pour en faire lever le siège. Vous sçavez, Monsieur, toute la suite des actions éclatantes de cette jeune Héroïne ; je supprime ce détail trop connu, & j'arrive au temps où elle fut prise au siège de Compiegne.

Les Parisiens n'en eurent pas plutôt appris la nouvelle, qu'ils en témoignèrent leur joye par des feux d'artifices, & par un *Te Deum* qu'ils firent chanter dans l'Eglise de Notre-Dame. Les Prédicateurs publièrent partout que *Jeanne Darc* étoit une Sorcière; & l'Université de Paris présenta une Requête, dans laquelle on l'accusoit du même crime. L'Evêque de Beauvais, qu'on sçavoit être extrêmement attaché au Roi d'Angleterre, fut chargé de lui faire son procès. Le trait suivant vous fera voir ce qu'on devoit attendre d'un pareil Juge. Cet Evêque avoit envoyé un Bourgeois de Rouen dans le pays de la *Pucelle*, pour faire des informations sur la vie de cette fille. Ce Bourgeois n'en rapporta que des témoignages avantageux. L'Evêque en fut si irrité, qu'il l'accabla d'injures, & ne lui paya pas autrement les frais de son voyage.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir les différentes questions qu'on fit à notre Héroïne pendant l'instruction de son procès. On lui demanda d'abord si elle avoit vû quelque Ange sur la tête de son Roi, & si ce Prince avoit eu des révélations? Elle répondit qu'elle n'avoit

rien à dire là-dessus, & qu'on n'avoit qu'à envoyer au Roi lui-même pour en être informé. Les Juges lui demandèrent si les Saintes qui lui apparoissoient avoient des cheveux ? *Cela est bon à sçavoir*, leur dit-elle par une espèce de raillerie : & comme on lui fit la même question par rapport à Saint *Michel*, elle répondit sur le même ton : *pourquoi les y auroit-on coupés* ? Mais, demandoient encore ces Juges indécens, cet Archange étoit-il nud ? *Pensez-vous*, dit-elle, *que notre Seigneur n'aye de quoi le vétir* ? On la questionna ensuite sur le langage de Sainte *Marguerite*, sçavoir si elle parloit Anglois ? *Comment parleroit-elle Anglois*, dit-elle, *vû qu'elle n'est pas du parti Anglois* ? C'est par de semblables questions qu'on cherchoit à l'embarrasser ; mais elle répondoit à tout avec autant de simplicité que de prudence. Plusieurs l'interrogeoient en même-temps, pour lui faire perdre le fil de ses réponses. Comme c'étoient des Moines qui la tourmentoient le plus, elle ne put s'empêcher de leur dire : *Beaux Frères, faites l'un après l'autre.* L'Evêque de Beauvais & quarante-six Juges Ecclésiastiques livrés aux Anglois, cherchoient de tous côtés de

faux témoignages pour la perdre ; on alloit jusqu'à falsifier ses réponses, & on supprimoit tout ce qui pouvoit lui être favorable. Elle avoit demandé d'être conduite au Pape, pour lui rendre compte de sa conduite ; l'Evêque ne voulut point qu'il en fût fait mention dans le procès verbal de son interrogatoire. *Jeanne* repartit alors : *Ah, vous écrivez bien ce qui fait contre moi, & ne voulez pas qu'on écrive ce qui fait pour moi* ! Conseillée par un Religieux de s'en rapporter au Concile de Basle, qui se tenoit pour lors, elle demanda ce que c'étoit qu'un Concile ? On lui dit que c'étoit une assemblée de l'Eglise universelle, dans laquelle il n'y avoit pas moins de gens de son parti que de celui des Anglois. Alors cette fille s'écria : *Oh, puisqu'en ce lieu sont aucuns de notre parti, je veux bien me rendre & me soumettre au Concile de Basle* ! L'Evêque de Beauvais se mit en colère, & dit au Religieux qui lui avoit donné ce conseil : *Taisez-vous, de par le Diable.* Quand on eut fini les interrogatoires, on mena la *Pucelle* au Cimetière de l'Abbaye de Saint-Ouen à Rouen, & on la plaça sur un échaffaut en présence de tout le peuple. Un

Prédicateur prononça un ſermon rempli d'horreurs contre elle, & d'injures groſſières contre le Roi *Charles*. Elle eut le courage d'interrompre le Prédicateur, & de lui dire à haute voix : *Révérence gardée, je vous oſe bien dire & jurer ſur peine de ma vie, que mon Roi eſt le plus noble Chrétien de tous les Chrétiens, & qui aime mieux la Foi & l'Egliſe, & n'eſt point tel que vous dites.* On faiſoit un crime à *Jeanne Darc* d'être toujours en habit d'homme ; elle ſe juſtifia, en diſant qu'elle étoit ainſi vétue pour éviter la violence d'un Seigneur Anglois qui la venoit voir dans ſa priſon ; & que ces habits étoient un obſtacle à ſes infames pourſuites.

Malgré la ſageſſe de ſes réponſes & l'innocence de ſa vie, on ne laiſſa pas de la condamner au feu, comme *Sorcière, Devineresſe, Invocatrice des Démons, ſentant mal de la Foi Catholique, ſacrilège, idolâtre, blaſphémant le nom de Dieu & de ſes Saints, déſirant l'effuſion du ſang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de ſon ſexe, ſéduiſant les Princes & les peuples, ayant conſenti qu'on l'adorât, qu'on lui baisât les mains, les vêtemens*, &c. Ce qui vous paroî-

tra ſingulier, Monſieur, c'eſt qu'après un pareil jugement, l'Evêque de Beauvais lui fit accorder les Sacremens de l'Egliſe qu'elle avoit demandés, ſans qu'elle eût avoué aucun des crimes qu'on lui reprochoit. On vint enſuite la prendre pour la mener au Marché Vieux de Rouen, où elle devoit être exécutée. L'Evêque prononça lui-même la ſentence. Dès que la *Pucelle* l'eût entendue, elle ſe mit à genoux, & elle pria le Prêtre qui l'aſſiſtoit de lui procurer une croix. Un Anglois qui étoit préſent en fit une avec un bâton ; *Jeanne* la prit, la baiſa, & la mit dévotement dans ſon ſein : puis jettant les yeux ſur l'Evêque, elle lui dit qu'il étoit la cauſe de ſa mort, qu'il lui avoit promis de la mettre entre les mains de l'Egliſe, & que, loin de tenir ſa promeſſe, il l'avoit inhumainement livrée à ſes plus cruels ennemis. Le Bourreau s'en ſaiſit auſſi-tôt, ſans qu'il intervînt aucune ſentence de la part du Juge ſéculier. Le Bailli de Rouen dit ſeulement au bourreau : *Menez-la, menez la.* Tous les ſpectateurs, même les Anglois, verſoient des larmes. L'Evêque de Beauvais, qui vit pleurer tout le monde, ne put s'empêcher de pleurer lui-même.

Au milieu des flammes on entendit continuellement cette vertuuſe fille invoquer le nom de JESUS ; & l'on aſſure que jamais le Bourreau ne put faire bruler ſon cœur. Les Anglois le firent jetter dans la riviere avec le reſte de ſes cendres & de ſes oſſemens.

Telle fut la fin malheureuſe de cette illuſtre Héroïne. Pendant plus d'un an que dura ſa captivité, Charles VII, qu'elle avoit ſi bien ſervi, ne ſe donna aucun mouvement, & ne fit aucune démarche pour la délivrer. Il permit ſeulement qu'après l'expulſion des Anglois, c'eſt-à-dire, environ dix ans après la mort de la *Pucelle*, on fît la réviſion de ſon procès. C'eſt dans les Actes manuſcrits de cette ſeconde procédure, que M. l'Abbé *Langlet* a puiſé ce qu'il y a de plus curieux dans ſon Hiſtoire : mais je ne ſçais ſi l'on doit faire plus de fond ſur cette derniere procédure que ſur la premiére. Les Anglois avoient ſuppoſé des crimes à *Jeanne Darc*, parce qu'ils étoient intéreſſés à la trouver coupable : il étoit pareillement de l'intérêt des François de la croire inſpirée ; eſt-il étonnant qu'on lui ait attribué des miracles ? Il ne faut donc pas plus compter ſur le té-

moignage des uns que sur les dépositions des autres. Il est toujours incertain que *Jeanne Darc* ait été suscitée de Dieu pour rétablir la Monarchie Françoise; plus incertain qu'elle ait eû des révélations, comme il paroît que l'Auteur le croit trop légèrement sur la foi de ses manuscrits. Ainsi le problême que M. l'Abbé *Langlet* s'étoit flatté de résoudre, est encore un problême aux yeux de ceux qui ne sçavent pas se décider. Malgré cela, cet ouvrage est extrêmement curieux; il contient de véritables *Anecdotes*. L'Auteur détruit d'une façon victorieuse la fable adoptée par quelques Ecrivains qui ont crû que la *Pucelle* n'avoit point été brûlée; qu'elle s'étoit même mariée avec un *des Harmoises*, Maison distinguée du Duché de Lorraine. Ce Livre se trouve à Paris, chez *Pissot*, Libraire, Quai de Conti, & chez *Chardon*, fils, rue Saint Jacques.

Introduction à la Révolution des Pays-Bas.

Vous avez vû, Monsieur, dans mille Auteurs connus l'élévation de *Charles-Quint* au Trône impérial, son abdication de la Couronne d'Espagne en faveur

de son fils, le gouvernement de *Philippe II* dans la Flandre Autrichienne, les démarches du Prince d'Orange pour jetter les fondemens d'une révolution, la naissance de la République de Hollande, l'établissement de la Religion Protestante dans les Provinces-Unies, le caractère de *Luther* & de *Calvin*, les suites funestes de leur Hérésie, la création d'un Stathouder & d'un Grand-Pensionnaire dans la nouvelle République : tout cela vient d'être remis sous nos yeux dans une *Introduction à la revolution des Pays-Bas, & à l'Histoire des Provinces-Unies, Ouvrage divisé en quatre Parties*, réunies dans trois minces Brochures. Ce Livre n'a donc rien de neuf quant au fond ; mais sous la plume de certains Auteurs, les choses les plus communes prennent un air de singularité. L'Auteur fait un parallelle des regnes de *Charles-Quint* & de *Philippe II*, qu'il termine ainsi : Sous ce dernier, « Le pere de famille » avoit négligé son ménage, l'Artisan » son métier, le Laboureur ses champs, » le Marchand son commerce, le Juris» consulte l'éclaircissement des Loix, le » Magistrat leur observance, le Gentil» homme son honneur, le Prêtre son

» miniſtère ; le Chrétien & le Sujet a-
» voient oublié leur devoir ; toutes les
» profeſſions réduiſirent leurs engage-
» mens, & fixèrent leurs obligations à
» s'y ameuter, à s'y ſoulever, à s'y ré-
» volter ; *toute la manœuvre des âges di-*
» *vers fut de tuer & de brûler.* »

Philippe étoit environné de Miniſtres ſanguinaires « Le Duc d'Albe part, mu-
» ni d'inſtructions dreſſées par la haine,
» écrites avec du ſang. Sa marche eſt
» précédée d'inſtrumens pour les ſuppli-
» ces. Au bruit de cet attirail, la Na-
» tion Belge en eſt ſaiſie d'horreur : » & qui ne le ſeroit pas, en voyant les chaînes, les roues, les gibets & les buchers qui précédoient ce terrible Miniſtre? Mais ſa ſévérité ne fut que le prétexte de la rébellion : l'ambition & l'Héréſie en furent les cauſes véritables. Le Prince d'Orange aidé des Proteſtans & de la Nobleſſe, exécuta ce projet dont il eſpéroit tirer le plus grand avantage. « Telle a été la con-
» duite des Princes à l'égard des peuples ;
» les paſſions ont mis à profit l'Héréſie
» Proteſtante ; la vengeance dans les
» Pays-Bas, la haine contre la Maiſon
» d'Autriche en Allemagne, l'orgueil en
» Suède, l'amour en Angleterre, l'am-

» bition dans le Dannemarck, le liber-
» tinage à Genève, l'excès du vin dans
» la Suisse, l'intérêt dans chaque Etat,
» ont fait gloire d'humilier Rome & le
» Clergé....

C'est ainsi que le dévot Introducteur rompt le fil de sa narration, pour faire de vives sorties contre les Hérétiques. Tantôt il les compare à une troupe « de » criminels de Lèze-Majesté, qui au-» roient passé de la Belgique en Espagne, » qui seroient entrés dans le Palais de » Madrid, qui auroient renversé le Trône » Royal, mis en pièces le Dais & le Pa-» villon, *balafré* à coups de poignards le » portrait du Roi *Philippe*; qui auroient » ramassé le tout, l'auroient réduit en » cendres, & qui auroient mis le feu au » Palais. » Tantôt, avec sa délicatesse ordinaire, il appelle les Protestans Voleurs, Brigands, Scélérats, qui s'agitent & déclarent la guerre au Ciel; &c.

Au milieu de cette licence effrenée, l'Auteur présente aux Fidèles qui le liront un spectacle bien frappant. « La » Postérité Catholique ne cessera d'ad-» mirer la résolution des Dames d'Am-» sterdam. Ferventes dans leurs prières, » un vacarme dans l'Eglise leur fait ou-

» vrir les yeux ; elles voyent la fureur » peinte ſur le viſage des hommes per- » vers, qui courent vers l'Autel armés » de hâches, la main levée pour abbatre le » tabernacle où réſident les Saints Myſ- » tères. A cet aſpect, le zéle donne aux » Dames de la vigueur ; elles volent dans » le Sanctuaire, écartent les prophanes, » les chaſſent, & livrent au public les » hommes méchans, qu'une réſolution » courageuſe avoit déſarmés. »

Mais cet exemple de fermeté & de zéle ne fut pas capable d'arrêter les progrès de l'Héréſie. Elle trouva un puiſſant appui dans de jeunes & aimables Etrangères, que des Gentilhommes Flamands avoient malheureuſement épouſées. « Ces » Demoiſelles Allemandes & Françoiſes » inſinuèrent après leur mariage aux fa- » milles Belges le deſir de tranſmettre » aux enfans l'amour des nouveautés. » Les filles Belges Proteſtantes, mariées » à des Catholiques, l'inſpirèrent aux » époux. *De tout temps la femme trom-* » *pée a ſéduit le foible mari.* »

Ce n'eſt que par rapport à la Religion que notre pieux Auteur condamne le gouvernement des Hollandois ; ce point excepté, il s'en déclare l'admirateur

& le panégyriſte. Je finis par un ſeul trait qui réunit tout ce qu'il en a dit de plus flatteur dans le cours de l'ouvrage. « Les Belges, tels que les Abeilles » qui n'enlèvent des fleurs que le ſuc le » plus moëlleux, adoptent ce qui caractériſe les Républiques anciennes & » modernes. Ils s'approprient l'accord » des Suiſſes dans le maintien des droits » de chaque Canton, l'adreſſe des Génois dans la manœuvre du combat ſur » mer, l'attention des Vénitiens à ſoutenir la gloire de leur République, le » ſecret du Sénat Romain, le goût de » Carthage pour le commerce, la règle » des Grecs pour ne point ſouffrir de » maître. » Si je voulois, ſur le même plan, vous tracer le caractère de cet ouvrage, je vous dirois, Monſieur, que l'Auteur ne prend des Hiſtoriens anciens & modernes, que les défauts qu'on leur reproche. Il s'eſt approprié de l'un la négligence & l'inégalité du ſtyle, de l'autre la lâcheté & la peſanteur de la narration, de celui-ci les digreſſions ennuyeuſes, de celui-là les réfléxions triviales, de quelques-uns les conſtructions louches, de quelques autres les expreſſions baſſes ou impropres. &c.

Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture.

Le goût de notre siècle pour les Dictionnaires portatifs a fait naître à M. *Gaſtelier*, Profeſſeur en Mathématiques, l'idée de ce *Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture & autres Termes qui y ont rapport; ſuivi de l'explication des Pierres précieuſes, & leurs Etymologies.* C'eſt un très-petit Volume in-12, qui n'a pas même 300 Pages, imprimé chez *Sebaſtien Jorry*, Quai des Auguſtins. Ce qui m'a donné la curioſité de le parcourir, c'eſt qu'à l'ouverture du Livre, j'ai vû qu'il étoit dédié à *Monſieur le Chevalier de Mouhy*, à qui l'Auteur adreſſe ces paroles obligeantes : *Votre goût pour les Arts Libéraux, & l'accueil que vous faites à ceux qui les cultivent, vous attirent l'hommage que je vous rends.*

Cet ouvrage a été puiſé dans ce que nous connoiſſons de meilleur en ce genre; ſçavoir, *Félibien*, *Cordemoy*, *Daviler*, *le Dictionnaire des Arts.* C'eſt un abrégé très-ſuccinct; ce qui le rend en effet plus portatif & moins diſpendieux, mais auſſi beaucoup moins utile : conſidération

qui auroit dû engager M. *Gaſtelier* à l'étendre au moins juſqu'à deux Volumes; encore n'auroit-il pas épuiſé la matière. Alors ce travail ſe ſeroit trouvé véritablement inſtructif, pourvû qu'on eût pris ſoin d'accompagner ces Etymologies de définitions intéreſſantes, capables de piquer la curioſité du Lecteur; & de lui inſpirer le deſir d'approfondir la connoiſſance de l'Architecture; ce que l'ouvrage aride que je vous annonce ne ſçauroit produire. *Daviler* & *Cordemoy* ont évité cet écueil. Mais je n'ai rien lû de plus intelligible & de plus ſatisfaiſant à cet égard, que ce que M. *Blondel* nous a donné juſqu'à préſent dans les trois premiers Volumes de l'*Encyclopédie*.

On compte environ ſix mille termes propres à l'Architecture, qui compoſent l'Idiome de l'Art & celui du Métier. Car il eſt certain que dans bien des occaſions, le langage de l'Artiſte n'eſt pas celui de l'Artiſan: diſtinction qui n'eſt pas indifférente, & qui néanmoins manque abſolument dans le Dictionnaire de M. *Gaſtelier*; quoiqu'il ſemble qu'un Livre portatif tel que celui-ci l'exigeât. Peut-être même qu'un petit

ouvrage de cette espèce, fait avec soin, contribueroit plus que tout autre à éclairer ceux qui exercent les Arts Méchaniques; ce genre de lecture coûtant peu à l'esprit, & n'exigeant pas un travail continu, qu'il ne faut pas espérer d'Ouvriers presque toujours occupés.

Les 6000 Termes d'Architecture ne se trouvent pas assûrément dans ce *Dictionnaire Etymologique*. L'Auteur est bien éloigné de ce compte. Ce qui m'a paru fort étrange, c'est qu'il ne définisse pas même ce que c'est qu'*Architecture*: cet article est totalement omis, ainsi que la plus grande partie des termes de l'Art, tels que *Bienséance*, *Convenance*, *Distribution*, *Ordonnance*, *Proportion*, *Goût*, &c. La partie de la *Décoration* & celle de la *Construction* (objets capitaux dans un tel ouvrage) n'y sont rapportés que par de simples Etymologies, lorsqu'ils auroient dû y être traités avec une sorte d'étendue pour faire connoître l'importance de leur application dans l'*Architecture*. La plupart des Termes qui concernent le Métier, y sont aussi oubliés; tels que *Maçonnerie*, *Charpenterie*, *Menuiserie*, *Serrurerie*, *Marbrerie*, &c. Mais en revanche on y trouve les mots *Epita-*

phe, *Abreuvoir*, *Acier*, *Etable*, *Ardoiſe*, *Boſquet*, *Boucherie*, *Bucher*, *Cable*, *Caillou*, *Chancellerie*, *Chapitre*, *Chateau*, *Corvée*, *Cour*, *Jardin*, *Couvent*, & mille autres qui ne ſont pas aſſûrément des *Termes d'Architecture*; ce ſont des noms de quelques ouvrages d'Architecture ou de choſes relatives à cet Art, & qui n'en ſont pas des *Termes* proprement dits. Mais outre que M. *Gaſtelier* a omis le plus grand nombre des vrais *Termes*, il a totalement oublié les définitions beaucoup plus néceſſaires que des Etymologies aſſez inutiles aux Artiſtes, & très-indifférentes en général pour ceux qui ne ſont pas du Métier.

Je ne vois pas trop pourquoi l'Auteur a joint à ce Dictionnaire une *explication des Pierres précieuſes*, avec l'Etymologie de chacune, & je ne ſçais ſi vous goûterez la raiſon qu'il en donne; c'eſt que *l'on s'en ſert*, dit-il, *pour décorer quelques parties dans les édifices ſacrés*. On ſe ſert auſſi de beaux ornemens pour les Autels & pour l'habillement des Miniſtres de l'Egliſe. Ainſi l'Auteur auroit dû nous donner une deſcription des étoffes riches & rares. Dailleurs nous avons des Temples magnifiques où il n'y a point de Pierres précieuſes.

M. *Gaſtelier* a donné un *Supplément au Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture.* Mais ce *Supplément*, pour qu'il fût bon, devroit être plus gros que le Livre même, & il ne contient que 17 Pages. Il eſt ſuivi d'un Catalogue intitulé : *Livres néceſſaires aux Architectes.* Qui ne croiroit, ſur ce titre, qu'un Artiſte qui voudroit ſe former une Bibliothéque, n'y trouvât de quoi ſe ſatisfaire ? Point du tout : on ne voit dans ce Catalogue que la copie preſqu'entière de celui qui a été donné gratuitement par *Jombert.* Mais ce Libraire n'induit perſonne en erreur ; il avertit ſeulement qu'on trouve chez lui tous les Livres de cet Art, ſans prétendre qu'ils ſoient tous néceſſaires à un Architecte ; comme en effet ils ne le ſont pas. Il me ſemble que lorſqu'un homme du Métier annonce des Livres comme utiles & même *néceſſaires*, il ſeroit important qu'il ajoutât les raiſons de leur utilité, de leur *néceſſité*, & dans quel point de vûe on doit les acquérir. Au reſte, dans la plûpart des articles que contient ce *Dictionnaire Etymologique*, l'Auteur mérite des éloges par rapport à ſon attention à citer les plus célèbres ouvrages qu'il a ſéchement compilés.

Eclairciſſement abrégé ſur la maladie d'une Fille de St. Geoſmes.

On a vû dans tous les temps, Monſieur, des filles *Hyſtériques*, c'eſt-à-dire, incommodées par quelque dérangement dans les parties propres à leur ſexe, imaginer différens ſtratagêmes pour ſéduire les eſprits crédules, pour ſe donner en ſpectacle, & s'attirer de la conſidération ou des aumônes. Le Diocèſe de Langres en fournit un exemple tout récent. La fille d'un Tireur de Pierres au Village de *Saint-Geoſmes*, près de Langres, après avoir été long-temps tourmentée d'accidens, particulièrement de coliques *hyſtériques*, ſentit tout d'un coup en 1747 une pierre dans la veſſie, dont elle fut délivrée par l'opération; mais elle ne fut point guérie de l'étrange diſpoſition qui ſe manifeſtoit en elle; car depuis on a été obligé de réïtérer juſqu'à douze fois l'extraction des pierres: ce n'eſt pas tout; cette fille en a rendu une prodigieuſe quantité par la voye des urines, même par la bouche; & cette biſarre fécondité, ou plutôt ce manège, dure depuis huit ans.

M. l'Evêque de Langres, auſſi bon

Citoyen que bon Pasteur, se transporta lui-même à *Saint-Geosmes* pour voir la malade ; il la détermina par ses exhortations à se soumettre à l'extraction de la première pierre, quelle ne vouloit pas qu'on lui ôtât : il a pourvû depuis à sa subsistance ; & plein de zèle pour le bien public, il a desiré que cette maladie singulière fût examinée, ou du moins constatée. Il écrivit à ce sujet à M. *Morand*, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie & de l'Art des Accouchemens pour les Sages-femmes, &c. fils du célèbre Chirurgien de ce nom. M. *Morand* fit part de cette Lettre à la Faculté, qui le nomma Commissaire avec Mrs. *Malouin* & *Guettard*, tous deux de l'Académie des Sciences, pour observer de près la Malade, qu'on devoit faire venir à Paris. Mais deux nouvelles extractions faites le 13 & le 16 Juin de l'année dernière différèrent son voyage. On envoya à M. *Morand* tout ce qu'on put ramasser des pierres qu'on avoit tirées à cette fille ; ces pierres se trouvèrent minérales. On annonça cette preuve de faux à M. l'Evêque de Langres, qui jaloux de détromper tout son

Diocèse, invita M. *Morand* à se transporter sur les lieux, afin que d'après ses informations la Faculté pût prononcer authentiquement.

La mission étoit délicate pour M. *Morand*; car cette fille a une aversion décidée pour les Médecins & les Chirurgiens. Malgré cela il partit, & il réussit à découvrir la supercherie. De retour à Paris, il a fait voir à la Faculté beaucoup de ces pierres en question; il y a joint des mémoires, des interrogatoires, des procès verbaux qu'il a eu soin de faire dresser dans toutes les formes. Sur son rapport & sur celui des deux autres Commissaires, MM. *Malouin* & *Guettard*, la Faculté a jugé, 1°. que les pierres qui lui ont été présentées, comme étant sorties du corps de cette fille, ne sont point de la nature de celles qui se forment dans le corps humain; que quelques-unes de ces pierres examinées Chimiquement ont donné à la vérité des signes d'Alkali-fœtide; mais qu'elles n'en ont donné que dans leur superficie la plus extérieure, parce que vraisemblablement elles avoient été mises dans de l'excrément humain pour en imposer. 2°. Que ces pierres sont absolument de nature

ture minérale, & que quelques-unes paroiſſent même avoir été expoſées au feu, & avoir reçu différens degrès de calcination. 3°. Qu'il eſt très-poſſible que cette fille ait contracté ſucceſſivement & par gradation la facilité, ou d'avaler leſdites pierres pour les vomir enſuite, ou de ſe les introduire dans la veſſie, pour les faire ôter par l'opération.

J'ai tiré ces particularités, Monſieur, d'une Feuille in-4°, qui eſt une Lettre de M. *Morand* lui-même, dans laquelle il rend compte à un ami de l'objet & du ſuccès de ſon voyage. Sa Lettre eſt ſuivie du Jugement de la Faculté. Cette Feuille a été exprès imprimée à Langres, & répandue dans ce Diocèſe, afin d'y détruire le préjugé général où l'on étoit ſur le compte de la fille de *Saint-Geoſmes*. Ce petit écrit de M. *Morand* eſt très-ſatisfaiſant. Cependant il nous annonce une *Hiſtoire circonſtanciée de cette maladie*. Il me ſemble qu'il en a dit aſſez, & pour les Membres de la Faculté, & pour ceux qui ne le ſont pas.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 *Mars* 1754.

LETTRE XI.

Suite des Brochures sur la Musique Françoise.

VOus entendez dire souvent, Monsieur, que les caractères sont épuisés au Théâtre ; que toutes les couleurs ont été employées par nos grands Maîtres, & qu'il ne nous reste que quelques nuances à saisir. Ce langage ne seroit-il point dicté par notre amour propre, intéressé à couvrir d'une excuse notre stérilité ? Car, pour ne parler ici que de la Comédie, dont la carrière est plus vaste à la vérité que celle de la Tragédie, combien d'Originaux sont échappés aux pinceaux immortels des *Molières*, des *Regnards* & des *Destouches* ? Que de sujets nouveaux ne pourroit-on pas mettre sur la Scène ? En voici un, par exemple, qui, je crois, n'a pas encore été traité : c'est la fureur de faire du bruit dans le monde, d'occuper les autres de son existence & de son individu. Il ne s'agiroit pas de peindre un homme qui aimât la véritable gloire & qui la cherchât ; ce desir légitime n'est point susceptible de

ridicule. Il faudroit représenter un être singulier, comme il y en a mille, qui ne se souciât d'autre chose, sinon qu'on parlât toujours de lui, en bien ou en mal, cela lui seroit indifférent. Pourvû que son nom devînt célèbre, qu'il se vît le sujet des Conversations, des Brochures, des Vaudevilles du Temps, il seroit au comble de ses vœux. Je m'imagine, Monsieur, qu'un tel Personnage seroit extrêmement théâtral. Il s'éloigneroit exprès des opinions reçues; il heurteroit de front les mœurs, les usages; il feroit des raisonnemens & des actions plus absurdes les uns que les autres. Un de ses amis, qui ne connoîtroit point encore sa manie, viendroit lui dire avec douleur qu'il est la fable de tout Paris; qu'il est en butte aux traits de l'Epigramme & de la Satyre; qu'il paroît tel écrit, où l'on démontre qu'il n'a pas l'ombre de sens commun. Notre Héros, à cette nouvelle, seroit transporté de joye; il embrasseroit celui qui seroit venu la lui annoncer; il distribueroit lui-même des copies des Chansons faites contre lui; &, s'il sçavoit la Musique, il les noteroit, afin de leur donner plus de vogue; &c.

Si tel eſt le caractère de M. *Rouſſeau* de Genève, ſon ſort eſt digne d'envie ; il a tout lieu d'être content de nous & de lui ; & peu d'hommes ſont en droit de ſe vanter d'aver fait plus de ſenſation dans le Public. L'émotion commence malheureuſement à s'appaiſer ; & je crains que ce calme ne ſoit funeſte à la ſanté de notre Philoſophe, dont le tempérammment a ſans doute beſoin de ces agitations extraordinaires, de ces rumeurs générales, que, par régime, il excite de temps en temps. Je ſuis ſûr que nous aurions le malheur de le perdre, ſi l'on ceſſoit de faire mention de lui. Il me ſçaura donc gré de ſuſpendre de quelques jours ſon heure fatale. Quelques Lecteurs, raſſaſiés de cette querelle, & qui n'aiment point à voir toujours le même Acteur ſur la ſcène, ne m'auront peut-être pas la même obligation. Mais je réclame ici la bonté de leur cœur, leur humanité, leur commiſération. Il s'agit de conſerver la vie à un Citoyen, de Genève à la vérité ; Eh, qu'importe ? Tous les hommes ne ſont-ils pas nos frères ? D'ailleurs, la République des Lettres a, comme les Etats Politiques, ſes révolutions, ſes conju-

rations, ſes ſujets ambitieux qui aſpirent à la tyrannie; & je crois devoir m'attacher ſur-tout à conſacrer dans mes Annales ces conſpirations ſecrettes, ces combats ſanglans, ces guerres étrangères & inteſtines. C'eſt ſans contredit la partie la plus intéreſſante d'une Hiſtoire Littéraire, ainſi que de toute autre.

Juſtification de la Muſique Françoiſe.

M. *de Morand*, dont nous avons trois Volumes de Pièces de Théâtre & d'Œuvres diverſes, n'a pu retenir ſa tranquillité à la vûe du précipice où le Génevois vouloit plonger notre Muſique. Il a volé au ſecours de cette *Françoiſe charmante*, comme il l'appelle, & l'a arrachée des mains de ſon ennemi. Son Ecrit eſt un des premiers qui ait paru, & j'y ai trouvé le germe de tout ce qui a été dit depuis. Il eſt intitulé : *Juſtification de la Muſique Françoiſe contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand & un Allobroge, adreſſée par elle-même au Coin de la Reine, le jour qu'avec Titon & l'Aurore elle s'eſt remiſe en poſſeſſion de ſon Théâtre.* C'eſt donc LA MUSIQUE FRANÇOISE qui plaide pour elle-même dans

cette Brochure, & qui adreſſe au Public ſon Apologie. Cette fiction n'a pas été du goût de tout le monde, & bien des gens auroient mieux aimé que l'Auteur eût parlé en ſon nom. Mais pluſieurs raiſons, ſelon moi, juſtifient M. *de Morand.* 1°. Il a toujours cultivé la Poëſie, & l'on ſçait que les Poëtes ſont accoutumés à perſonnifier tous les êtres. 2°. Comme il n'avoit point envie d'épargner M. *Rouſſeau*, non plus que ſes Adhérans, il ne pouvoit imaginer de meilleur expédient, que de mettre ſes expreſſions fortes dans la bouche d'une femme irritée; tout ce qu'elle peut dire eſt excuſable : *Notumque furens quid fœmina poſſit.* 3°. Il faut conſidérer que c'eſt ici un Plaidoyer, & que les Avocats, dans la chaleur de l'action, ne ménagent pas toujours leurs parties adverſes.

L'Auteur n'entreprend pas de raſſembler toutes les raiſons favorables à la Muſique Françoiſe, ou capables de détruire les faux raiſonnemens de M. *Rouſſeau.* Comme il n'y a pas une phraſe dans ſa Lettre qui ne ſoit ſuſceptible de diſcuſſion & de replique, il faudroit ſortir du privilège de la Brochure, & empiéter

sur les droits de l'*in-folio*. Ce seroit d'ailleurs oublier le principe & le bon mot d'un Poëte célèbre cité par M. *de Morand*, c'est qu'*on ne tue pas les insectes à coups de canon*. On se borne à faire voir que M. *Rousseau* est d'une audace effrénée dans sa Satyre, & que de plus il est plagiaire. Ces deux objets m'ont paru très-bien remplis. Pour ne parler que du second, qui est le plus intéressant, l'Auteur rapporte sur-tout beaucoup de passages du Livre de l'*Esprit des Beaux Arts* par M. *Estève*, & l'on voit évidemment que M. *Rousseau* n'a dit que ce que cet Auteur avoit déja dit avant lui avec plus de sagesse & de modération, en avouant même que les *Concetti Musicaux* des Italiens ne détruiront jamais le caractère distinctif de notre Musique, qui est la force & la vérité de l'expression : avantage qu'elle a toujours eu sur sa rivale.

M. *de Morand* joint de bonnes raisons & des notes curieuses à ce qu'il emprunte de M. *Estève*. Il nous apprend, par exemple, que c'est un Allemand appellé M. *Grimm* qui a commencé la querelle ; que le premier manifeste de la déclaration de guerre contre le bon goût

a été sa *Lettre sur Omphale*, & le second, *le petit Prophète de Boehmischbroda*. M. *Grimm*, dit-il, avoit fait en son Pays plusieurs Tragédies, une entr'autres où l'on voyoit ce beau dénoûment : un Prince qui n'a pas la force de tuer un Tyran, dont il veut se défaire, lui jette son poignard, en lui disant qu'un Monstre tel que lui n'est pas digne de mourir de sa main. Le Tyran se baisse pour ramasser le poignard, & le Prince tire bien-vîte une corde de sa poche, la passe au coû de son ennemi, & l'étrangle.

« Est-ce le Ciel, s'écrie M. *de Morand*, » qui a suscité un Prophète de ces Ré» gions Hybernoises ? Le Dieu du Goût, » à l'exemple du Dieu des Chrétiens, » voudroit-il, pour établir son culte, se » servir des moyens les plus foibles & » des bouches les plus ignorantes ? » Je me crois obligé de justifier ici M. *Grimm*. On m'a assûré qu'il ne connoissoit pas plus la Musique Italienne que la Françoise, & que dans le fond il se soucioit tout aussi peu de l'une que de l'autre ; que son projet étoit d'établir dans cette Capitale un Opera purement Italien, & son ambition d'être l'Entrepreneur de ce Spectacle ; que c'étoit-là l'unique mo-

tif raisonnable qui l'engageoit à dire & à écrire tant de mal de notre Musique, & tant de bien de l'Italienne.

M. *de Mor...* nous fait part d'une autre Anecdote qui regarde M. *Rousseau* lui-même ; c'est qu'il a jadis composé les paroles & la Musique d'un Ballet intitulé, *les Muses* ; qu'il le présenta il y a quelques années à l'Opera ; mais que M. *Rameau*, dans une répétition particulière, ne le jugea pas seulement digne d'être répété au Magasin. Voilà sans doute la source de l'antipathie bien fondée de M. *Rousseau* contre la Musique Françoise & contre le premier Musicien de l'Europe.

Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon.

Il étoit naturel que M. *Travenol*, Violon de l'Opera, prît sa défense & celle de ses Confrères personnellement offensés de ce que M. *Rousseau* a dit de l'Orchestre de ce Spectacle. Il a donc fait paroître cette petite Brochure : *Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon, rendu en faveur de l'Orchestre de l'Opera, contre le nommé J. J. Rousseau, Copiste de Musique, Auteur du* DEVIN DE VILLAGE

& de l'Ecrit intitulé LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE, &c. Cette qualification de *Copiſte de Muſique* m'a fait faire une réfléxion qui, je crois, eſt échappée à tout le monde. Il eſt certain que la profeſſion de M. *Rouſſeau* eſt de copier de la Muſique ; & ce Métier n'a rien de deshonnête. Mais, comme il ne copie pas toujours de la Muſique Italienne, & que plus de gens au contraire lui demandent de la Muſique Françoiſe, parce que le mauvais goût eſt plus commun que le bon, quel ſupplice n'eſt-ce pas pour lui que de copier une Muſique auſſi platte, auſſi mauſſade ; que de *rouler* continuellement *ſur le pavé ce corps dur & anguleux* ? Il éprouve le tourment de *Siſyphe* : c'eſt comme ſi j'étois condamné à copier ſans ceſſe les Tragédies de M***.

L'*Arrêt* eſt en vers, qui ne ſont guères dignes du *Conſeil d'Etat d'Apollon.* Je les croirois plutôt de quelque petite Juriſdiction ſubalterne des frontières du Parnaſſe. La dureté phyſique & morale y domine ; quelquefois même la meſure ne s'y trouve pas. Ils ſont accompagnés de *Remarques*, où il y a quelque eſprit. L'Auteur fait une mauvaiſe chicane à

M. *Rouſſeau* ſur le genre du mot *Orcheſtre*; il prétend qu'il eſt féminin, & que le Génevois a eu tort de le faire maſculin. Il eſt des deux genres; il y a des exemples de l'un & de l'autre dans de bons Auteurs. On entend par *Orcheſtre* & le lieu où l'on place la ſymphonie & les Symphoniſtes eux-mêmes. Ne pourroit-on pas, dans le premier cas, le faire féminin, & dans le ſecond maſculin? C'eſt une idée que je propoſe.

M. *Travenol* dit aſſez plaiſamment qu'il faut regarder ſa Brochure *comme un coup d'Archet qu'un Violon de l'Opera a voulu en paſſant donner à M. Rouſſeau ſur les doigts.* Ce *coup d'Archet* eſt un furieux coup de Maillet.

Examen de la Lettre de M. Rouſſeau ſur la Muſique Françoiſe.

Défiez-vous, Monſieur, de cet *Examen, dans lequel on expoſe le plan d'une bonne Muſique propre à notre Langue.* En accordant à la Langue Italienne la préférence ſur la nôtre, on ſe déclare contre nous; on ne combat le Génevois que pour lui donner gain de cauſe preſque à chaque inſtant. Soyez perſuadé que

les Bouffoniſtes ont dicté cet ouvrage pour corriger l'aigreur de la Lettre de M. *Rouſſeau*; mais ils n'ont point eu l'habileté de le critiquer d'une manière ſatisfaiſante pour le goût François. Du reſte, M. *Baton*, le jeune, Maître de Vielle, Auteur de cette Brochure, parle peut-être très-bien *Harmonie*, *Mélodie*, *Accompagnemens*, *Chant*, &c; mais les trois quarts du temps on n'entend du tout point ce qu'il veut dire. J'oſe l'aſſûrer, Monſieur, ſur la foi d'un très-grand Muſicien que j'ai conſulté. C'eſt ce qui me fait craindre que nous ne voyions jamais rien de raiſonnable & de ſatisfaiſant ſur la Muſique. Preſque tous ceux qui ſçavent écrire l'ignorent, & tous ceux qui la poſſédent ne ſçavent pas écrire; il faudroit un Auteur qui joignît à un profond ſçavoir l'art de s'exprimer avec clarté, & à la portée du plus grand nombre; ce qui n'eſt point encore arrivé. L'homme d'eſprit effleure la matière ſans l'approfondir, & l'homme ſçavant ne ſe fait point entendre. Ainſi des difficultés preſque inſurmontables rendront toujours inacceſſible cet Art, qui d'ailleurs n'eſt fait que pour être jugé par les oreilles & ſenti

par l'ame. Auſſi tous ceux qui en ont raiſonné d'après le Goût, en ont peut-être mieux parlé que ceux qui ſe ſont perdus & qui ont égaré leurs Lecteurs dans des routes ſcientifiques. Si, à l'occaſion des Tableaux expoſés au dernier Salon, on n'avoit fait que des diſſertations ſur les Couleurs, quel fruit les grands Peintres, qui en ſçavent plus que tout ce qu'on peut dire là-deſſus, & le Public lui-même qui n'y auroit rien compris, en auroient-ils retiré ? Le juge naturel de tous les Arts agréables eſt le Sentiment éclairé ; c'eſt à ce Tribunal que les Artiſtes eux-mêmes ſoumettent leurs ouvrages.

J'ai dit, Monſieur, que l'Auteur de l'*Examen* donnoit preſque toujours raiſon à ſon adverſaire. En effet, le réſultat de ſon écrit, c'eſt que nous n'avons pas une bonne Muſique ; mais il veut bien nous accorder que nous pouvons en avoir une bonne : voilà toute la différence que j'ai trouvée entre lui & M. *Rouſſeau*, qui veut abſolument nous prouver l'impoſſibilité phyſique de chanter jamais dans notre Langue. A l'égard de la critique du Monologue d'*Armide*, l'Auteur de cette Brochure la trouve

juſte *à la rigueur.* Je vous envoye ſimplement une réflexion ſur le premier vers; elle m'a été fournie par l'habile Muſicien dont je vous ai parlé. *Enfin, il eſt en ma puiſſance* : il trouve que ce mot *enfin* (*ſi mi*) rendu par la dominante du ton, ſans que la Baſſe ſorte de ſa place, eſt d'une vérité, d'une élégance admirable, & prépare la ſuite du Chant, comme le mot *enfin* annonce la ſuite du vers. Si la Baſſe deſcendoit d'un ton, elle ſeroit bonne; mais elle rendroit un accord de ſixte qui ne conviendroit pas ſi parfaitement à la ſituation d'*Armide. Il eſt en ma puiſſance* (*ſi mi mi ſol mi mi*) remarquez la ſuite de l'accord parfait, ſans que la Baſſe procède par aucun intervalle; cela veut dire en Muſique, *je le tiens, il ne peut m'échapper.* Il y a autant de génie à *Lully* d'avoir fait tenir un *mi* à la Baſſe, qu'il y en a d'avoir fait toutes les notes d'*Armide* dans l'accord parfait de *mi.* Faites encore attention que la fin du vers eſt un ſens fini, & que la phraſe du Chant eſt toujours ſur la tonique. On pourroit commenter ainſi tout ce beau Monologue; ce qui deviendroit un ouvrage très-long, ſur-tout pour un Compoſiteur qui

aime mieux faire un bon ouvrage en Muſique, que de perdre ſon temps à écrire pour des gens prévenus : *aures habent & non audient.*

Lettre d'un Sage à un homme très-reſpectable, & dont il a beſoin.

Ce *Sage* c'eſt M. *Rouſſeau*, l'*homme très-reſpectable* le Public, l'Auteur de la *Lettre* M. le Chevalier *de la Morlière*. Il feint ingénieuſement qu'un Philoſophe a été paſſer quelques mois à une très-belle Terre, & qu'à ſon retour il écrit librement au maître de la Maiſon ce qu'il penſe de ſon Château, de ſes Jardins, de ſa Maîtreſſe, de ſes ameublemens, de la Compagnie qu'il y a vûe. Il examine tous ces objets, l'équerre & le compas à la main. Il mande d'abord à l'*homme reſpectable*, que de plats Provinciaux ou de ſtupides Pariſiens ont beau trouver ſon Batiment d'une ſtructure agréable, diſtribué avec élégance, & placé dans un aſpect riant; que pour lui, il ne le regarde que comme une maſſe lourde & *anguleuſe*; que les proportions ſont auſſi *mal contraſtées* qu'*incommenſurables*; qu'il n'y a ni *harmonie*, ni

enſemble, ni *détails*; qu'enfin cette Maiſon eſt un paradoxe depuis la Cave juſqu'au Grenier; qu'elle exiſte, il eſt vrai, puiſqu'il y a mangé, bû & dormi : mais que cependant elle n'exiſte pas, ſon être n'étant point *homogène*, n'y ayant point d'*unité* de parties qui compoſent un tout.

Notre Sage parcourt ainſi les Parterres, les Boſquets, les Statues. Il s'arrête ſur-tout à celle de *Thalés* le Philoſophe qu'il a vû repréſenté avec un air ſerein, doux, accueillant. Il critique amèrement cette Statue, prétendant qu'elle rend mal l'air, le caractère d'un Sage, d'un Philoſophe : « Point de majeſté, point » de morgue, point de cette hauteur » froide de phyſionomie, qui déſigne » combien nous félicitons le Créateur de » nous avoir trouvés ſi heureuſement » ſous ſa main; combien la Terre eſt » heureuſe de nous porter; à quel point » les autres Mortels ſont éloignés de » nous; que d'égards nous méritons de » vouloir bien nous commettre juſqu'à » les illuminer; &c. »

Le Critique ne fait pas plus de grace à la Maîtreſſe : « Sa démarche, ſes mou» vemens, ſes attitudes, ſes geſtes ſont » eſſentiellement faux, mal concertés,

» *ſans combinaiſon, ſans règle & ſans* » *principe moteur*, puiſque l'harmonie » qui les occaſionne n'en eſt point une, » mais une diſcordance perpétuelle; que » l'inſtinct (car ce n'eſt que cela) *qui* » *bat, pour ainſi dire, La meſure dans ſon* » *ame*, la bat toujours à faux; que la » tête prend preſque toujours la partie » du deſſus, mais que ſon cœur ne ſe » charge point de l'accompagnement; » & qu'il ne peut réſulter d'un tout ſi » monſtrueux qu'une diſſonance de pen- » ſées & de démarches qui font frémir » tout homme de bien & tout honnête » Géomètre. »

Notre *Diogène* finit par propoſer à l'*homme reſpectable*, qu'il ne reſpecte pas, une autre Maîtreſſe, vive, coquette, ſemillante, furieuſe dans l'excès de la joie, brillante dans la douleur, grimacière dans la plaiſanterie, minaudière dans le ſentiment, parlant avec la même dignité aux Dieux & aux Valets; toujours du goſier, toujours des roulemens, faiſant reſſembler un Roſſignol à la mer agitée, un Tyran furieux à une Tourterelle, un cœur amoureux & tendre à *Polyphème* blaſphémant ſur un rocher; &c. Il y a, Monſieur, beaucoup d'eſprit dans cette

petite Brochure ; l'Allégorie m'en a paru fine & bien ſoutenue ; j'y ai trouvé quelques phraſes entortillées & quelques mots précieux. Mais peut-être les a-t-on affectés exprès pour faire mieux ſentir le ridicule de nos Diſcoureurs à la mode.

Apologie de la Muſique Françoiſe contre M. Rouſſeau.

L'Epigraphe qui ſe lit à la tête de ce morceau du P. *Laugier*, Jéſuite, eſt extrêmement heureuſe :

Noſtras qui deſpicit Artes
Barbarus eſt ....

L'Auteur s'attache à deux points importans. M. *Rouſſeau* dit que toute Muſique Nationale tire ſon caractère de la qualité du langage : voilà ſon principe ; il ajoute que la Langue Françoiſe n'eſt du tout point propre à la Muſique, & qu'ainſi nous n'avons ni ne pouvons même avoir de chant : voilà la conſéquence. Le P. *Laugier* démontre que le principe eſt faux, & que l'application eſt plus fauſſe encore. La Muſique eſt indépendante de toute Langue quelconque ; elle peint par les ſons & non par les mots ; ce

n'eſt point la qualité du langage qui la rend bonne ou mauvaiſe, c'eſt le génie des Compoſiteurs ; enfin, comme on l'a dit & répété mille fois, les paroles Grecques, Latines, Françoiſes, Italiennes, Angloiſes, Eſpagnoles, Allemandes, Turques, Arabes, Syriaques, Hébraïques, Celtiques, &c, ne ſervent qu'à déſigner l'objet que le Muſicien a dû peindre, le ſentiment qu'il a dû exciter ; elles ne donnent que l'explication du tableau ; & le tableau n'en ſeroit pas moins bon, s'il l'étoit réellement, quand même l'explication ſeroit défectueuſe. Il faudroit dire ſeulement ce que nous diſons tous les jours nous-mêmes de quelques uns de nos Opéra, dont la Muſique eſt excellente & les Poëmes miſérables, ou dont les Poëmes ſont bons & la Muſique médiocre ; que c'eſt dommage qu'on ait fait de ſi bonne Muſique ſur des paroles ſi plattes, ou de ſi méchante Muſique ſur d'auſſi jolies paroles. Nous ſçavons parfaitement faire cette diſtinction. Donc la Muſique eſt un Art à part qui n'eſt pas plus identifié avec une Langue, quelle qu'elle ſoit, que l'eſt M. *Rouſſeau* avec la vraie Philoſophie.

Notre Langue d'ailleurs eſt très-pro-

pre à la Muſique. Elle eſt douce, cadencée, légère, coulante, pompeuſe, vive, ſimple, naturelle, rapide, harmonieuſe, entre les mains des bons Auteurs. Elle a ſans doute des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres ; mais les Grecs & les Romains n'étoient-ils pas dans le même cas ? Y a-t'il une Langue vivante qui n'ait cet inconvénient, ſi c'en eſt un ; ce que bien des gens ne croyent pas. Ils penſent au contraire que ces longues plus longues, ces brèves plus brèves, ajoutent de l'agrément à une Langue, & fourniſſent un moyen de varier l'harmonie par une plus grande variété de prononciation. Le P. *Laugier* n'exalte pas vaguement les avantages de notre Idiôme ; il les fait ſentir & les explique, en développant la nature, la méchanique de cet Idiôme même ; il s'appuye de l'exemple de nos grands Ecrivains.

Le Génevois, après avoir nié le droit, nous nie le fait ; c'eſt-à-dire que croyant avoir prouvé que nous ne pouvons avoir de Muſique dans notre Langue, il s'attache à faire voir que nous n'en avons point en effet. L'Apologiſte le ſuit dans ſa marche, & le combat encore avec

ſuccès, non en récriminant contre la Muſique Italienne; ce qui lui ſeroit très-aiſé, comme on le voit par le caractère vrai qu'il en trace, mais en raiſonnant d'après des principes inconteſtables. Il diſtingue dans la Muſique deux parties eſſentielles, deſquelles il traite l'une après l'autre, la Compoſition & l'Exécution. Le mérite de toute Compoſition Muſicale conſiſte dans l'énergie de l'expreſſion; c'eſt-à-dire, dans l'art avec lequel le Compoſiteur manie les Sons & l'Harmonie pour peindre le tableau, & exciter le ſentiment qui eſt propre de ſon ſujet. Reſte à prouver que nous avons eû d'habiles Compoſiteurs qui ont poſſédé le talent de l'expreſſion à un dégré ſupérieur. Les œuvres de *Lully*, de *Clérambaud*, de *Campra* & de *la Lande*, fourniſſent au P. *Laugier* des démonſtrations ſans replique. Ces quatre grands Muſiciens ſont ici parfaitement caractériſés & peints des couleurs qui les diſtinguent. Je trouve ſeulement que l'Auteur s'eſt un peu trop étendu ſur les Motets, qui peut-être ſont étrangers à la queſtion, M. *Rouſſeau* ne s'étant propoſé pour objet que notre Muſique vocale Françoiſe. Mais cette digreſſion eſt bien pardonna-

nable à un Religieux qui remplit auſſi-bien que le P. *Laugier* tous les devoirs de ſon état, & qui eſt cenſé mieux connoître la Muſique de l'Egliſe que celle de l'Opéra. Il parle auſſi de la première avec une complaiſance, une abondance de cœur, une onction, une délectation intérieure, qui décèle une ame extrêmement ſenſible & un eſprit pénétré des grandes vérités de notre Religion.

Le Philoſophe de Génève, voulant proſcrire les *Duo*, dit que *rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain temps, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter, ni ſe répondre.* L'Apologiſte fait voir que cette plaiſanterie porte à faux. Il n'eſt point contre la nature que deux perſonnes éprouvent un ſentiment uniforme, ou un ſentiment oppoſé dans le même inſtant : rien au contraire n'eſt plus naturel, ni plus commun. Dès qu'il eſt poſſible qu'elles l'éprouvent, il eſt tout ſimple qu'elles l'expriment. Ce ne ſeront plus deux perſonnes qui ſe *parleront à la fois*, mais deux perſonnes qui manifeſteront à la fois la ſituation particulière de leur ame; elles ſeront diſpenſées par conſéquent, &

même absolument hors d'état *de s'écouter & de se répondre.* Le *Duo* n'est donc point arbitraire ; il rentre dans l'ordre des choses possibles & naturelles, & loin d'être ridicule & choquant, il est très-vraisemblable, & produit une satisfaction des plus vives.

Le P. *Laugier*, sur l'article de l'Exécution, juge qu'elle pourroit se perfectionner parmi nous ; il donne là-dessus des règles & des idées qui ne sont point à mépriser. Bien différent de M. *Rousseau*, qui nous réduit inhumainement à l'impossibilité de bien faire, son Antagoniste ne dissimule pas nos défauts ; mais en même-temps il fournit les moyens de les éviter : & c'est ainsi que doit écrire sur les Arts un Amateur éclairé, un bon Citoyen, un véritable Philosophe. La Brochure du P. *Laugier* me paroît écrite avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Peut-être même son style est-il un peu trop chargé de parure ; les contrastes ingénieux, les élans poétiques n'y sont point ménagés ; il y a presque autant de descriptions riantes que de raisonnemens solides, presque autant de fleurs que de fruits.

Doutes d'un Pyrrhonien, proposés amicalement à J. J. Rousseau.

Un jeune homme de Bayonne, âgé de vingt-deux ans tout au plus, qui a beaucoup de feu, & qui n'a point encore fait parler de lui, M. *Coste d'Arnobat*, a profité de l'occasion de cette guerre, pour faire sa première Campagne. Il s'en est tiré avec honneur, quoiqu'il ait eu en tête un ennemi redoutable. Son écrit est ingénieux & facile; c'est une ironie continuelle; ce sont des éloges pompeux & variés de M. *Rousseau*, que l'on regarde comme le plus grand homme que la terre ait enfanté, & à qui l'on propose des *Doutes* comme au seul Maître qui puisse les résoudre. Pour vous faire juger du ton de cette Brochure, il suffit de vous en rapporter quelques traits. « Les Allemands, les Espa-» gnols & les Anglois, dites-vous (c'est » à M. *Rousseau* qu'on adresse la parole) » abandonnèrent le goût qu'ils avoient » pour leur *insipide Musique*, dès que » l'Italienne parut. *Le plaisir l'emporta* » *chez eux sur la vanité.* Il faut que nous » en ayons une dose bien forte pour la » soutenir aux dépens mêmes de nos amu-

semens.

» sentens. J'avois cru jusqu'ici avec tout » l'Univers, que le François sacrifioit » tout à ses plaisirs; mais l'Univers & » moi, nous nous sommes trompés. Ces » mêmes François aiment mieux s'en- » nuyer à leurs Opéra, que de convenir » qu'ils ne valent rien. Ils poussent mê- » me le fanatisme jusqu'à remplir la Salle » à toutes les Représentations. En vérité » je ne les aurois pas crus capables d'une » combinaison de malice qui les gêne » si prodigieusement.... *Le Chant Fran-* » *çois*, dites-vous, *exige tout l'effort des* » *poumons & toute l'étendue de la voix.* J'ai » entendu jusqu'à présent nos bons Mu- » siciens répéter sans cesse à leurs Eco- » liers : *plus doux, ne forcez point, ren-* » *dez vos sons flexibles & coulans*; mais » ces gens là ne sçavent pas sans doute » leur métier; & *Jéliotte*, qui chante » le François comme on doit le chan- » ter, nous prouve assez par ses cris de- » sagréables qu'on ne sçauroit exécuter » notre Musique sans pousser des hurle- » mens affreux. » Le jeune Auteur sou- tient ce ton de plaisanterie, & ne prend adroitement de la Lettre de son Adver- saire que les endroits qui prêtent le plus au *Persifflage*.

Apologie de la Musique & des Musiciens François, contre les assertions peu mélodieuses, peu mesurées & mal fondées du Sieur Jean-Jacques ROUSSEAU, *ci-devant Citoyen de Genève.*

Cette *Apologie* est sérieuse ; & quoique l'Auteur, M. *de Bonneval*, ne fasse qu'effleurer la matière ; on y trouve des réflexions justes & des réponses solides à quelques assertions du Genevois. A son amère censure du beau Monologue d'*Armide* on n'oppose qu'un fait. On pria un jour la célebre *le Couvreur* de déclamer ce morceau dans le ton & avec cette intelligence avec lesquels elle rendoit si bien la nature. Elle l'exécuta, & l'on fut agréablement surpris de voir jusqu'à quelle précision *Lully*, par sa Musique, se trouvoit d'accord avec elle.

En supposant que notre Musique fût détestable, M. *de Bonneval* fait voir à M. *Rousseau* qu'il agit contre ses propres principes, en s'efforçant de l'anéantir. « Tout ce qui contribue à rassembler » beaucoup de monde dans une Capi- » tale, & à lui faire passer trois ou qua- » tre heures agréablement, est très-essen- » tiel au repos public. Tous les Etats en » sentent aujourd'hui la conséquence.

» Les Spectacles entrent dans l'œcono-
» mie politique. Le Sieur *Rouſſeau* le
» penſoit de même, dans le temps qu'il
» ſouhaitoit pouvoir faire une mauvaiſe
» Pièce tous les jours. Qu'il laiſſe donc
» à notre Muſique, telle qu'elle eſt, le
» même privilège dont il ſe contentoit
» pour ſes ouvrages. »

Il eſt impoſſible, Monſieur, qu'on ne trouve ſouvent les mêmes choſes dans toutes ces Brochures. La raiſon eſt une, & par conſéquent les Auteurs qui en ſont pourvûs doivent ſe rencontrer, ſans qu'on les accuſe pour cela de ſe copier. Ce concours, cette réunion de ſentimens & de réfléxions eſt peut-être la preuve la plus convaincante que l'erreur eſt du côté de M. *Rouſſeau*. Je pourrois donc rapporter de M. *de Bonneval* pluſieurs autres remarques juſtes ; mais comme la plûpart ont été faites, ou avant ou depuis ſa Brochure, je craindrois de tomber dans des répétitions. Je ne prends de chacun de ces petits écrits que les traits particuliers que je ne trouve point dans les autres. L'Auteur de celle-ci eſt le même M. *de Bonneval* qui a fait la *Lettre* ingénieuſe de l'*Hermite de Charonne*, dont je vous ai parlé.

Lettre d'un Parisien, contenant quelques réflexions sur celle de M. Rousseau.

M. *Robinot*, ancien Notaire, Auteur de cette *Lettre*, est dans le cas de n'avoir presque rien dit de neuf. Il m'a paru seulement fertile en comparaisons. Il regarde l'ouvrage de M. *Rousseau* comme *une Carte qui indique les bancs de sable, les rochers, les courans, & autres écueils d'une mer sur laquelle les habiles gens pourront toujours voguer.* Il considère M. *Rousseau* lui-même *comme le Pilote général de l'Océan Lyrique François*, par rapport à la partie dont il est chargé dans le travail Encyclopédique; & il lui conseille de faire tous ses efforts pour *nous consoler de la perte de notre Amiral*: c'est sans doute M. *Rameau*. Uniquement occupé de son Idole (la Musique Italienne) le Génevois, pour rendre son triomphe plus éclatant & son culte universel, voudroit que ses Autels fussent élevés sur les débris des Langues & des accens de toutes les Nations: ce fut ainsi, dit M. *Robinot*, que le Calife *Omar*, le flambeau à la main, détruisit les Archives de l'Univers Littéraire, pour y substituer l'*Alcoran*. Il peint M.

Rousseau emporté par les flots amoncelés de sa bile; il ne peut lui pardonner surtout de vouloir détruire la Musique Françoise, dans le moment même qu'il l'a enrichie du *Devin du Village*. « Se ſe-» roit-il laiſſé flatter du barbare honneur » de nous retracer l'image de *Mahomet* » *II* maſſacrant la belle *Irène* dans l'inſ-» tant qu'elle venoit de partager avec lui » les plus douces faveurs d'un amour » heureux & mutuel ? » La comparaiſon eſt noble & flatteuſe; mais je ne crois pas que *le Devin du Village* ſoit auſſi charmant que l'étoit *la belle Irène*.

En voilà aſſez, & peut-être trop, pour aujourd'hui, Monſieur : j'acheverai une autre fois en peu de mots l'hiſtoire de ce démêlé Muſical. Je ſuis, &c.

A Paris ce 15 Mars 1754.

LETTRE XII.

Tableau du Cœur & de l'Eſprit.

DEpuis la diſtinction heureuſe qu'on a faite du Cœur & de l'Eſprit, on nous a donné, Monſieur, pluſieurs ou-

vrages estimables, où l'on assigne avec sagacité à ces deux substances ce qui leur appartient. Mais aussi leurs facultés, leurs fonctions, leurs vertus, leurs erreurs respectives ont engagé bien des Ecrivains dans des recherches subtiles, dans des dissections anatomiques très-délicates, dans des labyrinthes formés, si je puis m'exprimer ainsi, des fils les plus déliés. Ce n'est pas là certainement le défaut de M. le Chevalier *de Saint-Mars*, peintre du *Tableau* que je vais exposer à vos yeux. L'ordonnance n'en est point compliquée; les couleurs, à force de finesse, n'échappent point à nos regards. On voit sur le champ ce qu'il a voulu représenter, & il épargne aux Spectateurs les frais du Commentaire.

Ce petit ouvrage, qui se vend chez *Prault* le jeune, Libraire, Quai des Augustins, près de la Rue Gille-Cœur, est dédié au Roi de Prusse. On dit à ce Prince que ses Etats sont beaucoup plus étendus qu'il ne pense; que partout où il y a des Lettres, il est assuré d'avoir un Empire, & que *comme elles sont en honneur dans tout le Monde, on peut dire qu'il est le Roi du Monde entier. Voilà*, ajoûte M. *de Saint-Mars, un beau Royaume que vous*

vez. . . . N'ai-je pas, comme bien d'autres, la gloire d'être un de vos Sujets? Je ne sçais si cette heureuse qualité ne sera pas contestée à l'Auteur.

Après l'Epitre Dédicatoire on trouve une courte Préface, dans laquelle le modeste Ecrivain nous dit que jusqu'à présent *on a fait peu de découvertes dans le Cœur humain; que son ouvrage en fera faire peut-être; qu'il ne lui appartient pas d'en faire l'éloge; mais qu'on y va trouver du vrai & du nouveau.* Pour *du nouveau*, oui: pour *du vrai*, cela est douteux. Le premier morceau qui se présente est un *Essai sur la Prose & la Poësie*; & comme M. le Chevalier *de Saint-Mars* ne fait point de vers, il donne à la première tout l'avantage sur sa rivale. Il prétend qu'il n'est pas possible de lire des vers, fussent-ils des plus grands Maîtres. *J'en appelle à témoins*, dit-il, *ceux qui ont lû nos meilleures Tragédies: en peut-on soutenir la lecture sans ennui?* Il croit que *la Henriade est le plus beau Poëme qui se soit jamais écrit*; mais il *défie qu'on la puisse lire avec plaisir.* Il voudroit qu'on bannît absolument la rime de tout ouvrage sérieux. *Je n'aime point*, dit-il, *un Pantin entre les mains d'un Vieillard*;

le Panin est la rime, & le Vieillard est l'ouvrage.

Après ce petit échantillon vient le *Tableau du Cœur & de l'Esprit*, composé de *Caractères*, de *Portraits détachés*, de *Remarques*. Il a ses raisons pour conseiller dans un endroit de se défier d'un gros Livre, & de donner la préférence à la Brochure. Il gémit bien gratuitement de voir le Public, *ébloui par les in-folio, ne juger de l'esprit d'un Auteur que par la grande quantité de ses productions*. Voici une belle maxime : *l'agréable est fait pour la langue ; l'utile est fait pour la plume.* Ainsi il proscrit toutes les conversations instructives, & il ne veut point qu'on fasse *des ouvrages agréables* ; il donne l'exemple avec le précepte. Il ne croit point en général à l'amitié : *voulez-vous brouiller deux hommes, faites-les se voir souvent.* Si cependant il se trouve deux amis, sçavez-vous d'où vient leur amitié ? *Du rapport des traits de la figure* : ils ont beau vous paroître différens, M. *de Saint-Mars* vous soutient *qu'ils forment un tout à peu près égal* ; qu'ils ont le *même air*, le *même visage*, le *même souris*, en un mot, qu'ils se ressemblent parfaitement. *Un homme est épris d'une*

femme laide. La raiſon ? C'eſt qu'il eſt laid lui-même.

L'Auteur décide la grande queſtion de la prééminence de la Robe & de l'Epée. Il penſe qu'on la doit à la première. *C'eſt la Robe*, dit-il, *qui fait revivre les Héros ; leurs actions auroient beau être éclatantes, elles ne brilleroient pas long-temps, ſi elles n'étoient écrites par une plume délicate.* L'Auteur confond ſans doute les gens de Lettres & les gens de Robe. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt la première fois que l'épithète de *délicate* ſe trouve jointe aux plumes du Palais ; la *délicateſſe* n'eſt ni leur objet ni leur partage. C'eſt la première fois auſſi qu'on les voit chargées d'écrire les actions des Héros.

M. *de Saint-Mars* a beaucoup d'autres idées ſingulières. Il dit *qu'on peut être babillard ſans parler beaucoup* ; qu'un ſot eſt *né pour bâiller* ; qu'un homme d'eſprit peut bien *s'ennuyer* ; mais qu'on ne le voit jamais *bâiller* ; qu'*un mauvais Auteur eſtime beaucoup ſon ouvrage, parce qu'il lui a beaucoup coûté ; & qu'un bon Auteur eſtime peu ſes écrits, parce qu'ils ne lui ont rien coûté.* C'eſt préciſément tout le contraire ; je veux

dire, que les mauvais ouvrages coûtent peu aux mauvais Auteurs, & que cependant ils les eſtiment beaucoup; & que les bons coûtent beaucoup aux bons Auteurs, & que néanmoins ils les eſtiment peu, parce qu'ils ont l'idée d'une plus grande perfection, & qu'ils ſe ſentent toujours en-deçà. L'Auteur dit encore *qu'il n'y a qu'à ne rien deſirer ici bas, & que tous les deſirs ſeront remplis;* qu'il n'y a *rien de plus riche qu'un Malade, parce qu'il eſt privé de tous les plaiſirs qui portent à la depenſe;* que *l'aigreur de la prononciation annonce un eſprit obſcur & embaraſſé;* que *tous les gens bruſques n'ont pas des idées nettes;* qu'*un ton doux & aiſé attire après lui une idée déja trouvée.*

Mais où M. *de Saint-Mars* eſt excellent, neuf, admirable, unique, c'eſt lorſqu'il parle des Anciens, dont il fait très peu de cas. « Leur proſe eſt l'obſ-» curité & la nuit même; on diroit » qu'elle n'oſeroit paroitre. Ne prend-» elle pas mille détours pour ſe cacher? » Ne faut-il pas lire des pages entières » pour comprendre le ſens? Il faut écou-» ter des heures entières l'Orateur pour » entendre ce qu'il veut dire. Ce n'eſt » partout qu'énygmes; l'eſprit eſt tou-

» jours à la gêne avec lui. Dans le vrai, » si nos Avocats & nos Prédicateurs s'é- » nonçoient dans le goût ancien, & nos » Chaires & le Barreau m'auroient l'air » de devenir bien déserts » L'Auteur introduit un personnage sottement épris d'*Horace*. Pour lui, il ne voit dans ce Poëte célèbre qu'*un homme de table & de plaisirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire; & pourvû qu'il ait dans sa cave du meilleur vin d'Italie, il se moque des Charges de la République*. Ses Odes & ses Satyres sont misérables aux yeux de notre *Aristarque*. Il fera voir *vingt images toutes mieux frappées les unes que les autres* dans l'Ode à la Fortune de *Rousseau*, dans l'Ode à la Patrie de *Gresset*, dans l'Ode de la Mort Chrétienne, de *Racine* fils; *& dans tout votre Horace je vous défierai de m'en montrer autant*. Ses Odes ne sont que des *propos de Cabaret*. Ses Epitres, ses Satyres, & son Art Poëtique ne valent pas mieux; *le desordre y regne partout; rien n'y est bien; tout y est diffus, monstrueux*.

M. le Chevalier *de Saint-Mars*, pour appuyer son opinion d'exemples, cite avec transport l'*Ode sur la Mort Chrétienne*; il s'arrête sur-tout à la Strophe

qui peint le Châtiment de *Sisyphe* condamné à rouler continuellement un rocher jusqu'au sommet d'une montagne :

Ses bras nerveux qui se roidissent,
Ses genoux tremblans qui fléchissent,
Me font pour lui pâlir d'effroi.

« Vous travaillez avec lui, dit notre » habile Commentateur ; ses efforts de- » viennent les vôtres ; comme lui vous » vous trouvez fatigué à un point que la » lecture en devient gênante & pénible.

Le Malheureux enfin succombe ;
Et de la roche qui retombe,
Le bruit résonne jusqu'à moi.

» En vérité il n'y a plus moyen d'y te- » nir ; ces derniers vers achevent de vous » porter le coup mortel ; vous n'étiez jus- » qu'alors qu'effrayé ; mais, malgré tout » votre courage, vous voilà renversé » comme ce Malheureux.... Quels traits ! » quelles images ! Virgile, tout Virgile » qu'il est, ne m'en offrira jamais grand » nombre dans tout son Poëme, & notre » Poëte dans une seule Ode en présente » presqu'autant. »

J'aime sur-tout la noble colère de

l'Auteur au ſujet de *Cicéron*. « Ce » grand Orateur a dû beaucoup en- » nuyer ſon Auditoire, & plus d'une » fois le Sénat Romain s'eſt endormi à » ſes Plaidoyers. Ses Périodes, il eſt vrai, » ſont d'une tirade & d'une longueur à » ne plus finir; il faut des heures en- » tières pour entendre ce qu'il veut dire. » C'eſt un Tyran qui exerce le plus cruel » empire ſur les eſprits; on diroit qu'il » prendroit plaiſir à les tenir aux fers. » J'ai quelquefois admiré la patience » des Romains; il falloit qu'elle fût bien » grande, d'être obligés d'écouter des » Orateurs auſſi babillards; leur eſprit » étoit d'une furieuſe trempe pour ré- » ſiſter au torrent d'un babil qui ne veut » rien dire. »

L'Auteur ne traite pas plus favorablement quelques Poëtes François. Le divin *La Fontaine* eſt un aſſez petit homme à ſes yeux. *La réputation de la Fontaine*, dit-il, *m'a toujours paru mal fondée; il a parfaitement imité ſon Original; mais ce n'eſt toujours qu'une Copie; pouvoit-il s'égarer avec le guide qu'il avoit choiſi?* M. *de Saint-Mars* dit auſſi que nous n'avons, dans notre Langue, ni bons mots, ni bonnes épigrammes, ni bonnes Let-

tres ; que celles de Madame *de Sévigné* ſont *trop ſéches ;* que celles de Madame *Deſnoyers ne le ſont pas aſſez* ; &c.

Il fait enviſager aux Ecrivains qu'il exalte avec le plus d'enthouſiaſme un avenir bien triſte. Il les aſſûre *qu'ils n'atteindront pas à l'immortalité* ; que *s'ils s'en ſont flattés, leur eſpoir eſt perdu* ; qu'il leur accorde *un ſiécle & demi ou deux, & rien davantage* ; qu'ils ſeront tous *rongés des vers ;* que *la Henriade* elle-même en ſera la proye. Le judicieux Auteur termine ſon ouvrage par un petit morceau de proſe cavalièrement intitulé : *Epître à Voltaire.* Elle commence ainſi : « Voici » un *drôle de Livre*, Monſieur, l'idée » eſt *nouvelle*, vous en rirez ; le titre eſt » *plaiſant*, *le Temple de Littérature* : A » qui pourrois-je mieux l'adreſſer ! N'en » êtes-vous pas le Souverain ?... Vous » êtes trop bon Acteur ; vous jouez tou- » tes ſortes de rôles... J'ai cherché, j'ai » feuilleté ; ma recherche eſt naïve ; vous » regnez ſeul, & dans l'Europe entière » je ne vois qu'un Voltaire. » Quoi qu'il en ſoit, je ne ſçais ce que c'eſt que ce *Temple de Littérature*, dont parle M. *de Saint-Mars ;* c'eſt ſans doute quelque ouvrage de ſa façon qui n'a point en-

core paru ; ce qui me le fait penſer, c'eſt qu'il le loue beaucoup : *Le meilleur Livre*, dit-il, *a quelque choſe de foible ; il languit à la fin. Tout réveille ici, tout intéreſſe ; le plaiſir n'eſt jamais interrompu ; partout des fleurs à cueillir.* Que je ſuis impatient de voir ce beau Chef-d'œuvre ! Mais, en attendant, le *titre* ne m'en paroît pas trop *plaiſant*, ni l'*idée* bien *nouvelle* ; & je ſuis fâché de ne pouvoir en *rire* ; je me réſerve pour ce *drôle de Livre*, lorſqu'il paroîtra. M. *de Saint-Mars* s'apperçoit pourtant qu'on peut trouver mauvais qu'il diſe lui-même d'avance tant de bien de ſon ouvrage. « Quelle effronterie ! » Quel amour propre ! Doucement, Monſieur le Public, un peu moins de courroux ; je ne ſuis ni nain, ni effronté... Je » vous donne du bon & de l'excellent, » & je ne vous demande rien ; je n'en » veux qu'à vos plaiſirs : en faveur de ma » généroſité peut-être me paſſerez-vous » ma fanfaronade. »

M. le Chevalier dit encore bien des douceurs à M. *de Voltaire*. Selon lui, il reſſuſcite nos deux grands Tragiques, *Corneille* & *Racine* ; *ſans en avoir les défauts il en a les beautés. On repréſente toutes ſes Pièces, & bien plus on les lit toutes*

avec plaisir. A peine en représente-t-on quatre de Corneille, & ma foi, le reste n'est pas supportable à la lecture. Pour vous, Monsieur, dit-il à M. *de Voltaire, vous êtes le Héros du Public éclairé; mais vous cesseriez bien-tôt de l'être, si vous écriviez comme Corneille.*

Les Adieux du Goût.

Je ne puis vous exprimer, Monsieur, la satisfaction que je ressens de voir deux jeunes Eleves se déclarer hautement pour le bon Goût, tandis que ceux qui passent pour nos Maîtres lui portent sans cesse les plus funestes atteintes par leurs écrits & par leurs discours. Le zèle & la ferveur sont le partage des Novices. Puisse l'exemple contagieux de certains Profès ne point corrompre ce naturel heureux que font éclater Messieurs *Portelance* & *Patu*! C'est beaucoup que de défendre la bonne cause; c'est encore plus que de la soutenir dignement. Pour bien écrire sur le Goût, il faut en avoir soi-même; il faut être rempli des bons modèles, ou avoir reçû de la Nature cet instinct délicat, cette rare intelligence, cette idée pure de la perfection, qui

ſupplée au défaut de connoiſſances, & qui guide ſi ſûrement tant de femmes d'eſprit, tant d'hommes même que leurs Charges, leurs Emplois, leur mauvaiſe éducation ont privés des ſecours que mille autres ont eus, & dont ſouvent ils n'ont pas profité. A cet égard, Monſieur, vous ſerez content de nos jeunes Poëtes. Ils ſont nés tous deux avec du talent; ils ont fait de bonnes études & de bonnes lectures. J'en juge par leur Comédie Epiſodique, en un Acte, en Vers, dans laquelle j'ai trouvé des tirades ingénieuſes & ſoutenues, une Satyre tantôt fortement écrite, tantôt fine & agréable. Enfin il y a beaucoup d'eſprit dans cet Ouvrage; & le ſuccès dont il a été couronné ſur la Scène, ſe confirme dans le Cabinet.

Peut-être dira-t-on que le Sujet n'eſt pas bien neuf, qu'il a déja été traité & à la Comédie Françoiſe & à la Comédie Italienne; mais ce n'eſt point par le fond, qui appartient à tout le monde, c'eſt par les détails, par le coloris, par une verſification facile & ſaillante, par des traits de ridicule bien ſaiſis & bien exprimés, qu'il faut juger ces petites Pièces à tiroir; &, dans cette partie, j'oſe dire

que Mrs. *Portelance* & *Patu* ne ſont point inférieurs à ceux qui ont le mieux réuſſi à peindre au Théâtre le faux Goût qui regne ſur notre Parnaſſe. On ne doit parler de fond, que lorſqu'il s'agit de petites Comédies à intrigue, ou de grandes Pièces en cinq Actes, Tragiques ou Comiques.

On avoue donc qu'il ne faut pas un grand effort de génie pour perſonifier le Goût, pour l'introduire ſur la Scène, & le rendre témoin lui-même des travers des neuf Muſes. La difficulté conſiſte à faire parler tous ces Perſonnages ſelon leur caractère ; le *Goût* avec nobleſſe & ſolidité, *Momus* avec une gaité vive & légère, les doctes Sœurs, (qu'il eſt queſtion de corriger) avec le jargon étrange qu'elles ont adopté, *Plutus*, Intendant du faux Goût, avec morgue, peſanteur & fatuité. Le mérite eſt de former de tout cela un tableau qui plaiſe & qui inſtruiſe.

Le Goût, qu'on ſuppoſe, je ne ſçais trop pourquoi, avoir été abſent pendant quelque temps, arrive à Paris, & d'abord ſeul ſur le Théâtre, il gémit des maux cauſés par ſon abſence. *Momus* paroît ; *le Goût* ne le reconnoît

point, parce que le Dieu de la raillerie lui-même, jadis le fléau des ridicules & du mauvais ton, en est devenu le plus zélé partisan ; c'est un Petit-Maître ; il a beaucoup de peine aussi à se rappeller la figure du *Goût* ; enfin ils se reconnoissent ; & *Momus* demande au *Goût* ce qu'il vient faire dans Paris. Sur ce que celui-ci lui répond qu'il veut corriger les abus de ce siècle frivole, le Dieu de la Marotte le détourne de cette entreprise. Tout est soumis au faux Goût, & il conseille au vrai Goût de se ranger lui-même sous les étendarts de son heureux Rival. Parmi les traits qu'employe *Momus* pour peindre la folie de notre âge, en voici un qui a été extrêmement applaudi :

Tu nous vantois jadis ce Palais enchanté,
Ce superbe Jardin, où la belle Nature,
Malgré l'éclat de sa parure,
Réunit la grandeur & la simplicité.
Nous sommes las enfin de tant de dignité :
En vain *le Nôtre*, ton Elève,
Etale dans ce lieu les secrets de son Art ;
Notre inconstance nous enlève,
Et nous conduit au Boulevart.
Là, que d'objets charmans attachent notre vûe !

Des Marais, des Moulins s'offrent de toute part ;
Des groupes de Buveurs que l'on passe en revûe ;
Séjour voluptueux, plaisir pur & sans fard ;
Quoique le Fantassin y crève tôt ou tard
Et de poussière & de cohue.

Momus en vient aux Auteurs, & caractérise très-bien le style à la mode. Le *Goût* croit qu'il outre la matière ; celui-ci, pour le convaincre, fait paroître les Muses devant lui deux-à-deux. *Clio*, la Muse de l'Histoire, *Erato*, la Muse de la Galanterie, s'avancent les premières, & le *Goût* les trouve en effet bien changées. *Clio* a pris les traits & l'élégance d'*Erato* ; *Erato* la grandeur & la gravité de *Clio*. *Euterpe*, la Muse de la Musique, & *Terpsicore*, la Muse de la Danse, viennent à leur tour ; & vous pensez bien, Monsieur, que les faiseurs d'Entrechats, les Sauteurs, les Bouffons jouent le grand Rôle dans cette Scène. *Euterpe* y chante, ou plûtôt y fredonne ; *Terpsicore* y danse ou plûtôt y cabriole. Un Bouffon vient se joindre à *Euterpe*, & ils exécutent un Duo Italien. Le *Goût*, en regardant le Bouffon, exhale son mépris & son indignation dans une Tirade qui finit par ces quatre beaux vers ; il est question du Peuple François.

Il rougira de voir, sur la Scène avilie,
Au lieu d'un Chant majestueux,
Le Jeu bas & rampant des Farces d'Italie,
Et de vils Baladins au Théâtre des Dieux.

Melpomène & *Thalie* s'avancent & se reprochent leurs défauts avec beaucoup de vivacité. La Muse de la Comédie n'a pas tout-à-fait perdu sa gaité & son ton caustique. Elle raille amèrement sa sœur. *Melpomène* furieuse veut assassiner *Thalie*. *Momus* lui arrache le poignard; ce coup de Théâtre tragique, parfaitement joué, a été trouvé très-comique.

Calliope, la Muse du Poëme Epique & de l'Eloquence, & *Polymnie*, la Muse de la Poësie Lyrique, sur-tout de l'Ode, & non de la Rhétorique, comme le disent nos Auteurs, se présentent aussi; mais elles sont muettes; & j'en suis étonné. Car assurément nos Poëmes Epiques, nos Odes, nos Harangues Collégiales, nos Discours Académiques, nos Sermons modernes, nos Plaidoyers ouvrent un assez beau champ à la Critique. Un Grec ajouta une dixiéme Muse aux neuf autres; elle ne parloit jamais; elle se contentoit, à ce qu'il disoit, du secret

de ſes penſées & de la poſſeſſion tranquille de ſon eſprit. O la ſage Muſe, & ſans contredit plus habile que ſes ſœurs ! C'eſt peut-être par cette raiſon que Mrs *Portelance* & *Patu* ont jugé à propos de faire perdre la parole à *Calliope* & à *Polymnie*. Ils avoient fait une Scène d'*Uranie*, la Muſe des hautes Sciences ; qui a été ſupprimée à la Repréſentation, & qu'on a rétablie à l'Impreſſion. Les Auteurs auroient bien dû ne pas ménager dans cette Scène la manie de certains Géomètres, qui veulent à toute force être Beaux-Eſprits, & qui dans des ouvrages Algébriques affectent un ſtyle maniéré. Cela eſt auſſi contraire au bon goût que d'écrire un Roman avec la ſéchereſſe Géométrique.

Plutus, pour achever d'excéder le *Goût*, arrive avec fracas ; & ſon entrée eſt tout-à-fait plaiſante. Il eſt entouré de bas courtiſans, Poëtes, Muſiciens, Danſeurs, &c. Son début m'a paru d'un bon Comique, & peint bien les Créſus protecteurs.

Eh, de grace, Meſſieurs, permettez qu'on reſpire.
Mais je ſuis obſédé, j'étouffe, quel martyre !

Je verrai... Je voudrois... Tout à vous... En honneur....

Trop heureux... Soyez sûr... Allez... De tout mon coeur....

Il lorgne le *Goût*, & croyant encore que c'est un protégé, il demande à *Momus* ce qu'il faut faire pour lui. Le *Goût* indigné le mépriſe. Il fait ainſi ſes *Adieux* :

Que par toi le faux Goût étende ſon Empire ;
Qu'il regne, j'y conſens : profite du délire
Où les travers du Siècle ont plongé les eſprits.
Que ce Peuple, à jamais inquiet & frivole,
De toute nouveauté bruyant adorateur ;
Se précipite en foule aux Temples de l'Erreur,
Et coure avec fureur encenſer ſon Idole.
Que partout, de Bouffons, de Mimes entêté,
De ſes Auteurs divins profanant la mémoire,
Il immole ſans honte, en ſa légèreté,
L'*Avare* & *Polyeucte* aux farces de la Foire.

. . . . . .

Je quitte ce ſéjour, & n'y veux reparoître
Que lorſque le François, tranſfuge du vrai beau,
Laſſé du joug honteux de ce Tyran nouveau,
Pour l'honneur de ſon nom voudra me reconnoître.

La Pièce finit par une Fête en l'honneur de *Plutus*. Il y avoit un peu trop de Chants & de Danses dans cette Comédie, & peut-être trop d'uniformité dans le sujet. Je n'aurois pas voulu qu'on fît paroître toutes les Muses; je n'aurois choisi que les plus célèbres.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 *Mars* 1754.

P. S. Je me suis trompé dans le dernier Ordinaire, à l'article de la *Grammaire générale & raisonnée*, en disant que M. *Duclos* n'avoit pas relevé le sentiment de Mrs. de Port-Royal, qui prétendoient que *des* étoit le plurier d'*un*. M. *Duclos* les a très-bien réfutés. Mais les *uns*, les *unes*, dont il n'a rien dit, ne pourroient-ils pas être appellés les pluriers d'*un* & d'*une*?

L'ANNE'E LITTE'RAIRE, qui est la suite immédiate du dernier Cahier 62 des LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, se trouve à Paris chez LAMBERT, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse, & se distribuera régulièrement tous les dix jours.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

L'Hiſtoire des imaginations extravagantes de M. OUFLE.

ON vient de réimprimer, Monſieur, un Livre ancien, mais peu connu, dont le titre ſeul vous expliquera le ſujet, le plan, la diviſion & le but. C'eſt l'*Hiſtoire des imaginations extravagantes de M. OUFLE, ſervant de préſervatif contre la lecture des Livres qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loups-garoux, Incubes, Succubes & du Sabat; des Eſprits-follets, Génies, Phantômes & autres Revenans; des Songes, de la Pierre Philoſophale, de l'Aſtrologie Judiciaire, des Horoſcopes, Taliſmans, Jours heureux & malheureux, Eclipſes, Comètes, & enfin de toutes ſortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortilèges, d'Enchantemens,*

& d'autres ſuperſtitieuſes Pratiques, avec un très-grand nombre de Notes curieuſes, qui rapportent fidèlement les endroits des Livres qui ont cauſé ces imaginations, & qui les combattent : le tout enrichi de figures, & notamment de celles qui repréſentent le Sabat.

L'Auteur introduit ſur la Scène un perſonnage imaginaire, qu'il appelle *Monſieur Ouſle.* Il ſuppoſe que la lecture du Grimoire lui a dérangé le cerveau, comme à *Dom-Quichotte* celle des Romans. Il lui fait faire toutes les extravagances rapportées dans les livres de Magie. Voici le premier trait de folie de M. *Ouſle.* Un jour de carnaval il entra dans la chambre de ſon fils, & il trouva une peau d'Ours, dont il ſe couvrit. Comme il avoit bû, & que ſon imagination étoit échauffée par ſes lectures, il ſe crut changé en Loup-garou. Il courut les rues avec des hurlemens épouvantables : il fit peur à des Muſiciens qui donnoient une ſérénade à une Griſette ; à de jeunes gens qui arrachoient les marteaux des portes ; à des Abbés qui chantoient des chanſons immodeſtes ; à un vieux Seigneur qui alloit en Fiacre voir ſa Maîtreſſe ; à un Chimiſte qui ve-

noit de chercher la Pierre Philosophale ; à un Marchand de toiles poursuivi par des Voleurs. Il rencontra une troupe de Masques, parmi lesquels étoit son fils. Celui-ci le reconnut, le ramena chez lui, le fit déshabiller. M. *Ouste* se coucha, & dormit.

Une autre fois notre Visionnaire se mit dans l'esprit que Madame *Ouste* lui étoit infidèle : & voici comment il crut tirer de la bouche même de sa femme l'aveu de son infidélité. Il prit la tête d'une Grenouille & le cœur d'un Pigeon ; il fit sécher l'un & l'autre & les réduisit en poudre. Il mit cette poudre sur l'estomach de sa femme pendant son sommeil, prétendant, selon la promesse de ses livres superstitieux, qu'elle ne manqueroit pas de dire en dormant tout ce qu'elle avoit fait étant éveillée. Cet expédient ne lui ayant pas réussi, il lui mit le lendemain le cœur d'un Crapaud sur la mammelle gauche. Il fit la troisième nuit l'épreuve du Diamant, qui, placé sur la tête d'une femme endormie, la réveille en sursaut si elle a violé la foi conjugale ; si au contraire elle est sage, elle se tourne en dormant du côté de son mari, & l'embrasse avec transport. Ma-

dame *Ouste* ne s'éveilla pas ; mais comme elle étoit lasse d'être sur un côté, elle changea de situation, & tourna le dos à son mari : ce fut tout le fruit de cette troisième expérience. Il eût bien voulu en faire une quatrième avec la pierre *Galeriate* ; mais quelques recherches qu'il fit, il ne put jamais la trouver. Cette pierre a la vertu singulière de faire pisser sur le champ les femmes qui ne sont pas chastes. M. *Ouste* eut recours aux chardons. Il en prit trois têtes, sur une desquelles il écrivit le nom de sa femme, & sur les deux autres les noms de deux femmes à qui il sçavoit qu'il étoit très-indifférent. Il coupa les pointes de ces chardons, & les mit sous le chevet de son lit, persuadé que celui des trois qui pousseroit de nouvelles pointes, marqueroit la personne dont il étoit le plus aimé. Madame *Ouste* qui s'étoit enfin apperçûe des sortilèges de son mari, remplaça ces trois chardons par trois autres, où étoient écrits les noms de *Michel*, *Gabriel* & *Belzebut*. Elle avoit coupé les pointes des deux premiers, & M. *Ouste* trouva à son réveil qu'il n'avoit d'ami que le Diable.

Il avoit lû dans un de ses Livres, que

les enfans qui naissent le quinziéme jour de la Lune sont d'une complexion amoureuse. Il étoit né ce jour là, & cependant il ne se sentoit pas pour les femmes un penchant bien vif. Cette idée le chagrina; il se mit dans la tête que, pour l'honneur de l'Astrologie, il devoit s'attacher à d'autres femmes qu'à Madame *Ouste*. Il entreprit de se faire aimer d'une jeune Veuve riche & jolie. L'*Hippomane*, ce fameux philtre dont les Anciens & les Modernes ont tant parlé, fut le premier moyen dont il résolut de se servir pour vaincre l'insensibilité de sa Maîtresse. Il employa ensuite du poil du bout de la queue d'un Loup, se frotta du jus de verveine, porta sur sa poitrine la tête d'un Milan, & fit un beaume de moëlle de Loup, d'ambre gris, & de poudre de Chypre. La jeune Veuve s'amusa quelque temps de ces folies; il n'en fallut pas davantage pour faire croire à M. *Ouste* qu'il étoit aimé. Mais son ascendant natal ne devoit pas le borner à une seule femme; il fit donc une seconde Maîtresse. C'étoit une jeune Coquette qui vivoit sous la conduite d'une prétendue Tante. M. *Ouste* voulut d'abord en-

ployer ses enchantemens ; mais il apprit que l'or étoit de tous les philtres le plus efficace. Il en donna, & fut adoré. Comme il devint lui-même extrêmement amoureux, il crut que cette fille pourroit bien l'avoir ensorcelé. Pour détruire ce charme, il prit une des chemises de sa Maîtresse, pissa par la manche droite, & se flatta, selon le Grimoire, d'avoir vaincu la maléfice.

La seconde Partie de cet ouvrage contient un discours de M. *Ouste* sur les Spectres & les Revenans. L'Auteur a ramassé tout ce qu'on raconte de plus ridicule touchant l'apparition des Esprits. Tantôt ce sont de grands Phantômes blancs qu'on voit assis dans des stalles de Chanoines ; tantôt ce sont de longues figures noires qui apparoissent dans des réfectoires de Moines, & qui se disent damnées pour n'avoir point observé la règle. Un Empereur voit dans un étang un Spectre qui a l'épée à la main ; un Prince est averti de sa mort par un Phantôme qui se présente à lui dans un Bal. Un homme heurte du pied contre une tête de mort ; elle parle & se recommande à ses prières. Un Esprit prend plaisir à ôter les lunettes à un Vieillard

& à lui déchirer ſon Livre d'Heures. Pluſieurs perſonnes quittent le bain avec précipitation, parce que du fond de la cuve ſortent des hommes noirs qui les chaſſent à coups de pieds dans les feſſes. Un père revient de l'autre Monde, dévore ſon fils, & ne lui laiſſe que la tête. Un amant vient après ſa mort trouver ſa maîtreſſe ſous la figure d'un Serpent : la Dame le prend ſans qu'il lui faſſe aucun mal ; elle le nourrit dans une boëte, & quand elle donne à manger à ſes amis, elle fait tremper dans leurs verres la tête de ce Serpent.

La troiſiéme Partie préſente des objets différens : on y traite à fond tout ce qui appartient à l'Aſtrologie judiciaire. M. *Ouſle* étoit l'homme du monde qui donnoit le plus dans cette ſuperſtition. Il croyoit fermement que les ſignes céleſtes ont des occupations importantes à notre égard ; qu'ils ſont continuellement attentifs à nous envoyer des influences pour nous tourmenter ou nous faire plaiſir ; & que nous avons, à chaque partie de notre corps, des fils attachés, que les Aſtres tirent ou lâchent comme des *Pantins*, ſelon le mouvement ou le repos qu'ils veulent nous donner. On

réfute ces rêveries dans quarante Articles, après lesquels on conclut très-sérieusement qu'il est faux que « le Soleil » gouverne la tête, la Lune le bras droit, » Vénus le bras gauche, Jupiter l'estomach, Mars les testicules, Mercure le » pied droit, & Saturne le pied gauche. »

Une pratique très fameuse parmi les Astrologues, c'est la construction du Talisman. M. *Ouste* vous soutient qu'une mouche d'airain, empreinte des influences de certains Astres, chassoit autrefois les mouches du Marché aux Bœufs de Rome, de la grande Boucherie de Tolède, & du Réfectoire des Moines de Mailleras en Poitou.

Il n'est pas moins crédule sur l'article des Démons, & sur la puissance qu'on leur attribue. Cette matière occupe toute la quatrième Partie. M. *Ouste*, aidé de son fils aîné l'Abbé *Doudou*, aussi superstitieux que son père, fait sur ce sujet un discours admirable, dont voici la substance. Il y a des Diables & des Diablesses. Les Diablesses ont paru dans le Monde quelque temps avant les Diables. Elles conçurent ceux-ci du premier homme, pendant que, par chagrin ou par dégoût, il refusoit de coucher

avec sa femme. Outre les Diables nés de cet infâme commerce, il y en a d'autres qui le sont devenus par punition; tels sont les ames des enfans morts nés, des hommes tués en duel, & des femmes qui périssent en couche. Ces mauvais Esprits multiplient entre eux comme les hommes; l'air en est rempli, & les étoiles n'ont été placées au Firmament, que pour les empêcher de monter jusques dans les Cieux. Ils se font voir quelquefois aux hommes, & se déguisent en brin de paille, en laitues, en rayes, en ânes, en pourceaux, en Moines & en Avocats. On a remarqué qu'onques les a jamais vûs paroître sous la figure d'une colombe ou d'un agneau. M. *Ouele* distingue deux sortes de Diables, les Incubes & les Succubes. Les premiers sont ceux qui couchent avec les femmes & qui en abusent. Les seconds se changent en femmes, & ont affaire avec les hommes. Quand les Diables prennent la figure d'un homme, elle est toujours effroyable & mal proportionnée. Si c'est celle d'une femme, ses pieds sont des têtes de dragons; elle est comme une Veuve, vêtue de noir, mais cruelle, & rompant bras & jambes à tous ceux qu'elle ren-

celles ; mais il ne fut pas possible d'en trouver. Il part donc de chez lui avec toutes ces provisions anti-magiques, & arrive chez la Sorcière. Il met son petit balai derrière la porte, & demande un entretien particulier. Il fut long & animé de part & d'autre ; mais M. *Ouste* se rappellant que le plus sûr préservatif contre les maléfices étoit de dérober quelque chose aux Sorciers, prit sur la table une montre d'or, & la Dame ne s'en aperçut que lorsqu'il fut sorti. Elle courut après lui jusques dans la maison, fit beaucoup de bruit ; & comme la famille de M. *Ouste* vouloit la maltraiter, celui-ci s'écria à haute voix : « Patience, » ma femme, patience, mes enfans, pa» tience, *Mornand*, (c'étoit le nom de » son Laquais) patience, Madame, qui » m'accusez. » Il tire ensuite la montre de sa poche, & en même-temps un Livre de la Bibliothèque, où il fait voir le passage qui l'a engagé à commettre ce larcin.

A l'égard du Sabat, on lit ici avec plaisir une légère description de ces assemblées Diaboliques. Elles se tiennent ordinairement la nuit du Vendredi au Samedi, dans un lieu désert & sur le

bord d'un lac ou d'un marais. Quand l'heure du Sabat eſt venue, un mouton paroît dans l'air, & chacun ſonge à ſe trouver inceſſamment au rendez-vous. Il en coûte un demi quart d'écu à ceux qui s'abſentent ſans raiſon. La voiture dont on ſe ſert communément pour faire ce voyage, eſt un balai ſur lequel on ſe met à cheval, & l'on arrive ainſi au lieu marqué. Le Diable y préſide ſous la figure d'un Bouc. Il a trois cornes & une longue queue, ſous laquelle on voit la figure d'un homme fort noir. La corne du milieu ſert de chandelier, d'où ſort une lumière qui éclaire l'aſſemblée. Quand tout le monde eſt arrivé, le Diable commence par viſiter les aſſiſtans, pour voir s'ils ont le ſigne par lequel il les a enrolés: ce ſigne eſt une patte de Crapaud qu'il leur marque ſur les feſſes. Quand il a reconnu tous ſes ſujets, il leur ſuce le ſang du pied gauche, pour les rendre plus obſtinés & plus fermes à ne rien dire de tout ce qui ſe paſſe: c'eſt alors que commencent les exercices. Les uns tuent des enfans non baptiſés, & font de leur chair un onguent dont ils ſe ſervent pour leurs ſortilèges. Les autres racontent au Diable tous les maux

qu'ils ont faits ; & s'ils ne sont pas assez grands, il les châtie avec rigueur. Vient ensuite la danse des Crapauds ; ces animaux sont fort considérés dans la Magie ; les enfans sont chargés de les mener paître, & au milieu de leurs danses ils accusent leurs maîtres & leurs maîtresses de ne les avoir pas bien nourris. Les devoirs qu'on rend au Démon qui préside à cette assemblée, consistent principalement à baiser le visage qu'il a sous sa queue. Après cette cérémonie il pisse dans un trou, & fait l'aspersion de son urine sur tous les assistans. Les Sorciers & les Sorcières terminent le Sabat par une danse générale. Ils la font tous en chemise ; au bout de laquelle il y a un gros Chat pendu par derrière. Aussi-tôt la voix d'un Coq se fait entendre, & tout le Sabat disparoît.

Voilà, Monsieur, une très-petite partie des extravagances renfermées dans cet ouvrage, qu'on peut regarder comme l'histoire abregée des délires de l'esprit humain. Qu'il y ait eu des cerveaux assez dérangés, assez vuides, pour se remplir de toutes ces visions, cela n'est pas étonnant. Mais ce qui peut être est une aussi grande folie, c'est le sérieux avec lequel

on s'applique à les réfuter. Les sages n'ont pas besoin qu'on les prévienne contre de semblables chimères ; & les fous, tels que le Héros de ce Roman, ne se rendront pas plus que lui aux raisonnemens les plus sensés. Il faut convenir cependant que l'idée de cet ouvrage est assez heureuse ; & que dans les mains d'un homme d'esprit, elle auroit pu produire un Livre amusant. Mais l'Historien de M. *Ouste* est bien le plus prolixe, le plus lourd, le plus plat, le plus insipide, le plus ennuyeux, le plus fatiguant raisonneur qu'on ait encore entendu. Puissiez-vous n'en rencontrer jamais de pareils, soit dans le Monde, soit dans vos lectures !

L'Editeur auroit bien dû nous apprendre de quel cerveau étoit sorti ce bel ouvrage ; mais peut-être n'en sait-il rien. C'est la moins mauvaise des compositions d'un certain Abbé *Bordelon*, fort honnête homme, fort mauvais Auteur, mort fort vieux il y a vingt ou vingt-cinq ans ; compositions folles, sans goût, sans gayeté, sans style, inconnues aujourd'hui. La première Edition de M. *Ouste* parut en 1710, en 2 volumes. Il fut réimprimé en Hollande, dans la même

année, en un seul Tome ; & je ne crois pas qu'il en ait été question depuis. Je vous donnerois bien la liste des autres rapsodies de cet Abbé, si vous en étiez curieux. Mais je laisse ce soin important à nos doctes Philologues. Vous en croiriez-vous plus habile, quand vous sçauriez que cet Ecrivain a fait *les Malades en belle humeur*, *les Tours de Maître Gonin*, *Miadi*, *ou Aventures incroyables de Toutefois*, *le Voyage forcé de Becafort Hypocondriaque*, *qui s'imagine être obligé de dire ou d'écrire tout ce qu'il pense*, *Gongam ou l'homme prodigieux*, & quelques autres Romans bizarres ?

Eloge du Roi.

Il y a long-temps, Monsieur, que je cherche l'occasion de vous dire ma pensée sur la témérité sacrilège de certains Auteurs, qui dans leurs Ecrits en veulent toujours à la Religion & au Gouvernement. Je ne prétens point ici faire le Prédicateur ni le Courtisan ; je ne parle qu'en homme, en Citoyen, je dirois en Philosophe, si ce titre n'étoit devenu ridicule. Nos esprits forts, nos petits *Capanées* croyent se faire honneur

en s'élevant au-dessus de ce qu'ils appellent des préjugés : ils s'attirent au contraire l'indignation & le mépris de tous les gens sensés. 1°. Comme Ecrivains, ils ne doivent espérer aucune gloire, parce qu'on sçait qu'il n'y a point de génie à n'être que hardi, à ne dire que ce qui a été dit & redit, & ce que mille autres répéteroient beaucoup mieux, s'ils avoient le malheur de penser aussi mal, & la manie de divulguer leurs sentimens. On a remarqué que cette frénésie, en général, est le partage des esprits médiocres, qui ne peuvent se faire un nom que par l'audace. Les *Corneilles*, les *Racines*, les *Molières*, les *Boileaux*, les *la Fontaines*, &c., n'ont point eu recours à ce honteux moyen pour se couvrir de lauriers immortels. 2°. Comme membres de l'humanité & d'un Corps Politique, il sont plus coupables encore ; il y a même de la tyrannie, de la barbarie dans leurs procédés. Car enfin, je suppose (ce qui ne peut arriver) qu'ils réussissent à ébranler le Culte, comment ne voient-ils pas que, sous prétexte d'éclairer le Peuple, ils le rendroient plus malheureux ; qu'en lui ôtant sa croyance, ils lui enleveroient la seule douceur, la seule

consolation qui le soutienne dans ses travaux, dans ses besoins, dans ses infirmités; que d'ailleurs ils lui inspireroient des idées d'indépendance, qui tôt ou tard le porteroient à bouleverser la Société.

Quand on respecte aussi peu l'Autel, on ne ménage guères le Trône. Aussi le voyons-nous quelquefois en butte à la sourde méchanceté de ces esprits noirs, atrabilaires, mécontens de tout. Quel peut être l'objet de ces Satyres clandestines? Si ce n'est, ou de faire perdre aux sujets l'amour qu'ils portent à leurs Souverains; cet amour est heureusement trop bien gravé dans les cœurs, sur-tout dans les cœurs François; ou d'affoiblir la tendresse de ces Souverains mêmes pour leurs Peuples, d'altérer la bonté de leur caractère, d'irriter en quelque sorte la foudre dans leurs mains, de leur rendre les talens odieux: car tel seroit l'effet que produiroit sur ces Princes un juste ressentiment, s'ils ne sçavoient que la Nation entière abhorre & desavoue ces vils fabricateurs d'écrits séditieux; que les meilleurs Rois n'ont point été épargnés; qu'*Auguste* lui-même, qui fit les délices des Romains, ne put échapper

aux traits de quelques Poëtes obscurs.

Que j'aime à voir un homme de Lettres, attaché à sa Patrie, paisible Citoyen, Sujet soumis, Ecrivain sage, qui respecte sa Religion, qui chérit son Prince, qui se plaît à le voir aimé, & qui, par le tableau qu'il trace de ses vertus & de ses actions, justifie notre zèle & notre attachement. C'est sous cette image que s'offre à mon esprit M. *le Corvaisier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale d'Angers, Associé de celle de la Rochelle, & de la Société Littéraire d'Orléans. L'*Eloge du Roi*, qu'il vient de faire imprimer, & qui se trouve à Paris chez *Auguſtin-Martin Lottin*, Libraire, Rue S. Jacques, donne une idée très-avantageuse de son génie & de son cœur. Cet *Eloge* fut prononcé il y a quelque temps dans une Séance publique de l'Académie d'Angers. Ce n'est point une déclamation vague, une amplification bouffie, une harangue de Collège. C'est un discours éloquent, plein de louanges, & cependant de vérité. L'Auteur ne dit rien à la gloire du Roi qui ne soit appuyé sur des faits.

L'objet de l'Académicien, dans sa première Partie, est de représenter Louis

pacifique par choix. Il n'a fait la guerre que parce qu'il ne pouvoit s'en dispenser ; il a prouvé qu'il sçavoit vaincre, & que l'amour de la paix n'exclut point les qualités martiales. M. *le Corvaisier* sépare les guerres entreprises par de justes raisons de celles qui ne sont fondées que sur de simples prétextes. Il nous fait voir d'un coup d'œil la distinction des unes & des autres par l'exemple de *Charles XII.* Cet endroit de son ouvrage mérite d'être rapporté.

« Le Dannemarck, la Russie, la Pologne se liguent contre lui dans des temps » où il paroissoit ne vouloir se livrer » qu'aux plaisirs qui environnent le Trône ; on veut profiter de l'inaction prétendue du jeune Monarque ; il prend » les armes ; il prévient ses ennemis, » pour épargner à ses Sujets qu'il aime » jusqu'à la crainte d'une invasion. Il est » vainqueur sous Copenhague ; il triomphe à Narva ; il entre couronné de » lauriers dans Varsovie ; il y donne la » loi ; ses victoires rapides sont justifiées » par les motifs qui les occasionnent ; » l'Alexandre du Nord est vengé, & il est » le Père de son Peuple. Mais il veut » subjuguer la Russie ; il s'engage dans

» les affreux Marais de l'Ukraine ; il livre » le combat à Pultava : c'eſt ici le Con- » quérant qui agit. »

L'Orateur fait un récit noble & ſuccinct de toutes les guerres & de toutes les conquêtes du Roi. Il le peint donnant, au milieu de ſes triomphes, la Paix à l'Europe ; &, pour qu'elle ſoit durable, pour ne laiſſer aucun retour à la diſcorde, remettant à ſes ennemis tout ce que ſes armes victorieuſes lui donnoient le droit de conſerver. Eſt-il un témoignage plus ſûr, une preuve plus complette que Louis aime véritablement la Paix, que ce ſacrifice de ſes victoires à ſa modération, & aux vrais intérêts de ſon Peuple ?

M. *le Corvaiſier* raſſemble dans ſa ſeconde Partie les avantages que nous procurent les vertus pacifiques de notre auguſte Monarque. Il s'arrête à quatre fruits principaux de la Paix ; le progrès des Sciences & des Arts, l'embelliſſement du Royaume, les réglemens néceſſaires à la tranquillité des Sujets, & les établiſſemens utiles. Tous ces objets fourniſſent à l'Orateur de belles énumérations. Vous lirez ſur-tout avec plaiſir ce qui regarde l'Ecole Militaire. « Louis

» découvre dans le fond des Provinces
» des hommes pour lesquels une illustre
» naissance est un pesant fardeau ; dont
» les services passés forment la disgrace
» présente, parce que l'Etat le plus flo-
» rissant ne peut tout récompenser. Louis
» pénètre jusques dans ces familles, qui
» sous ses Prédécesseurs avoient acquis
» sur le Royaume des droits incontesta-
» bles de reconnoissance. Il y voit des
» enfans que la valeur désintéressée de
» leurs Auteurs a rendus malheureux ;
» qui n'ayant d'autres biens que leurs
» titres, font oublier, à force d'indigen-
» ce, qu'ils les possédent, & qui sont
» peut-être eux-mêmes sur le point de ne
» s'en plus souvenir. Louis les enlève à
» leur calamité ; il en devient le Père.
» Cinq cens seront élevés par ses soins
» & sous ses yeux ; une noble éducation
» leur sera donnée ; on suivra leur for-
» tune ; Louis les remet dans leur place ;
» ce que leurs Ancêtres avoient consacré
» à l'Etat, leur sera rendu par l'Etat ;
» l'équité du Monarque en a tracé le pro-
» jet ; la magnificence fera les frais de
» l'exécution. »

M. *le Corvaisier*, par ses talens, fait honneur à ma Province qui lui a donné

le jour, & à l'Académie d'Angers qui l'a choisi pour son Secrétaire. Cette Académie, la plus ancienne du Royaume après l'Académie Françoise, depuis que celle d'Arles est éteinte, avoit un peu perdu de sa réputation, & se voyoit menacée d'une chute prochaine. M. *le Corvaisier* l'a relevée par son zèle, par son activité, par ses lumières & par son exemple. Il a ranimé dans l'Anjou l'amour des Lettres, & parmi ses Confrères celui du travail & de la gloire. Il fait tenir exactement des séances publiques & particulières; il a déja fait imprimer un Recueil, & il se propose d'en faire paroître d'autres: moyens efficaces pour exciter l'émulation.

Musæum Tessinianum.

Si vous êtes curieux d'Histoire Naturelle, je vous conseille, Monsieur, de faire l'acquisition de deux ouvrages, qui nous sont venus de Suède, & qu'on trouve à Paris chez *Briasson*, Libraire, Rue S. Jacques, à la Science. Le premier a pour titre, *Musæum Tessinianum*, in-folio, en Latin & en Suédois. C'est la description des principales piè-

ces recueillies dans les trois regnes de la Nature, & qui ne compoſent qu'une partie de la ſuperbe collection en tout genre faite par M. le Comte *de Teſſin*. Ce Catalogue eſt de main de Maître. Le célèbre *Linnæus* l'a rédigé & l'a enrichi de notes courtes & lumineuſes. On y a joint un aſſez grand nombre de Planches bien gravées. Mais ce qui rend, à mon ſens, l'ouvrage encore plus eſtimable, eſt la Préface, où M. le Comte *de Teſſin* ſe mettant au niveau des Phyſiciens, rend compte lui-même de ſes recherches & des motifs qui l'engagent à ſe livrer à l'étude de la Nature & des Arts. Il y parle de la Science & des Sçavans d'une manière honorable; & il eſt beau de voir ici M. le Comte *de Teſſin* rendre à M. *Linnæus* l'hommage qu'un Diſciple doit à ſon Maître. Un pareil trait caractériſe bien plus le grand homme & le vrai Sçavant, que ne le font le faſte, la morgue & la préſomption, qui diſtinguent quelques-uns de nos Seigneurs & de nos Philoſophes.

Caroli Linnæi ſpecies Plantarum.

L'autre ouvrage que je vous annonce a pour titre: *Caroli Linnæi ſpecies Plantarum*

tarum exhibentes Plantas ritè cognitas ad genera relatas, ſecundùm ſyſtema ſexuale digeſtas: deux Tomes in-8°. Vous y verrez le tableau en grand de toutes les richeſſes que poſſéde la Nature dans le Regne Végétal. Les familles des Végétaux diſperſées ſur la ſurface de notre Globe ſont ici diſtribuées, arrangées, rapprochées & caractériſées par une méthode qui eſt propre à M. *Linnæus*. Cet ouvrage ſuppoſe un travail & des recherches immenſes, & ajoute un nouveau luſtre à la célébrité de l'Auteur.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 22 Mars 1754.

LETTRE XIV.

Mélanges Hiſtoriques & Philologiques.

ON auroit fait, Monſieur, un recueil excellent de ces *Mélanges Hiſtoriques & Philologiques, par M. Michault, Avocat au Parlement de Dijon*, compilation dans le goût de celle de M. l'Abbé *d'Artigny*, ſi l'on avoit voulu la réduire à un ſeul Volume. On a

mieux aimé en faire deux, & mêler à des morceaux très-curieux, des articles peu intéreſſans. Le premier Tome eſt celui qui offre le plus de variété. J'y trouve d'abord une *Vie de M. l'Abbé Geneſt, de l'Académie Françoiſe*, Auteur de la Tragédie de *Pénélope*, que Mlle. *Clairon* a tirée de l'oubli, & dont le jeu pathétique de cette Actrice couvre les défauts. Cette vie eſt de M. l'Abbé *d'Olivet*, qui l'avoit adreſſée à feu M. le Préſident *Bouhier*.

L'Abbé *Geneſt* étoit de Paris; il eut ce trait de reſſemblance avec *Socrate*, d'être né d'une Sage-Femme. Il perdit ſon père peu de temps après ſa naiſſance; & toute l'éducation qu'il reçut de ſa mère, fut d'apprendre à lire & à écrire. A dix-huit ans, il ſe mit en tête d'aller aux Indes chercher fortune. Il partit avec un de ſes Camarades, héritier d'un petit fond de Boutique, & s'embarqua à la Rochelle. A peine furent-ils en haute mer, qu'un vaiſſeau Anglois les attaqua, les débaraſſa de leur pacotille & les conduiſit à Londres, où ils ſe trouvèrent ſans reſſource. *Geneſt* ſe tira d'affaire par le moyen d'un Seigneur Anglois qui l'envoya à la campagne pour enſeigner le François à ſes enfans. Ce genre de vie ne

l'accommoda point : il revint à Paris, où il fut présenté au Duc *de Nevers*. Ce Seigneur aimoit la Poësie ; & *Geneſt* qui avoit déja montré quelque talent pour ce genre, en fut favorablement accueilli. Il crut qu'il lui seroit plus aisé de s'avancer dans le monde en prenant le petit Collet. *Pélisson* lui procura la facilité de se faire connoître de ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Il fut placé en qualité de Précepteur auprès de Mademoiselle *de Blois*, depuis Madame la Ducheſſe *d'Orléans*. On sçait assez les autres circonstances de sa vie ; mais voici quelques anecdotes plaisantes, que vous ignorez peut-être. L'Abbé *Geneſt* avoit le nez fort gros & fort large. M. le Duc de Bourgogne en avoit été frappé. Quand ce Prince apprenoit à dessiner, il tournoit tous ses desseins à faire le nez de l'Abbé *Geneſt*. S'il étoit en caroſſe & que la glace vînt à se ternir, il y traçoit ce nez avec son doigt. Un jour le Comte de Matignon ayant paru à son lever avec un juſte-au-corps tout blanc de poudre, le Prince, avec la dent d'un peigne, représenta si parfaitement ce nez célèbre, qu'il y avoit de quoi rire & admirer, en comparant la copie avec l'original, qui

étoit préſent. Une autre fois il crayonna ſur une médaille de carton le portrait de l'Abbé *Geneſt*, autour duquel il avoit écrit *Carolus Geneſtus Naſo.* Au revers étoit un Temple de *Janus* fermé, avec ces mots : *Quòd Janum clauſit.* Vous rirez de l'avanture comique à laquelle ces dernières paroles faiſoient alluſion. La chemiſe de l'Abbé *Geneſt* étoit d'ordinaire ſi mal arrangée dans ſes culottes, qu'il étoit rare qu'on n'en vît un bout qui en ſortoit. Un jour que dans cet état il étoit occupé à voir jouer des Gobelets devant le Roi, l'Opérateur, qui tenoit un grand verre à la main, le fit diſparoître à l'inſtant ; puis ayant prié l'Abbé *Geneſt* de s'approcher de la table, il tira ce verre de l'endroit d'où ſortoit ſa chemiſe, en diſant : *A quoi ſongez-vous, Monſieur l'Abbé, d'avoir là-dedans un Verre qui peut vous bleſſer* ? Jamais le Roi n'avoit ri de ſi bon cœur, & jamais l'Abbé ne s'étoit trouvé ſi déconcerté. Il ne pouvoit ſe montrer nulle part qu'on ne ſe mît à rire en le voyant. Il fut pluſieurs jours ſans paroître chez M. le Duc de Bourgogne. Il y retourna enfin, non ſans avoir pris ſes précautions. On fit remarquer cette

nouveauté au Prince, qui ſur le champ repréſenta le Temple de *Janus* au revers de la médaille en queſtion. M. l'Abbé *d'Olivet* dit avoir vû cette médaille entre les mains de l'Abbé *Geneſt* lui-même. Vous avez pû lire, Monſieur, dans les *Divertiſſemens de Sceaux* que M. le Duc & Madame la Ducheſſe *du Maine*, faiſant l'honneur à ce Poëte de plaiſanter avec lui, & cherchant l'anagramme de ſon nom *Charles Geneſt*, trouvèrent ces mots : *Eh ! c'eſt large nez.*

Une *Lettre ſur les Dés de Bade* fait ici un article ſingulier. On a découvert autrefois, & l'on trouve encore, aux environs de cette Ville, une quantité inépuiſable de petites pierres cubiques qu'on prendroit pour des Dés. Les points y ſont marqués numérairement avec une parfaite régularité. Sont-ce de véritables Dés, ouvrage de l'art, qui ont été pétrifiés, ou bien des pierres produites dans cette forme par la Nature ? Cette queſtion a été traitée par pluſieurs Sçavans, & il paroît qu'elle eſt encore indéciſe. Ce fait merveilleux mérite bien d'être diſcuté ; il faudroit donc, avant que de chercher les cauſes de cette production, avoir des certitudes & même

des démonſtrations ſur un ſujet auſſi étrange. Il eſt ridicule de mettre ces Dés ſur le compte de la Nature ; ce ſont plûtôt des fourbes qui en fabriquent, pour attraper ceux qui cherchent le merveilleux ; ce qui paroît d'autant plus vraiſemblable, que les habitans du Pays en font une ſorte de commerce. Tous ceux qui vont prendre les eaux de Bade ne quittent point cette Ville ſans en avoir fait proviſion. Pour exciter encore plus l'admiration des curieux, on en fabrique quelquefois d'os ou d'yvoire, qu'on fait paſſer pour des foſſiles. Ceux-ci ſe vendent plus cher, parce qu'on les ſuppoſe plus rares.

L'article intitulé, *Obſervations de Critique & de Littérature*, renferme quelques ſingularités, parmi leſquelles on peut placer la façon dont la Demoiſelle *de Gournay* finit le recueil de ſes œuvres. « Si ce Livre me ſurvit, je défens à » toute perſonne, telle qu'elle ſoit, d'y » ajouter, diminuer, ni changer jamais » aucune choſe, ſoit aux mots ou en la » ſubſtance, ſous peine à ceux qui l'en- » treprendront, d'être tenus pour déteſ- » tables aux yeux des gens d'honneur, » comme violateurs d'un ſépulchre in-

» nocent. . . . Les insolences, voire les » meurtres de réputation que je vois » tous les jours en pareils cas en cet im» pertinent siécle, me portent à lâcher » cette imprécation. »

Un Moine, qu'une trop longue abstinence impatientoit, s'avisa un jour dans sa cellule de faire cuire un œuf à la lumière de la chandelle. L'Abbé qui faisoit sa ronde ayant vû par le trou de la serrure le Moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, & l'en reprit avec aigreur : de quoi le bon Religieux s'excusant, dit que c'étoit le Diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inspiré cette ruse. Tout aussi-tôt parut le Diable lui-même, qui étoit caché sous la table, en disant : « Tu en as menti, chien de » Moine ; ce tour là n'est pas de mon » invention, & c'est toi qui viens de me » l'apprendre. »

Danchet fut un jour consulté par un jeune Poëte sur une petite Pièce qui commençoit ainsi :

Maison, qui renfermez mon aimable Maîtresse.

Danchet interrompit le Poëte, & lui dit : le mot de *Maison* est bas, mettez *Palais*. L'Auteur recommença son vers de la

même façon. Je vous ai déjà dit, reprit *Danchet*, de mettre *Palais*. Eh ! Monsieur, repliqua le jeune homme, vous voulez que je mette *Palais*, tandis qu'elle est à l'Hôpital.

Le P. *Théophile Raynaud*, Jésuite, s'est presque toujours plû à traiter des sujets originaux. Dans son Livre intitulé, *Trinitas Patriarcharum*, il demande très-sérieusement, s'il est permis aux Fidéles, pendant le Carême, d'user de lavemens composés de jus de viande ? Il répond que non. Il invite cependant à ne point pousser le scrupule, jusqu'à refuser des remèdes dans lesquels, parmi plusieurs drogues, il entreroit de petits morceaux de chair ; parce que, dit-il, *de minimis non curat Prætor*. Le même Sçavant, dans un Traité qui a pour titre, *Laus brevitatis*, passe en revûe une grande quantité de nez. Selon le P. *Raynaud*, celui de la Sainte Vierge étoit long & aquilin ; & comme Jesus-Christ ressembloit parfaitement à sa Mère, le Jésuite conclut qu'il avoit aussi un grand nez.

Un Sermon Latin d'un Prédicateur du seizième siécle fait le sujet d'un article curieux. Ce Prédicateur se nommoit *Pelbart de Themeswart* ; il florissoit en

Italie ſous le Pontificat d'*Alexandre VI*. Il fait l'éloge de la Sainte Vierge dans ce Sermon, & il prétend qu'elle ſçavoit tous les Arts & toutes les Sciences. Voici comment il tâche de le prouver. *Marie* n'a jamais péché en parlant; elle ſçavoit donc la Grammaire. Saint *Auguſtin* aſſure que l'Ecriture Sainte renferme toutes les fleurs de la Rhétorique; or on ne peut nier que la Vierge ne poſſédât parfaitement la Sainte Ecriture; elle étoit donc très-bonne Rhétoricienne. La Logique eſt néceſſaire pour combattre les héréſies; il eſt dit que la Mère de Dieu les a détruites dans tout l'Univers; elle devoit donc bien ſçavoir la Logique. Elle ſçavoit auſſi la Métaphyſique, parce que cette Science étoit néceſſaire à la Théologie, & que la Sainte Vierge étoit certainement bonne Théologienne. Elle ſçavoit la Phyſique, ſans laquelle il eſt impoſſible de comprendre certains myſtères de notre Religion, dont elle avoit une parfaite connoiſſance. Elle n'ignoroit pas la Médecine, puiſque d'une ſeule parole elle guériſſoit les malades. Elle étoit Muſicienne, & ſa voix devoit être bien harmonieuſe, puiſqu'elle étoit agréable à la plus parfaite oreille qui fût

jamais, à celle de Jesus-Christ. Elle devoit encore sçavoir l'Arithmétique pour calculer les années depuis *Abraham* jusqu'au *Messie*; la Géométrie, pour résoudre la difficulté qui se trouve dans *Ezéchiel* touchant la mesure du Temple & du Tabernacle; l'Astronomie, pour connoître les Astres & les Etoiles, dont il est fait mention dans l'Ecriture. Enfin la Sainte Vierge sçavoit le Droit Civil & le Droit Canonique; en voici la preuve. On connoît qu'un Avocat est habile, lorsqu'il gagne un procès desespéré devant un Juge éclairé & équitable, contre un adversaire fin & rusé. La cause du salut du genre humain étoit desespérée; la Sainte Vierge l'a plaidée devant Dieu, le plus équitable de tous les Juges; & elle l'a gagnée contre le Démon, l'adversaire le plus rusé & le plus artificieux qui fût jamais.

Vers le milieu du siécle passé, *Pierre de Besse*, Prêtre Limousin, prêchoit à Paris d'une manière plus comique encore. Voici l'extrait d'un Sermon qu'il fit sur la réalité du Sacrement de l'Eucharistie. « *Diogène*, le petit Philosophe, » cherchoit en plein midi un homme » avec une lanterne. O! *Diogène*, c'est

» bien ici qu'il faut chercher l'homme
» Jesus-Christ en plein midi, c'est-à-dire,
» au plus clair de nos sens, avec une lan-
» terne de la Foi. *Susanne* a été accusée
» faussement par deux Vieillards. Cette
» *Susanne* c'est la Foi injustement accu-
» sée d'Idolatrie en ce Sacrement par
» deux Vieillards, le Sens & la Raison.
» C'est ici qu'il faut dire, *Credo in Deum*
» *Patrem.* Il faut suivre la Foi, sans la-
» quelle les Hérétiques ont bâti un pro-
» cès tout chicaneux contre l'Eglise. Le
» premier qui s'est rendu Partie contre
» nous en cette matière, ç'a été un *Joan-*
» *nes Scotus*; cependant l'Eglise obtient
» tout aussi-tôt un bel Arrêt contre lui
» au Concile de Verceil, toutes les
» Chambres de la Chrétienté assemblées.
» Celui-là ne fut pas si-tôt condamné,
» que voilà un *Bertramnus* qui présente
» Requête Civile cent ans après. Ensuite
» un nommé *Berengarius* intervient au
» procès, sollicite étrangement, & con-
» clut aux fins que l'Eglise soit déboutée
» de sa prétendue possession. Quelques
» trois cens ans après, un petit brouillon,
» mais bien méchant Anglois, *Joannes*
» *Wiclef*, retirant des sacs des Archives
» infernales & du Greffe criminel de

» l'Héréſie, fait une nouvelle Conſulta-
» tion, & prétend encore droit ſur cette
» pièce tant paiſible. Après tous ceux-là,
» l'Enfer choiſit le *Joannes Calvin*, pour
» ſolliciter diligemment, faire les Écri-
» tures, & dreſſer tous les Mémoires né-
» ceſſaires pour la pourſuite de ce pro-
» cès. Ces mauvais Plaideurs, ces Im-
» poſteurs, ces faux Prophètes ont ap-
» pellé comme d'abus de tous les Ar-
» rêts intervenus auparavant, ſe ſont
» inſcrits en faux contre l'Egliſe, & en-
» trant en matières criminelles, ont mis
» dans leur Plaidoyé, qu'elle étoit cette
» paillarde de l'Apocalypſe, le Pape
» l'Antechriſt, les Religions des Bor...
» les Evêques des M... L'Egliſe, pour dé-
» fendre la réalité de ce Saint Sacrement
» contre ſes Parties, a toujours produit
» une infinité de bonnes Pièces; & pre-
» mièrement le Contrat de l'Inſtitution,
» ne contenant que quatre mots Latins,
» *Hoc eſt Corpus meum*, dit de la propre
» bouche de Jeſus-Chriſt, reçus & ſignés
» par quatre Notaires & Secrétaires
» Royaux, trois Evangéliſtes & un Apô-
» tre. Plus l'Egliſe produit à ſon profit
» un vieux Terrier rempli d'anciennes
» figures, à ſçavoir des Pains de Propo-

» ſition, de la Manne, de l'Agneau Paſ-
» chal, &c. Plus elle produit une promeſſe
» fort authentique de Jeſus-Chriſt, re-
» çue par Saint Jean en datte du ſixième
» Chapitre, *Panis quem ego dabo, Caro*
» *mea eſt.* Et plus bas, il eſt écrit & pa-
» raphé du même Secrétaire : *Caro meâ*
» *verè eſt cibus, &c.* Plus elle met en avant
» un Acte de poſſeſſion de plus de ſeize
» cens ans ; remontre que ſuivant le ti-
» tre *de pacificis poſſeſſoribus*, elle n'eſt
» pas ſeulement triennale poſſeſſereſſe,
» & qu'elle a Lettres Royaux pour être
» maintenue dans ſa poſſeſſion. Plus elle
» fait paroître un gros ſac plein d'Arrêts
» & Sentences données contre ſes enne-
» mies, Parties ouies d'un côté & d'au-
» tre, toutes les Chambres aſſemblées
» en tant de Conciles généraux.

» Voyons à préſent ce que produiſent
» les Hérétiques. Deux grands pleins ſacs
» de blaſphêmes & exécrations abomi-
» nables, ſix liaſſes toutes pleines d'er-
» reurs & de menſonges, un Acte pré-
» tendu de l'inſtitution de ce Sacre-
» ment, paraphé d'un méchant & faux
» *ſignificat*, une méchante Conſultation
» ſignée de trois ames déſeſpérées, un
» Anglois, un Allemand & un François,

» *Wiclef*, *Zuingle* & *Calvin*. Que penſe-» riez-vous d'un homme qui ayant un » procès de grande importance, pren-» droit avis de deux ou trois petits Avo-» cats à ſimple ſemelle, qui étourdiment » lui conſeilleroient de plaider ? » Le Prédicateur conclut à tous dépens, dommages & intérêts & à l'amende, contre ces Brouillons, Plaideurs, Troubleurs & Chicaneurs Hérétiques.

Une *Lettre de M. Rouillé, Préſident au grand Conſeil, pendant qu'il étoit Ambaſſadeur en Portugal, à M****, termine le premier Volume de cette collection. On y apprend qu'il n'y a point de Couvent de filles en Portugal, où il n'y ait une diſpute ouverte, & deux partis formés ſur la queſtion de la prééminence entre Saint Jean-Baptiſte & Saint Jean l'Evangeliſte. Chaque parti, la veille de la Fête de ſon Saint, la ſolemniſe avec le plus de magnificence qu'il peut, & ſurtout par un Sermon, où l'on ne manque pas d'élever le Saint qu'on prêche infiniment au-deſſus de l'autre. Ce jour là le parti contraire ne paroît point à l'Egliſe, & marque par ſa retraite, qu'il proteſte contre les honneurs qu'on rend à un Saint qui ne lui ſemble pas devoir

les mériter. Cette contrariété a souvent produit des effets très-fâcheux, témoin ce qui arriva dans la Ville de *Beja*. Les Religieuses étant ensemble, le propos tomba malheureusement sur les deux Saints. Aussi-tôt disputes, vivacités ; & la querelle s'échauffant, on en vint aux injures & aux coups. Le combat dura jusqu'à la défaillance de part & d'autre. Mais la haine demeura si vive entre les deux partis, qu'ils ne songèrent depuis qu'à se venger l'un de l'autre aux dépens du Saint ennemi. Les *Evangelistes* furent les plus promptes à en venir à l'exécution; elles se saisirent de Saint Jean-Baptiste, le dépouillèrent, le fouettèrent, lui firent mille autres indignités, & l'enterrèrent dans le jardin, en dansant sur la fosse, & chantant des chansons extravagantes. Les *Baptistes* furent vengées d'une manière bien terrible ; car la nuit même de cette impiété, toutes les *Evangelistes*, au nombre de vingt-quatre, sans doute par l'effet d'un violent remords de conscience, tombèrent dans une espèce de maladie contagieuse ; il en mourut treize en quatre jours ; on espéroit peu des autres, lorsque M. *Rouillé* écrivoit cette Lettre.

Le feu P. *Oudin*, Jésuite, étoit de

Vignorix, petit Bourg du Diocèse de Langres. Il entra dans la Société en 1691, enseigna pendant plusieurs années la Rhétorique à Dijon, & passa le reste de sa vie dans cette Ville, où il s'appliqua à différens genres d'études jusqu'à sa mort, arrivée en 1752. On a trouvé dans ses porte-feuilles plusieurs observations Littéraires qu'il faisoit pour son usage particulier, plusieurs anecdotes qui l'avoient frappé dans ses lectures, plusieurs jugemens qu'il avoit portés sur le caractère des Auteurs & sur leurs ouvrages. Tout cela est tombé entre les mains de M. *Michault*; & c'est, avec l'histoire de sa vie, ce qui fait la matière de presque tout le second Volume de ces *Mélanges Historiques*. Il y avoit sans doute de très-bonnes choses à dire de ce sçavant Jésuite; mais il falloit faire un choix, & éviter des détails, où il paroît que M. *Michault* a plutôt consulté les mouvemens de l'amitié que le goût du Public.

Quoi qu'il en soit, je remarque d'abord que le P. *Oudin* estimoit assez le Poëme de la *Pucelle*, pour croire que cet ouvrage, traduit en beaux vers Latins, seroit admirable. Il prétendoit aussi

avoir comparé suffisamment les Poësies de *Chapelain* avec celles de *Despréaux*, pour être en état de prouver que ce dernier avoit tiré beaucoup d'hémistiches, & même des vers entiers de la *Pucelle*.

Cicéron fut toujours l'auteur favori du P. *Oudin*, &, malgré l'opinion commune, il trouvoit dans le premier des Orateurs les talens d'un grand Poëte. Cette idée devoit faire le sujet d'une *Dissertation sur le Poëtisme de Cicéron*, dans laquelle il prétendoit venger son Héros du mépris que les Critiques ont marqué pour les fragmens poëtiques qui nous en restent. Mais c'est sur-tout des ouvrages en prose de ce fameux Orateur, que le docte Jésuite tiroit les preuves de son *Poëtisme*.

Le P. *Oudin* ne vouloit pas qu'on employât le *Sta Viator* dans les Epitaphes, parce qu'il ne peut avoir lieu dans une Eglise. Quant à la phrase *hic jacet*, il la trouvoit impertinente, parce que le corps n'est pas l'homme.

Parmi les anecdotes éparses dans les papiers du P. *Oudin*, il y en a fort peu qui méritent d'être rapportées. Tenons nous-en aux deux suivantes. *Suarès*, ce grand Théologien,

dont nous avons vingt Volumes *in-folio* écrits avec tant d'ordre & de netteté, *Suarès* eut toutes les peines du monde à être reçu chez les Jéſuites. Il fut d'abord refuſé ; il fit de nouvelles inſtances, juſqu'à demander d'être admis parmi les Frères. Enfin on le reçut ; & l'on étoit encore ſur le point de le renvoyer, lorſqu'un vieux Jéſuite dit : *Attendons, il me ſemble que ce jeune homme conçoit aiſément, & penſe quelquefois fort bien.*

Un Allemand qui avoit fait le voyage de Paris, de retour dans ſa patrie, & racontant ce qu'il avoit vû de ſingulier, diſoit : J'ai vû dormir aux leçons du P. Petau. *Vidi docentem Petavium, & Diſcipulos dormientes.* M. *Michault* a d'autres papiers du P. *Oudin*, dont il n'a point encore fait uſage. S'il eſt vrai, comme il le dit, qu'il n'a employé que les plus curieux, que doit-on penſer de ceux qui lui reſtent ?

Le Retour du Goût.

Une jeune Veuve, dans les premiers jours de ſa douleur, renonce à tout autre engagement. Le Temps, ce grand conſolateur, tarit la ſource de ſes lar-

mes ; & souvent l'année n'est pas révolue, qu'on la voit prendre une nouvelle chaîne. Les sermens des Muses ressemblent à ceux des Amours. M. *de Chévrier* ne pouvoit détourner un moment ses regards des cendres éteintes de sa *Revûe des Théâtres* ; &, dans son désespoir, il promit, il imprima même qu'il ne feroit plus d'ouvrages Dramatiques. On comptoit qu'il tiendroit parole ; mais son deuil n'a pas duré long-tems ; il a oublié le Défunt presque aussi-tôt que le Public.

La petite Pièce ingénieuse des *Adieux du Goût* lui a fait faire *le Retour du Goût*, Comédie en un Acte, en vers libres, que les Italiens ont jouée avec quelque succès. L'Auteur n'a fait que parodier le titre de Messieurs *Portelance* & *Patu* ; car du reste son ouvrage ne ressemble point au leur. *Le Goût*, dans ses *Adieux*, ne parle, comme cela devoit être, que de la corruption des Lettres & des Arts ; c'est un Critique sévère & judicieux, qui fronde nos idées fausses en fait d'éloquence, d'Histoire, de Poëtie, de Danse & de Musique. Dans son *Retour*, il ne fait aucune mention de tous ces genres, & hors un petit coin pour les Bouffons,

il ne dit preſque rien qu'on puiſſe appliquer à nos Spectacles & à notre Littérature, quoiqu'il me ſemble que c'eſt là principalement l'objet de ce qu'on entend par le *Goût*. Car quel rapport ont avec lui un Marquis Petit-Maître, qui n'eſt que fat & ridicule, une femme ſingulière qui hait tout l'Univers, un Gaſcon qui raconte ſes anciens exploits militaires ? Voilà cependant, Monſieur, les principaux Perſonnages auxquels le *Goût* donne audience dans la Pièce de M. *de Chévrier*. Il a fait de ce Dieu un Philoſophe, un Moraliſeur qui débite des maximes utiles pour ſe bien conduire, & non des principes lumineux pour bien penſer & pour bien écrire. La Pièce ſeroit mieux appellée *le Retour de la Sageſſe*, que *le Retour du Goût*.

Malgré ce défaut eſſentiel, il y a dans cet ouvrage plus d'eſprit, plus de traits que n'en préſentoit *la Revûe des Théâtres*. Dans la première Scène, qui ſe paſſe entre *Mercure* & le *Goût*, ce dernier me paroît ſe peindre lui-même avec aſſez de juſteſſe.

Mercure, as-tu jamais pu croire
Que le Goût dût quitter Paris ?
Dans ce ſéjour heureux, le centre de ma gloire,

J'ai fixé pour toujours les Talens & les Ris.
Mon Rival a pu te séduire ;
Il prend depuis long-temps mon nom ;
Reviens, en me voyant, de ce triste délire,
Et reconnois le Goût à la Raison.
Ici par moi seul tout respire ;
Je règle les Mœurs, les Ecrits ;
Le Sage & le Sçavant, soumis à mon Empire,
Sont tous les deux mes Favoris.
Je suis enfin ce Dieu par excellence,
Qui flétrit les travers, qui soutient les Talens ;
Ce Goût heureux, qu'on ne connoit qu'en France,
L'ami de la Nature, & l'appui du bon sens.

Il y a une Scène entre *le Goût* & *l'Art*, que je crois la meilleure de cette Pièce. *Le Goût* reconnoit une jeune Actrice de la Comédie Italienne sous le déguisement de *l'Art* : & sur le reproche qu'il lui fait de s'être travestie en Dieu, elle répond :

Quel autre qu'une Femme auroit pu jouer l'Art ?
De Jupiter admire la prudence.
Connoissant de mon Sexe & le cœur & l'esprit,
Du Dieu, dont je porte l'habit,
Il vient de m'accorder la place.

Le Goût lui adreſſe ces quatre jolis vers.

A quatorze ans doit-on connoître l'impoſture,
Quand on brille par les Talens ?
L'hommage heureux qu'on rend à la Nature
Eſt le premier des agrémens.

Ce que je trouve un peu contradictoire, c'eſt que *l'Art*, au lieu d'applaudir, comme il le devroit naturellement, à ſes propres ouvrages, cherche à les rendre ridicules.

On a vû pendant quelque temps
Des Coeffures *à la Comète*.
A de pareils ajuſtemens
Un Animal, peu propre à la toilette,
Le fier *Rhinoceros*, a fait porter ſon nom.
Aujourd'hui c'eſt un autre ton ;
Mais c'eſt toujours même folie.
Sous le titre de nouveauté ;
Et la femme la moins jolie
Doit avoir des Rubans *à la Frivolité*.

Il eſt échappé à l'Auteur un ſoléciſme, d'autant plus révoltant, qu'il ſe trouve dans la bouche même du *Goût*, lorſqu'il dit au Petit-Maître :

Un homme tel que vous *affranchit les obſtacles*.

On *affranchit* un Eſclave, une Lettre, &c; on *s'affranchit* d'un devoir, &c; & l'on *franchit* des obſtacles. Il y a dans cet Acte à tiroir quelques autres façons de parler, quelques tournures, quelques conſtructions très-vicieuſes. Mais cela ne doit pas ſurprendre, puiſque l'Auteur nous prévient que ſon ouvrage a été *conçu, fait & joué dans ſept jours* : il y paroît. Comment peut-on ſe permettre de travailler ſi vîte ? Ou du moins, comment oſe-t-on en faire l'aveu ? Cette malheureuſe facilité, à laquelle s'abandonne M. *de Chévrier*, me fait craindre qu'il ne faſſe jamais rien de véritablement eſtimable aux yeux des Connoiſſeurs, quoiqu'il ſoit né avec du talent, de l'imagination, & même avec un bon eſprit. Car dans ſon *Avertiſſement* il approuve le jugement que j'ai porté de ſa premiere Pièce. « Je me ferai toujours, » dit-il, une loi de reſpecter les critiques, lorſque, dénuées de perſonnalités, elles ſeront conduites par la raiſon » & par la bonne foi ; & j'ai cru remarquer ces deux qualités eſſentielles dans » l'examen de *la Revûe des Théâtres.* » Je ne ſuis point accoûtumé à de pareilles galanteries ; mais, ſoit qu'on me loue,

comme M. *de Chévrier*, ſoit qu'on ſe plaigne de moi dans de petites Brochures ignorées, comme M. *Mailhol*, je n'en penſerai ni n'en dirai pas moins, ſans partialité, que *la Revûe des Théâtres* eſt très-médiocre; que *le Retour du Goût* vaut un peu mieux, & que la Tragédie de *Paros* eſt en tous points ce que l'on a vû de plus mauvais ſur la Scène Françoiſe depuis trente ans.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 25 Mars 1754.

LETTRE XV.

Fin des Brochures ſur la Muſique.

LEs Bouffons viennent d'être renvoyés, Monſieur. Ils en ont l'obligation à la chaleur indiſcrette de leur parti. Je ſuis perſuadé qu'on les auroit conſervés, comme un objet d'émulation utile pour nos Muſiciens, ſi leurs fougueux admirateurs avoient mis dans leur zèle moins d'enthouſiaſme, de fureur & d'acrêté. Ils ont fait de leur goût particulier une affaire générale; ils ont voulu

voulu asservir les esprits, commander aux cœurs, forcer les sentimens; on les a vûs s'oublier jusqu'à insulter à tous ceux qui osoient ne pas penser comme eux. Enfin (la Postérité pourra-t-elle le croire?) cette querelle étoit parvenue à un tel excès d'animosité, que nos Concitoyens étoient sur le point de s'égorger pour de vains sons, que peut-être ils n'entendoient pas. Ils ont obligé la sagesse du Gouvernement à prévenir des suites aussi funestes. Comme il ne sera bien-tôt plus question de ce long & violent démêlé, je me hâte de vous en achever l'histoire.

*Lettres d'un Académicien de Bordeaux sur le fond de la Musique, à l'occasion de la Lettre de M. R*** contre la Musique Françoise.*

De tous les écrits publiés contre M. *Rousseau* de Genève, je n'en ai point lû, Monsieur, qui m'ait tant amusé que ces profondes *Lettres d'un Académicien de Bordeaux*. Elles sont du célèbre P. *Castel*, Jésuite. Il se proposoit d'en donner beaucoup d'autres, qui auroient formé plus d'un Volume; car sur le fron-

tiſpice de celles qui ſont imprimées, & qui ne compoſent que 74 pages, on a mis d'avance *Tome Prèmier*. Mais le Libraire a prié ſon Auteur de ne pas aller plus loin, & nous a privés par-là d'un ouvrage très-ſcientifique & cependant très-agréable. Il me ſeroit difficile de vous rendre un compte exact des huit *Lettres* qui ont paru. Le P. *Caſtel* remonte par-delà le Déluge; il parle de tous les Arts, de toutes les Sciences; il fait l'hiſtoire de notre Nation depuis deux ou trois mille ans: que dis-je? Il la déduit de l'hiſtoire de l'humanité depuis *Adam*; en un mot, ſa Brochure eſt une petite *Encyclopédie*. Il y a bien des Articles, ainſi que dans la grande, que l'on n'entend pas trop. Je ne m'y arrêterai pas: je me bornerai à quelques idées bien claires, qui vous mettront à portée de juger du génie de l'Auteur, & de ſa façon d'écrire tout-à-fait neuve. Il ne ſera certainement pas accuſé de plagiat ni d'imitation, ſoit dans les penſées, ſoit dans le ſtyle.

« J'ai l'honneur, dit-il, de connoître » M. *Rouſſeau*, de le connoître homme » d'eſprit, bonne perſonne même. On » l'a peut-être trop pouſſé, trop entêté;

» on n'a pas assez accueilli peut-être » l'Opéra tout de sa façon (Poésie & » Musique) qu'il me présenta en arri- » vant de Province, de Genève, & où » j'entrevis bien du bon sur le papier.... » Que M. *Rousseau* ne craigne point » d'excès, national même, de ma part ; » j'aime assez ma Nation pour sçavoir » l'estimer ; j'estime assez l'Italie pour » pouvoir l'aimer. »

L'Auteur nous apprend une anecdote assez curieuse. Le Génevois avance que *Lully* avoit fait chasser *Corelli* de France. C'est sur *Lorenzani* que tomba la jalousie de *Lully*. Mais ces deux Musiciens se reconcilièrent. Cependant *Lorenzani* quitta le service de *Louis XIV*, parce que le Pape le demanda ; & si l'on en croit le P. *Castel*, le Roi dit à ce sujet : *Je suis le fils aîné de l'Eglise ; je rends à ma Mère le bien qu'elle m'avoit prêté.*

Une des meilleures raisons de l'Auteur pour prouver que nous sommes les inventeurs de la Musique, c'est que « la constitution, temporelle même de l'Italie, est, dans son origine, dûe à Charles Martel, Pepin, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, & à la plû-

» part de leurs ſucceſſeurs, tous très-» Chrétiens, tous fils aînés de l'Egliſe. » Cependant en mille endroits de ſes Lettres il accorde, non *la ſupériorité*, mais *l'antériorité* à la Muſique Ultramontaine. « Que les Italiens ſoient le père ou la » mère de la Muſique, nous ſommes » toujours leurs fils aînés; & la fille aî-» née de la Muſique eſt une auſſi vraie, » bonne, & belle Muſique que ſa mère... » Les Italiens ſont naturellement Artiſ-» tes, & les maîtres des Nations dans » les Arts. Mais l'Italie ne doit pas nous » envier la gloire d'être le premier agent » libre & noble, non pas dont elle ſe » ſert, mais qui eſt toujours prêt à lui » ſervir pour les répandre efficacement, » moëlleuſement même, gracieuſement » dans toute l'Europe, *fortiter & ſuavi-» ter*, ſuivant le double caractère indi-» viſiblement divin de la Sageſſe Eter-» nelle. Qu'ils en ſoient la force, nous » en ſommes au moins la ſuavité. Elle » peut convaincre, nous perſuadons. » Que la Muſique Grecque ait fait dan-» ſer arbres & rochers, il faut de la ſua-» vité pour faire danſer les hommes.... » Notre Muſique eſt vraie pour nous, » bonne pour nous, belle pour nous :

» elle eſt donc vraie, bonne & belle abſolument, ne le fût-elle pas pour tout » autre. Une pomme eſt une vraie, » bonne & belle pomme, quoique ce ne » ſoit pas une orange, ou ne ſoit pas » une pomme confite... Que les melons » d'Italie ſoient plus ſucculens que ceux » de France, ceux de France ſont pourtant de vrais & d'aſſez bons & beaux » melons. »

L'Académicien de Bordeaux, à l'occaſion de la Muſique, nous juſtifie de la légèreté dont on nous accuſe. Ce reproche n'eſt fondé que ſur le changement de nos modes, & « l'*Europe* ne » nous connoît que par ce petit extérieur, au lieu de nous voir en nous-» mêmes, toujours Gaulois, toujours » François, toujours Saliques, toujours » très-Chrétiens, toujours conſervant, » toujours perfectionnant notre terrein, » nos mœurs, nos arts, nous-mêmes.... » Nous ſommes plus moteurs que mobiles... Nos Rois ne ſont jamais qu'un; » car le Roi de France ne meurt pas, ſelon l'axiome de douze cens ans de poſ-» ſeſſion. » L'Auteur convient ſeulement que nous ſommes legers dans le frivole; que *l'homme, & ſur-tout l'homme Fran-*

Gois, n'eſt pas une machine qui ne ſonne que l'heure ou le quart à chaque coup de marteau.

» Quoi, s'écrie le P. *Caſtel*, ſommes-» nous une eſpèce ſi ſur-humaine, ſous-» humaine, ou inhumaine, que nous ne » puiſſions nous appliquer en fait de Mu-» ſique le *Homo ſum, humani à me nil* » *alienum puto* de Térence ? . . . Comme » premiers inventeurs de bien des choſes, » les Italiens ont une Muſique un peu » ſauvage, ſaillante, *eſſorée* (ce mot veut » dire apparemment qui prend l'*eſſor*) » libre, & preſque libertine, capricieuſe, » licentieuſe, ſupérieure aux règles & » à nous par conſéquent qui ſommes » peut-être la règle, le régulateur, le ba-» lancier, le pendule de l'horloge dont » ils ſont le reſſort, le poids, & nous le » contre-poids. » Il les compare encore à des Chèvres. « Je ne dis pas cependant » que parmi ces Chèvres grimpant les » rochers les plus hauts, il ne ſorte de ces » rochers mêmes des Aigles qui s'élan-» cent d'un vol ſoutenu vers le faîte de » tout ce qu'il y a de plus élevé & de » mieux éclairé du ſoleil, dont les rayons » ne font que diriger leur vûe ſans » l'émouſſer ; tandis que nous, nation

» un peu moutonnière, douce & aima-
» ble, un peu folâtre même & badine,
» nous bondissons assez légèrement dans
» les vallons & les prairies comme de
» tendres agneaux, souvent transformés
» en abeilles ou en papillons, qui cueil-
» lent tout ce que la Musique a de suave,
» de mielleux & de flouri. »

Sçavez vous, Monsieur, pourquoi les Italiens sont meilleurs Mimes & Pantomimes que nous; c'est qu'ils sçavent garder leur sérieux. « Mais un François qui
» fait rire, même à ses dépens, veut en
» avoir la première part; ce qui éventé
» la mêche, & dissipe le ris même d'au-
» trui... Le ris même est médiocre chez
» nous & tout d'or, tout de goût, tout
» de sentiment, parce que celui qui fait
» rire rit toujours le premier, & réduit,
» *ipso facto*, le ris d'autrui à un honnête
» & simple souris d'esprit ou du bout
» des lèvres. » L'Auteur prétend que les Espagnols seroient les meilleurs Pantomimes de l'Europe, parce que c'est la nation la plus grave. Il me faudroit, Monsieur, copier cette Brochure entière, si je voulois vous citer tous les traits burlesques dont elle est composée. Il n'est pas possible que le P. *Castel* ait écrit sérieu-

ſement. Il n'a ſans doute voulu que s'égayer ; &, malgré ſon axiome, quoiqu'il ait ri le premier, il n'en fait pas moins rire les autres.

Réponſe Critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux, ſur le plus profond de la Muſique.

C'eſt le P. *Caſtel* qui s'eſt répondu à lui-même, voyant que perſonne ne s'en aviſoit. Il continue dans cette Réponſe ſur le même ton de plaiſanterie. Le prétendu Académicien de Rouen lui fait d'abord des complimens ſur ſes huit Lettres imprimées, les premières des trente qu'il lui avoit adreſſées pour les communiquer à ſon Académie. Mais auſſi il blâme le P. *Caſtel* d'avoir *ſi mal pris ſon temps pour parler à fond de Muſique dans un moment de frivolité.* Ce qu'il y a de ſingulier, ou plutôt ce qui eſt tout ſimple, c'eſt que l'Académicien tombe dans le même défaut. Il fait des extraits ſcientifiques des autres Lettres du P. *Caſtel.* Cet autre lui-même lui fait encore ce petit reproche flatteur. « Auſſi » pourquoi êtes-vous ſi neuf & ſi para» doxe ? Notre Langue, s'il faut vous

» croire, eſt d'autant plus propre pour » la Muſique, qu'elle eſt moins Muſi- » cale; d'autant plus Muſicale, qu'elle » eſt moins Muſicienne. Elle parle, elle » ne chante pas; elle ne parle ni ne » chante; c'eſt nous qui ſommes les par- » leurs & les chanteurs.... Notre Lan- » gue eſt vivante; mais c'eſt nous qui la » faiſons vivre & parler. Son grand ca- » ractère eſt la liberté, la franchiſe tou- » te Françoiſe. La Cour lui donne le ton. » A la Cour on ne parle que pour par- » ler. La Langue n'y eſt qu'une Langue. » Il n'y a du reſte que le Roi qui donne » le ton à la Cour, &, par conſéquent, » à la Langue. Or le ton de nos Rois a » de tout temps été auſſi ſimple & mo- » déré qu'il eſt naturellement plus ma- » jeſtueux.... Il faut tout dire; avec » notre chant trop mélodieux, trop » chantant, nous ſommes plus peintres » que pittoreſques, & peut-être plus » parleurs que parlans. »

Si vous croyez, Monſieur, que le P. *Caſtel* s'eſt propoſé un autre but que de s'amuſer, & de *perſiffler* ſes Lecteurs; ſi vous penſez qu'il a un ſyſtême qu'il a voulu développer, tenez-vous-en à ce qu'il ſe fait dire par l'Académicien de

Rouen, & vous aurez la clef du tiroir de ſes idées. « J'entends votre raiſonnement ſecret. Il eſt réellement profond, » quoique trop naïvement exprimé. Vous » tirez notre Muſique du fond de nos » arts, nos arts du fond de notre ca- » ractère, & notre caractère du fond » même de notre hiſtoire. Voilà bien » du fond & des fonds ſur fonds en » effet. Comme tous ces fonds là ſe ſont » bien conſervés depuis vingt, trente & » quarante ſiècles parmi nous, notre » Muſique jouit d'une belle médiocrité, » toute d'or, ſelon *Horace*. Or voilà le » vrai fond de tout ce que vous dites » dans vos Lettres. » Ces deux Brochures méritent d'être conſervées.

Lettre d'un Viſigoth à M. FRÉRON, ſur ſa diſpute harmonique avec M. Rouſſeau.

Je joue un aſſez beau rôle, Monſieur, dans cette Lettre qui m'eſt adreſſée. On m'y compare à *David*, & M. *Rouſſeau* à *Goliath*. Ce n'eſt pas la reconnoiſſance, mais la juſtice, qui me fera dire que cette Brochure eſt d'un homme d'eſprit. J'en trouve ſeulement le ton trop dur, les reproches trop vifs, les traits trop

personnels. L'Auteur fait l'histoire de M. *Rousseau* depuis son couronnement à Dijon jusqu'aujourd'hui. Il parle de sa pauvreté, de son galetas, de son habit, de ses chemises sans manchettes, de son affectation à ne point porter d'épée : tout cela est assez indifférent au Public, assez étranger à la *dispute harmonique*.

Le seul reproche grave & littéraire qu'on fait à M. *Rousseau*, c'est d'avoir pris l'air *dans ma Cabane obscure*, qui se trouve dans son *Devin du Village*, d'un ancien Cantique qui fut fait en 1602 à Genève, sur la délivrance de cette Ville, laquelle fut sur le point d'être surprise par les Généraux du Duc de Savoye. L'Auteur rapporte deux couplets de ce prétendu Cantique. Il dit qu'il les tient d'un Garçon Horloger qui les chante jour & nuit. Je ne serois point étonné que bien des gens donnassent dans ce piège, & crussent de bonne foi que ce Cantique existe réellement. Leur crédulité seroit d'autant plus pardonnable, que les deux couplets qu'on lit ici sont dans ce goût de simplicité & de naïveté qui caractérise ces sortes d'ouvrages : jugez-en.

Par une nuit obſcure
Le Chef des Savoyards,
Sans cheval ni monture,
Marcha vers nos Remparts ;
Et dreſſant une échelle
De neuve invention,
Surprit la Sentinelle
De la Sainte Sion.

Si le Seigneur mon Maître
Ne bâtit ſa Maiſon,
Qui peut de ſon Temple être
Architecte ou Maçon ?
Ainſi, s'il ne te garde,
Cité de ſes Elus,
Vaine ſera ta garde,
Et tes murs ſuperflus.

Ces deux Couplets ſont une *neuve invention* de l'Auteur, pour faire croire que M. *Rouſſeau* a été bercé avec ce Cantique, & qu'il en a copié l'air dans ſon petit Acte d'Opéra : *Dolus an virtus quis in hoſte requirat* ? Quand cela ſeroit vrai, le Génevois n'auroit pas fait un grand larcin ; car cet air eſt bien triſte & bien languiſſant. Au reſte, ce n'eſt pas la première fois que le *Viſigoth* joue de pareils tours. Il faut avouer qu'il a un

talent ſingulier & une merveilleuſe facilité pour autoriſer ſes petites ſupercheries en ce genre. Lorſque la Paſtorale de *Titon & l'Aurore* parut, tout le monde retint l'air charmant, *Votre cœur, aimable Aurore.* Notre *Viſigoth* s'aviſa de dire dans une Maiſon, qu'il étoit pillé d'un Cantique ſur les Ames du Purgatoire, dont l'air & les paroles étoient de M. *Bridaine*, ce célèbre Miſſionnaire, & qu'il avoit ſçû lui-même autrefois ce Cantique. On fut aſſez étonné, & on le pria de s'en rappeller quelque choſe. Il rêva un moment, & fit ce couplet, qu'il chanta effectivement ſur l'air à la mode.

O Chrétiens, hommes & femmes,
Inſenſibles à nos cris,
Si vous voulez que vos ames
Aillent droit en Paradis,
Pour nous délivrer des flammes,
Dites un *De Profundis.*

On fut perſuadé dans cette Maiſon que M. *de Mondonville* avoit pris cet air d'un Cantique de Miſſion. Le bruit s'en répandit dans Paris, & bien des gens l'adoptèrent.

Apologie du Goût François, relativement à l'Opéra : Poëme, avec un Discours Apologétique, & les Adieux aux Bouffons.

Il manquoit à la Muſique Françoiſe d'être défendue par une Sœur qui contribue tant à ſes ſuccès, par la Poëſie, attaquée elle-même dans l'écrit du Génevois. Leur cauſe & leur gloire ſont communes. *Quinaut* & *Lully* ſont aſſis au même rang dans le Temple de l'Harmonie. M. *de Caux de Cappeval*, nouveau *Bellerophon*, monté ſur *Pégaſe*, armé de toutes pièces, tenant d'une main des Vers, de l'autre de la Proſe, a combattu la *Chimère*, & l'a percée de mille traits. Je paſſe ſon *Diſcours Apologétique*, où cependant il y a des raiſonnemens ſolides, des plaiſanteries, & une hiſtoire de l'origine & des ſuites de cette querelle; j'en viens au Poëme, qui eſt en cinq Chants. L'Auteur, dans les deux premiers, établit les vrais principes de l'Opéra, tel qu'il doit être, & tel que nous l'avons; on en fait le parallèle avec le Lyrique Italien; on y détruit les petites prophéties du Bohémien. Les trois derniers Chants ſont deſtinés à réfu-

ter toute la doctrine de M. *Rouſſeau*.

Vous ſentez, Monſieur, qu'un pareil Poëme étoit difficile à faire. Il falloit parler meſure, harmonie, accompagnement, entrer dans la théorie & dans la pratique du Chant; ce qu'il n'eſt pas aiſé de rendre, en quelque langue que ce ſoit. Le Didactique, d'ailleurs, demande un art infini & beaucoup de reſſources dans l'eſprit, pour en ſauver la ſéchereſſe. M. *de Caux* a réuſſi à bien des égards. On voit qu'il eſt né avec du feu, du génie, du talent, mais doué d'une imagination à laquelle il ſe livre trop. Il y a des longueurs & des répétitions dans ſon ouvrage; quelquefois il manque de choix dans ſes comparaiſons, de nobleſſe dans ſes images, de préciſion dans le ſtyle. Il a cette abondance que *Quintilien* n'étoit pas fâché de rencontrer dans ceux qui ſe deſtinoient à l'Eloquence & à la Poëſie, mais qu'il vouloit qu'on reſſerrât. Voilà les défauts que j'ai cru voir dans ce Poëme; ils ſont rachetés par de vraies beautés. Le pinceau de l'Auteur eſt ſouvent tenu par *Minerve*, & ſouvent les *Graces* le tiennent à leur tour. Quoi de plus agréable, par exemple, que ce morceau, où, pour juſtifier les Chœurs

de nos Opéra, M. *de Caux* apostrophe ainsi son adversaire :

Eh quoi ! n'entends-tu pas, sur le bord des ruisseaux,
Ce doux gazouillement, ce concert des Oiseaux,
Que la Nature entière au Printems renouvelle ?
N'offrent-ils pas d'un Chœur l'image la plus belle ?
Vois-les se disputer à qui chante le mieux :
Est-il rien de plus beau, de plus harmonieux ?
Vois-les séparément, quand d'amoureuses flammes
D'une volupté pure ont pénétré leurs ames,
Exhaler à l'envi le feu du sentiment,
Dans un vif dialogue exprimer leur tourment,
Soupirer tour à tour, se parler, se répondre,
Redoubler leurs accens, & souvent les confondre.

Le Poëte, dans un autre endroit non moins gracieux, fait sentir le faux goût des Italiens.

Je veux peindre un Berger, sur la molle fougère,
Tendre, fidèle, heureux auprès de sa Bergère,
Jouant avec les Ris, compagnons des beaux jours,
Et par quelques faveurs amusant les Amours :
Dans des airs éclatans, & chargés d'harmonie,
Irois-je évaporer les feux de mon génie,

Et peindre le triomphe ou le faſte des Rois,
Au lieu des doux plaiſirs qui regnent dans les Bois ?

On trouve à la ſuite de ce Poëme une Satyre vive, intitulée, *Adieux aux Bouffons.* L'Auteur s'exprime ainſi ſur la bizarre aſſociation des Intermèdes Italiens & de nos Opéra.

Sur le même Théâtre, & dans un même lieu,
Pourquoi nous préſenter l'Eſclave avec le Dieu ;
Au langage François mêler celui de Rome,
Et faire tour à tour jouer le Singe & l'Homme ?

L'ouvrage de M. *de Caux* me fourniroit un grand nombre d'autres morceaux dignes de vous être rapportés. Le Poëte, le Muſicien & le Patriote brillent également dans ſon écrit.

Les Philoſophes du Siècle.

Lorſque la Lettre de M. *Rouſſeau* parut, les Comédiens François remirent au Théâtre *les Fées*, jolie Comédie de *Dancourt*, en trois Actes, avec des Divertiſſemens. Un des perſonnages de cette pièce eſt un Prince philoſophe. A

cette occasion on fit ce Vaudeville très-ingénieux des *Philosophes du Siècle*, qui a été gravé. Voici le Couplet que chantoit Mademoiselle *Dangeville* avec cet esprit, cette finesse, cet enjoûment, ce sel dont elle assaisonne tous ses rôles.

Honorer les Sçavans,
Même dans sa Patrie;
Voir l'essor des Talens
Sans fiel & sans envie:
Les vrais Sages penseroient ainsi.
Diffamer l'Harmonie
De nos Musiciens;
Aux seuls Italiens
Accorder du génie:
Voilà nos Sages d'aujourd'hui.

M. *Rousseau* se trouva à une représentation de cette Comédie, & se plaça de façon à être vû de tout le monde. Il applaudit lui-même à son Couplet, & parut enchanté de la gaité bruyante du Parterre, qui ne pouvoit se rassasier du plaisir de le regarder, de rire, & de battre des mains. Je suis persuadé que dans ce beau moment il se compara modestement à *Socrate* qui assista à la Comédie des *Nuées*. Je suis, &c.

A Paris ce 28 Mars 1754.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

PENSÉES SUR L'INTERPRÉTATION DE LA NATURE, par M. *Diderot*, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Prusse. Page 1

LES ÉGLÉIDES OU POESIES AMOUREUSES DÉDIÉES À EGLÉ; par M. *Poinsinet*, Valet de Chambre de M. le Duc d'*Orléans*. L'Héroïne est Mlle. D..... 14

LA DANSE ANCIENNE ET MODERNE, OU TRAITÉ HISTORIQUE DE LA DANSE, par M. *de Cahusac*, des Académies de Berlin & de Montauban: second extrait; le premier se trouve dans les *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, 21

LA REVÛE DES THÉÂTRES, Comédie en un Acte en vers, jouée une seule fois aux Italiens, par M. *de Chévrier*, de Nancy. 35

ANECDOTES HISTORIQUES ET POLITIQUES DE L'EUROPE, par M. l'Abbé *Raynal*, Auteur du *Mercure de France*, &

Membre de l'Académie Royale de Prusse. 42

TRAITÉ DES DIAMANS ET DES PERLES, ouvrage traduit de l'Anglois, par M. *Chapotin Saint-Laurent*, employé à la Bibliothèque du Roi. 60

TABLETTES HISTORIQUES, GÉNÉALOGIQUES ET CHRONOLOGIQUES, par M. *de Chasot de Nantigny*. 68

ÉTAT GÉNÉRAL DE LA FRANCE. 72

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, par M. l'Abbé *Prévôt*. L'extrait qu'on lit ici n'eſt que la ſuite de ce qu'on a dit de ce Livre dans les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*. 73

VERS à Madame *de Rohan*, nommée Abbeſſe de Marquette, par M. l'Abbé *de Lattaignant*, Chanoine de Rheims. 92

BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE, OU HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE, &c, par M. l'Abbé *Goujet*, Chanoine de Saint Jacques de l'Hôpital: Tomes XV & XVI. On a parlé des Volumes précédens dans les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*. 94

LETTRE ſur notre grand Poëte *Rouſſeau*, par M. l'Abbé *Sabatier*, d'Avignon. 106

PAROS, Tragédie jouée huit fois ſans ſuccès, par M. *Mailhol*, de Carcaſſonne, 121

DIVERSES BROCHURES SUR LA MUSI-

QUE FRANÇOISE. 133
OBSERVATIONS SUR LA LETTRE DE J. J. ROUSSEAU, par M. *Cazotte*, de Bourgogne, Commissaire de la Marine. 137
LETTRE SUR CELLE DE M. J. J. ROUSSEAU SUR LA MUSIQUE, par M. *Yzo*. 142
LA CHRISTIADE, OU LE PARADIS RECONQUIS, POUR SERVIR DE SUITE AU PARADIS PERDU DE MILTON, par M. l'Abbé *de la Beaume*, d'Avignon. Cet ouvrage se trouve à Paris chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise. J'ai oublié de parler des Gravûres admirables & en grand nombre dont ce Poëme est orné. 145
ABDEKER OU L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ, ÉTRENNES POUR LES DAMES, par M. *le Camus*, Médecin de la Faculté de Paris. 173
LES RUINES DE PALMYRE, AUTREMENT DITE TEDMOR AU DÉSERT : Planches magnifiques gravées à Londres. 183
GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE, connue sous le nom de Port-Royal, réimprimée avec des remarques de M. *Duclos*, Historiographe de France, de l'Académie Françoise & de celle des Belles Lettres. 194
TRADUCTION DES STATUTS DE LA FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS, par M. *Bermingham*, Chirurgien. 215

LETTRE que j'ai écrite à M. le Chevalier *de Cogolin*, de l'Académie de Nancy, pour desavouer la suite des *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, qui n'est point de moi. Cette Lettre se trouve à la fin du troisième Cahier de mon *Année Littéraire*, après la Page 216.

HISTOIRE DE JEANNE DARC, VIERGE, HÉROÏNE ET MARTYRE D'ÉTAT, &c. par le second M. l'Abbé *Langlet du Fresnoy*. 217

INTRODUCTION À LA RÉVOLUTION DES PAYS-BAS ET À L'HISTOIRE DES PROVINCES-UNIES, par M. l'Abbé *de Jean*. 227

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DES TERMES D'ARCHITECTURE, par M. *Gastelier*, Professeur en Mathématiques. 233

ÉCLAIRCISSEMENT ABRÉGÉ SUR LA MALADIE D'UNE FILLE DE SAINT-GEOSMES, par M. *Morand*, Médecin de la Faculté de Paris, fils du célèbre Chirurgien de ce nom. 238

SUITE DES BROCHURES SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 242

JUSTIFICATION DE LA MUSIQUE FRANÇOISE, &c. par M. *de Morand*, d'Arles. 245

ARRÊT DU CONSEIL D'ÉTAT D'APOLLON, &c. par M. *Travenol*, Violon de l'Opéra. 249

EXAMEN DE LA LETTRE DE M. ROUS-

SEAU SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE, par M. *Baton*, le jeune, Maître de Vielle. 251.
LETTRE D'UN SAGE À UN HOMME TRÈS RESPECTABLE ET DONT IL A BESOIN, par M. le Chevalier *de la Morlière*, de Grenoble. 255,
APOLOGIE DE LA MUSIQUE FRANÇOISE CONTRE M. ROUSSEAU, par le Père *Laugier*, Jésuite. 258
DOUTES D'UN PYRRHONIEN, PROPOSÉS AMICALEMENT A J. J. ROUSSEAU, par M. *Coste d'Arnobat*, de Bayonne. 264
APOLOGIE DE LA MUSIQUE ET DES MUSICIENS FRANÇOIS, &c. par M. *de Bonneval*, du Mans. 266
LETTRE D'UN PARISIEN, CONTENANT QUELQUES RÉFLEXIONS SUR CELLE DE M. ROUSSEAU, par M. *Robinot*, ancien Notaire. 268
TABLEAU DU CŒUR ET DE L'ESPRIT, par M. le Chevalier *de Saint-Mars* 269.
LES ADIEUX DU GOUT, Comédie en un Acte, en vers, par Messieurs de *Portelance* & *Patu*. Ce dernier a la plus grande part à cette Pièce. 280
L'HISTOIRE DES IMAGINATIONS DE M. OUFLE, &c. par feu l'Abbé *Bordelon*. 289
ÉLOGE DU ROI, par M. *le Corvaisier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Angers. 304
MUSÆUM TESSINIANUM, &c. 311

[illegible]OLI LINNÆI SPECIES PLANTARUM, &c. 312

MÉLANGES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES, par M. *Michault*, Avocat au Parlement de Dijon. Cet ouvrage se trouve chez *N. Tillard*, Libraire, Quai des Augustins. Les deux Volumes se vendent 5 liv. reliés. 313

LE RETOUR DU GOUT, Comédie en un Acte, en vers, jouée avec succès aux Italiens, par M. *de Chévrier*. 330

FIN DES BROCHURES SUR LA MUSIQUE. 336

LETTRES D'UN ACADÉMICIEN DE BORDEAUX SUR LE FOND DE LA MUSIQUE, &c. par le P. *Castel*, Jésuite. 337

RÉPONSE CRITIQUE D'UN ACADÉMICIEN DE ROUEN, A L'ACADÉMICEN DE BORDEAUX, &c. par le P. *Castel*. 344

LETTRE D'UN VISIGOTH A M. FRÉRON SUR SA DISPUTE HARMONIQUE AVEC M. ROUSSEAU, par M. l'Abbé *de Caveirac*. 346

APOLOGIE DU GOUT FRANÇOIS RELATIVEMENT A L'OPERA. Poëme par M. *de Caux de Cappeval*. Il est de Normandie, & de la même famille que feu M. de *Caux*, qui nous a laissé deux Tragédies, *Marius* & *Lisimachus*. 350

LES PHILOSOPHES DU SIÈCLE, Vaudeville, par Mrs. *B**** & *Palissot*. 353

Fin de la Table des Matières.

59605883